PHENIX

revue internationale de la bande dessinée

TILLIEUX - JACK DAVIS
JACOBS - TOPFFER

Trimestriel - 8e année
No 43 - France : 20 F.
Etranger : 25 F.

SOMMAIRE

Le deuxième salon de l'humour de Piracicaba
par Claude Moliterni 3

Rodolphe Töpffer
par François Caradec 7

Jack Davis
par John Putnam 13

Radio Patrol
par Edouard François 17

Le secret de l'Espadon
par Claude Le Gallo 23

Maurice Tillieux
par Yves Dimano et François Rivière 27

La 7e Convention de la Bande Dessinée
par Gérard Guegan 33

Lucca 11
par P. Couperie, H. Filippini, C. Moliterni, et P. Le Bedel 37

Lucca 11, la caverne d'Ali Baba
par Pierre Couperie 42

Henry
par J.-C. Glasser 45

Echos du monde entier
par Pierre Couperie et Henri Filippini 50

Fondateur : Claude Moliterni. Edition-Administration : SRP éditeur, 38, rue Marceau, 94-Ivry - Tél. 672.30.40. Publicité : SRP, 38, rue Marceau, 94-Ivry. R.C. Seine 62 B 2478. C.C.P. Paris 14 199 85. Imprimé par la SERG-Ivry. Rédacteur en chef : Edouard François. Comité de rédaction : Pierre Couperie - Henri Filippini - Edouard François. Maquette : Claude Le Gallo. Directeur de la publication : Robert Cottereau.

Correspondants : U.S.A. : David Pascal (I.C.O.N.). Belgique : André Leborgne (C.A.B.D.). Suisse : Francisco de la Fuente. Italie : Rinaldo Traini (Immagine), Gli Amici del Fumetto. Espagne : Luis Gasca. Suède : Sture Hegerfors (Swedish Academy of Comic strip). Hollande : Het Stripchap. Japon : Kosei Ono. Yougoslavie : Irvin Rustemagic. Finlande : Heikki Kaukoranta. Portugal : Vasco Granja. Brésil : Enrique Lipszyc. Argentine : David Lipszyc. Canada : Robert La Palme. Allemagne Fédérale : Robert Œhler.

Dépôt légal : 4e trimestre - décembre 1975.

ABONNEMENTS (France et Communauté) 65 francs	ETRANGER 85 francs français

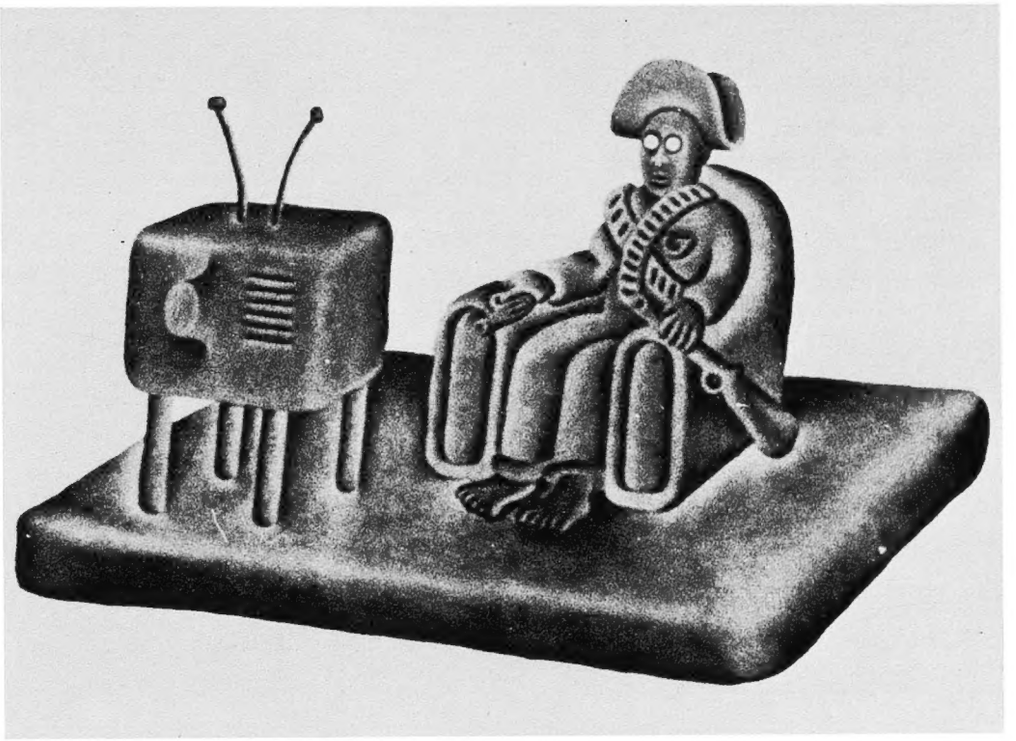
Reproduction des textes, photos, illustrations, même partielle, strictement interdite.

La direction de Phénix n'est pas responsable des manuscrits ou documents qui lui sont adressés. Les opinions émises par nos collaborateurs sont strictement personnelles, elles n'engagent donc que leurs signatures.

Commission paritaire N° 45 980

23 A 31
AGOSTO 1975
DIA 24 - PALESTRA
DE CLAUDE MOLITERNI

REALIZAÇÃO: PREFEITURA MUNICIPAL TURISMO PIRACICABA

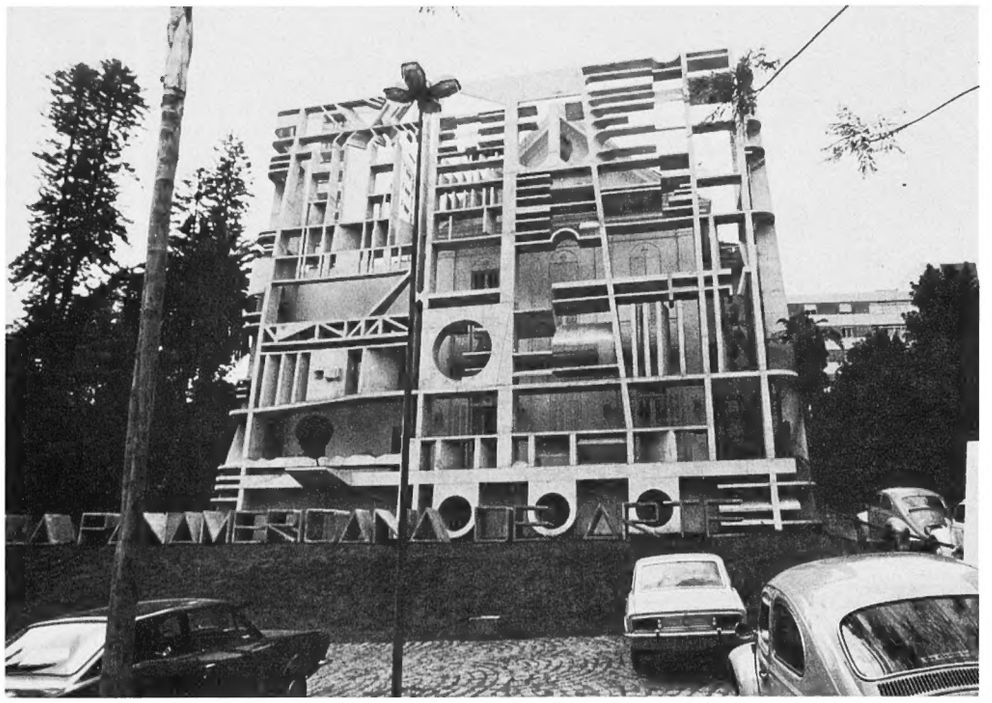


Le 1er prix : le cangaceiro prisonnier de la civilisation de consommation.

LE DEUXIEME SALON DE L'HUMOUR DE PIRACICABA

C. MOLITERNI

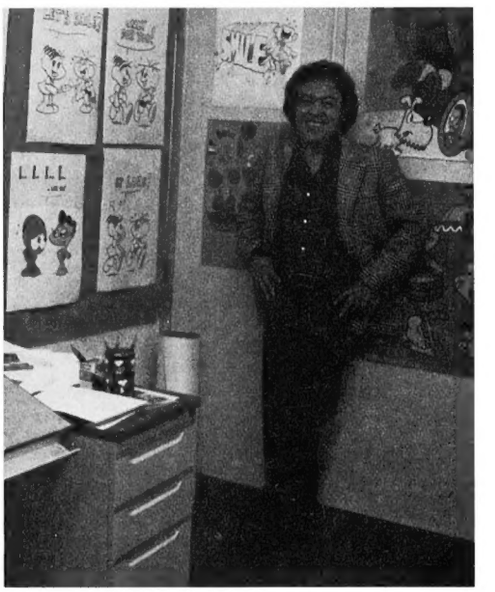
PH. : Piracicaba, où est-ce ?
C.M. : Piracicaba c'est au Brésil, à plus de 200 kilomètres de São Paulo. C'est une ville sympathique dont l'industrie principale est la canne à sucre.
PH. : Pourquoi Piracicaba ?
C.M. : Je pense que c'est une municipalité active comme Lucca ou Angoulême, et son animateur Zelio a su donner à ce salon une dimension internationale. Lors d'un voyage, l'année passée, en Europe, Zelio m'avait contacté pour me demander si je voulais y participer. Dès que l'on me parle du Brésil, ma valise est déjà faite. C'est ainsi que l'invitation officieuse est devenue officielle. J'ai donc préparé une exposition sur la bande dessinée française et principalement sur Pilote et un audio-visuel de 400 diapos couleurs sur le phénomène de la bande dessinée en France depuis 1968.
PH. : Comment était organisé ce salon ?
CM. : En fait, ce salon est un salon de l'humour comme celui de Bordhigera. Un concours est ouvert aux meilleurs dessinateurs humoristes brésiliens. Et cette année, il y avait un plus, c'était l'exposition et la conférence sur la B.D. Avaient été aussi invités, un Guatémaltèque, un Polonais... Le jury était composé du grand artiste Ziraldo, de Jaguar, de Zelio, du Guatémaltèque et de moi-même... Nous avons passé quelques heures pour nous décider, le niveau étant de très grande qualité. Enfin, après de longues palabres en espagnol, français et portugais, nous sommes arrivés à nous mettre d'accord.
PH. : La manifestation, comment se présentait-elle ?
C.M. : Très bien, en trois parties : premièrement une exposition de toutes les œuvres des artistes sélectionnés pour le concours ; deuxièmement une rétrospective des illustrateurs brésiliens, tels que Ziraldo, Zelio, Jaguar, etc., et troisièmement l'exposition française consacrée à 15 ans de B.D. publiées dans Pilote.
PH. : L'accueil du public a été chaleureux ?
C.M. : Tout d'abord, permettez-moi de vous situer Piracicaba... C'est très loin de la France... Il faut 10 heures 30 d'avion jusqu'à Rio, puis 1 heure 30 jusqu'à São Paulo, puis quelques heures de voitures sur une piste poussiéreuse pour arriver enfin à Piracicaba ...Là-bas, au mois



L'Escola Panamaricana de Arte de Sao Paulo.

Piracicaba « Exposition Pilote »

Maurizio de Souza « Monica ».

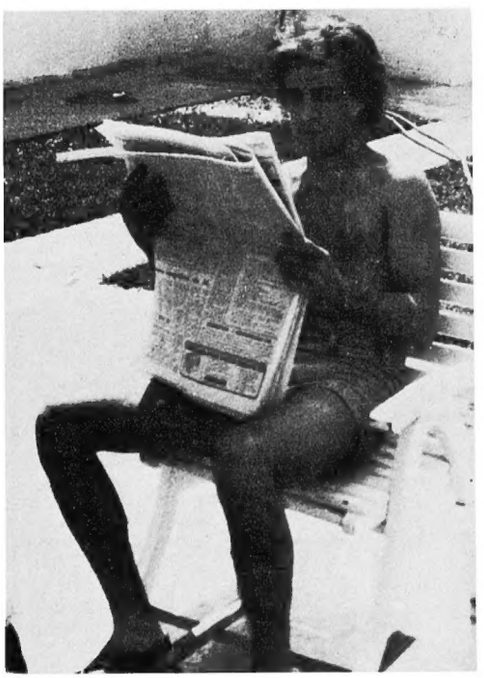


Maurizio de Souza.

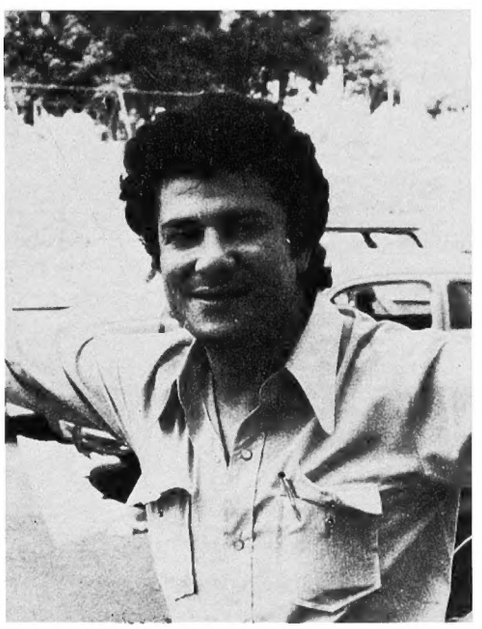
Horatio.

Enrique Lypsic devant l'original de Sgt-Kirk de Hugo Pratt.

Ziraldo



Zelio



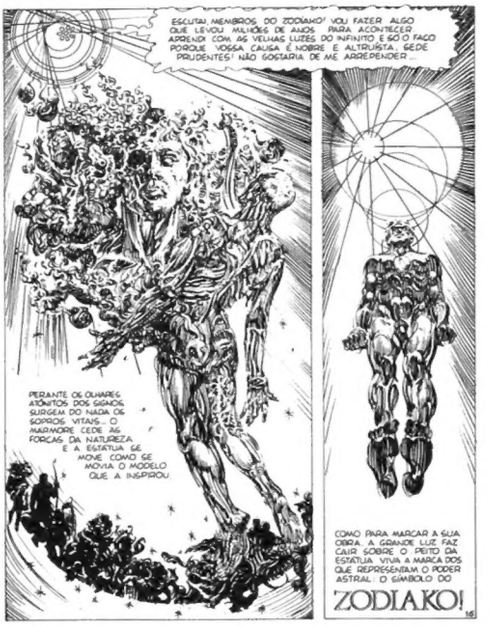
L'hebdomadaire Gibi

d'août, c'était l'hiver, mais la chaleur ne nous a pas quittés un seul jour ...Bien ...Donc Piracicaba c'est une ville où à mon avis les comics ne devaient pas susciter un très grand enthousiasme parmi les habitants ...Détrompez-vous ...Plus de cinq mille visiteurs en deux jours ...Ma conférence, je l'ai faite devant le ministre de l'Education et quelque cinq cents personnes.

PH. : Vous avez passé tout votre séjour à Piracicaba ?

C.M. : Non, seulement deux jours ...Je suis allé à São Paulo retrouver mes amis Lypzic, Moya, de Souza, Cortez ...De vieux amis de 10 ans... Eux, ce sont les pionniers ...Enrique Lypzic et son associé, Manoel Victor Filho, sont plus que satisfaits : leur école, L'Escola Panamericana de Arte se porte bien, plus de 25 000 étudiants inscrits ...Trois buildings ...C'est fantastique ...Alvaro Moya, toujours en forme, s'occupe d'une salle d'art et d'essai et de télévision ...Quant à Mauricio de Souza ...Ses personnages sont devenus célèbres dans le monde et plus particulièrement au Japon où ils font l'objet d'un merchandising fabuleux... Songez qu'aujourd'hui, les studios De Souza occupent 40 dessinateurs... On produit du strip quotidien, de la planche du dimanche et des comic books... Comme personnage, c'est Monica, bien sûr, qui est le plus exploité et puis viennent tous les autres personnages, une dizaine ...Ils ont confié la distribution internationale à UFS.

L'affiche de l'exposition de Belmonte — Juarez Machado — Caujos et Zelio.


ESCUTAI MEMBROS DO ZODIAKO! VOU FAZER ALGO QUE LEVOU MILHÕES DE ANOS PARA ACONTECER! APRENDI COM AS VELHAS LUZES DO INFINITO E SÓ O FAÇO PORQUE VOSSA CAUSA É NOBRE E ALTRUISTA... SEDE PRUDENTES! NÃO GOSTARIA DE ME ARREPENDER...
PERANTE OS OLHARES ATÓNITOS DOS SIGNOS, SURGEM DO NADA OS SOPROS VITAIS... O MARMORE CEDE ÀS FORÇAS DA NATUREZA E A ESTÁTUA SE MOVE, COMO SE MOVIA O MODELO QUE A INSPIROU.
COMO PARA MARCAR A SUA OBRA, A GRANDE LUZ FAZ CAIR SOBRE O PEITO DA ESTÁTUA, VIVA A MARCA DOS QUE REPRESENTAM O PODER ASTRAL: O SIMBOLO DO
ZODIAKO!

Jayme Cortez « Zodiaco ».

Ciça « O Pato ».

J'ai visité les studios De Souza ; tout est très bien étudié et très fonctionnel : les salles des Scripts... les salles où l'on fait le crayon, puis loin, la couleur, etc. Fabuleuse organisation... De Souza ira très loin... D'après mes informations, nous verrons Monica bientôt en Europe et bien sûr en France...

PH. : Et Jayme Cortez ?

C.M. : Cortez, il vient de publier un album Zodiac... C'est une sorte de Pellos doublé d'un Hogarth ancienne manière ...Quelques hommages par-ci par-là à la bande dessinée de l'âge d'or ...C'est un artiste qu'il faut suivre.

PH. : Ziraldo, Zelio et sa femme Ciça, que font-ils ?

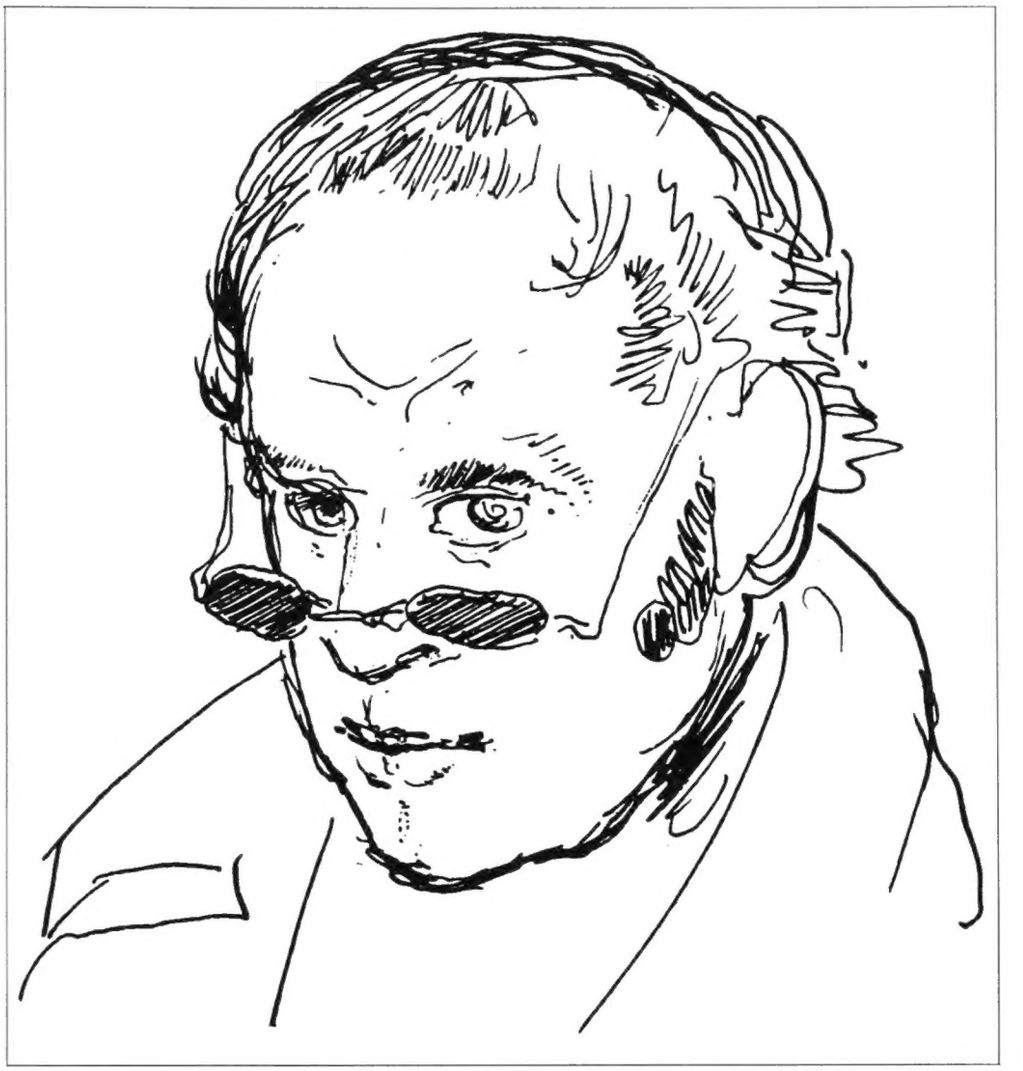
C.M. : Eux ...Ce sont les grands de l'humour brésilien ... Le plus fameux est bien entendu Ziraldo ...Ses dessins ont été publiés dans le monde entier. Zelio suit de très près les traces de son frère et j'ai pu juger sur pièces lors d'une exposition à São Paulo où il exposait en compagnie de Machado. Quant à Ciça ...C'est une humoriste tendre qui met des scènes des animaux trop gentils, mais son humour parfois est corrosif.

PH. : Y a-t-il un avenir pour la bande dessinée brésilienne dans les prochaines années ?

C.M. : Je crois que les Brésiliens veulent s'affirmer et ce deuxième Salon de Piracicaba le prouve, les talents ne manquent pas... Il faut convaincre les éditeurs que tout change... et qu'ils ont intérêt à publier les œuvres brésiliennes car elles sont bien plus percutantes que toutes ces vieilles séries publiées et republiées depuis des années ...Il faut reconnaître que la presse et la TV nous ont largement appuyés ...Pour ma part, j'ai fait plus de 90 minutes d'antenne et les articles de trois et quatre colonnes dans la Presse, on ne les compte plus. Ainsi, je crois que le Brésil prend conscience qu'il existe des artistes brésiliens...

RODOLPHE TÖPFFER

FRANÇOIS CARADEC



L'on peut écrire des histoires avec des chapitres, des lignes, des mots : c'est de la littérature proprement dite. L'on peut écrire des histoires avec des successions de scènes représentées graphiquement : c'est de la littérature en estampes. L'on peut aussi ne faire ni l'un ni l'autre, et c'est quelquefois mieux.

Ces lignes extraites de l' « Essai de Physiognomonie » de Rodolphe Töpffer sont peut-être les premières que l'on ait écrites, en 1845, sur ce qui allait devenir un jour la **bande dessinée.** Mais les histoires de Töpffer sont-elles bien des bandes dessinées ? Les dessins de son premier album, l' « Histoire de M. Vieux Bois », datent de 1827 ; et son premier album lithographié, i' « Histoire de M. Jabot », paraît en 1833. Ce sont les albums de Töpffer qu'imitent Wilhelm Busch en Allemagne (« Max und Moritz », en 1865, deviendront aux Etats-Unis « The Katzenjammer Kids », de Rudolph Dirks, en 1897), et Christophe en France ; mais Töpffer lui-même trouve ses maîtres en Angleterre. Alors, qui a commencé ?

Rodolphe Töpffer est né à Genève le 31 janvier 1799. Son père, Adam Wolfgang Töpffer (1766-1847), artiste peintre et caricaturiste, lui rapporte d'Angleterre en 1816 (il a dix-sept ans) les séries d'estampes de William Hogarth, « Marriage à la mode » et « Rake's Progress ». Après un séjour à Paris en 1819-1820, une grave maladie des yeux oblige le jeune homme à renoncer à sa vocation artistique. Il devient instituteur et épouse à Genève, en 1823, Anne-Marie Moulinié (1801-1857), qui lui donnera quatre enfants (1). La dot de sa femme lui permet d'ouvrir, en 1824, un collège sur la Promenade Saint-Antoine. Grand admirateur de Jean-Jacques Rousseau, il s'inspire de son système pédagogique et fait partager ses plaisirs de promeneur à ses élèves au cours de **voyages en zig-zag** à travers la Suisse et l'Italie : son premier récit de voyage, transcrit jour par jour sur un album, date de 1825.

C'est en 1827 qu'il dessine sa première **histoire en estampes,** celle de « M. Vieux Bois ». Craignant que sa publication ne nuise sans doute à la réputation de sérieux de son enseignement, il ne la fait imprimer que dix ans plus tard. Puis c'est le « Docteur Festus », en 1829. Mettant déjà en application sa théorie de la **littérature proprement dite** et de la **littérature en estampes,** il en tire deux versions, l'une en images (c'est celle que nous reproduisons), l'autre sous la forme d'un petit roman, illustré toutefois de quelques planches (2). Puis ce sont, sous forme dessinée seulement, « M. Cryptogame » (1830, mais qui ne fut jamais tout à fait achevé), « M. Jabot » (1831), « M. Pencil »

Rodolphe Töpffer

(1831), « M. Crépin » (1837) et l' « Histoire de Jaques » (1844). Il avait aussi commencé l' « Histoire de M. Boissec » (cinq planches), l' « Histoire de M. Vertpré » (cinq planches) et surtout l' « Histoire de M. Trictrac » (quarante et une planches) qui sont demeurées inachevées (3).

C'est à propos de « M. Jabot » que, dans un article paru en 1837, Töpffer écrit : **Ce petit livre est d'une nature mixte. Il se compose d'une série de dessins autographiés au trait. Chacun de ces dessins est accompagné d'une ou deux lignes de texte. Les dessins, sans ce texte, n'auraient qu'une signification obscure ; le texte, sans les dessins, ne signifierait rien. Le tout ensemble forme une sorte de roman, d'autant plus original qu'il ne ressemble pas mieux à un roman qu'à autre chose. L'auteur de ce petit volume oblong ne s'est pas fait connaître. Si c'est un artiste, il dessine faiblement, mais il a quelque habitude d'écrire ; si c'est un littérateur, il écrit médiocrement, mais en revanche il a, en fait de dessin, un joli talent d'amateur. Si c'est un homme grave, il a des idées singulièrement bouffonnes ; et si c'est un esprit bouffon, il ne manque pas d'un sens assez sérieux.**

Quant à « Crépin », il conte sa naissance dans son « Essai de Physiognomonie », en 1845 : **Ce qui nous donna un jour l'idée de faire toute l'histoire d'un Monsieur Crépin, ce fut d'avoir trouvé d'un bond de plume tout à fait hasardé, la figure ci-contre. Ohé ! nous dîmes-nous, voici décidément un particulier et un indivisible, pas agréable à voir, pas fait non plus pour réussir rien qu'en se montrant, et d'une intelligence plus droite qu'ouverte, mais d'ailleurs assez bon homme, doué de quelque sens, et qui serait ferme s'il pouvait être assez confiant dans ses lumières, ou assez libre dans ses démarches. Du reste, père de famille assurément, et je parie que sa femme le contrarie !... Nous essayâmes, et effectivement sa femme le contrariait dans l'éducation de ses onze enfants ; s'éprenant tour à tour de tous les sots instituteurs, de toutes les folles méthodes, de tous les phrénologues de passage. De là une épopée issue bien moins d'une idée préconçue que de ce type trouvé par hasard.**

Entre temps, de 1830 à 1843, Rodolphe Töpffer a commencé la publication d'une série de dix opuscules dont la réunion forme ce livre délicieux que sont les « Réflexions et menus propos d'un peintre genevois ». Il écrit en guise de préface : **Je fais un traité du lavis à l'encre de Chine. Ceci en est le premier livre. Il était fini quand je me suis aperçu qu'il n'y était question ni de lavis ni d'encre de Chine.**

Mais je ne puis manquer d'en parler dans les livres qui vont suivre. En attendant, je dépose celui-ci dans mes menus propos : c'est le coffre où je jette toutes mes paperasses. De là, il ira plus tard rejoindre ses frères, à moins que ceux-ci ne viennent l'y joindre.

Il conclut ce **premier livre** consacré au **sixième sens** de l'homme :

Il y a donc un sixième sens.

Ce que c'est ? C'est la bosse.

Tous ne l'ont pas, mais nous l'avons, vous et moi.

Qu'en ferons-nous ? c'est ce que je vais vous apprendre dans le chapitre suivant.

En 1832, Töpffer publie sa première nouvelle, la plus connue encore aujourd'hui, « La bibliothèque de mon oncle ». Nommé la même année professeur de réthorique et de belles lettres à l'Académie de Genève, puis en 1834 membre du Conseil de Genève, il continue de publier des nouvelles, des récits de voyage et de nombreux articles sur l'art et la littérature : « De l'imitation », en 1839, « De la plaque Daguerre », en 1841, année où sont publiées à Paris, chez Charpentier, ses « Nouvelles genevoises », précédées d'une lettre de François-Xavier de Maistre, qui, avec Laurence Sterne, est l'un de ses maîtres.

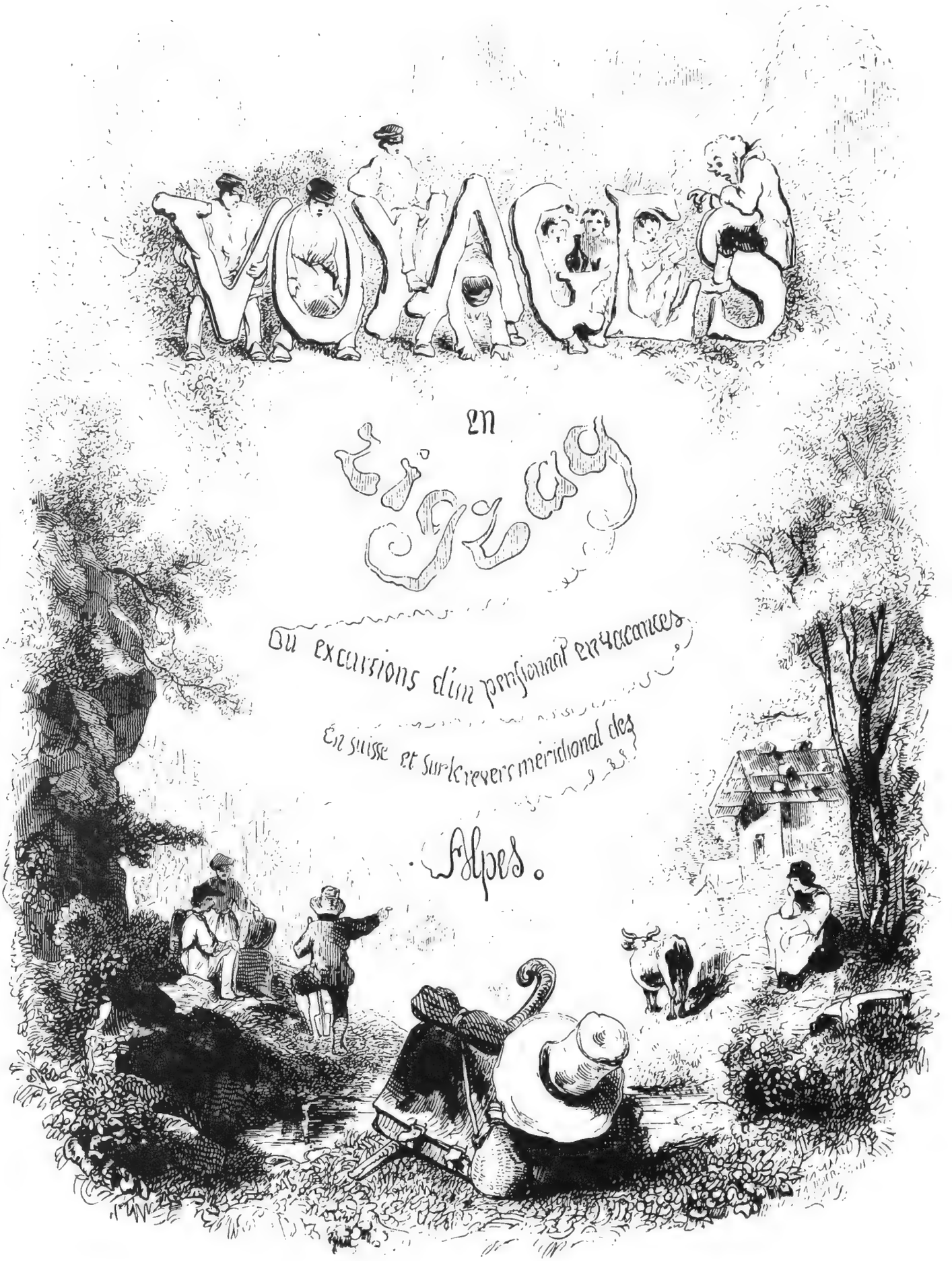
On est peut-être un peu surpris de le voir fonder avec Cherbuliez, Duval, Sismondi et Tremblay, « Le courrier de Genève », périodique conservateur qui paraît deux fois par semaine de juin 1842 à mars 1843. Il entre en lutte ouverte avec la bourgeoisie libérale et l'**Association du Trois Mars,** qui exige la révision de la constitution que l'aristocratie genevoise s'est donnée en 1814, à la fin de l'occupation napoléonienne. Devant l'intransigeance des conservateurs, James Fazy a fondé le parti radical, qui obtiendra le vote de l'assemblée constituante.

Jaques, c'est James Fazy, dont l'histoire, signée du pseudonyme de Simon de Nantua, deviendra l' « Histoire d'Albert », en 1845. Töpffer, qui avait écrit un article intitulé : « De la mauvaise presse considérée comme excellente », fait du publiciste un instable et un arriviste associé aux carbonari. Quand le livre paraît, le parti radical a la majorité au gouvernement — et les critiques déclarent que cette « Histoire d'Albert » est la moins bonne qu'il ait dessinée.

En 1842, il publie ses « Essais d'autographie » : **L'autographie a été considérée jusqu'ici comme le plus grossier des procédés de gravure qui se rattachent à l'art lithographique ; on ne l'emploie guère à cette heure encore que pour des circulaires sans façon, ou pour des factures d'épicier du coin. Du reste, voici pour ceux qui ne sont pas familiers avec ce procédé, en quoi il consiste. Le lithographe vous livre un bâton d'encre, et un papier sur lequel est étendue une couche de colle d'amidon. Vous délayez l'encre, vous y trempez votre plume, vous griffonnez sur ce papier jusqu'à ce que circulaire s'ensuive ; puis, vous renvoyez la page au lithographe. Celui-ci, après l'avoir mouillée au revers, l'applique sur la pierre, lui fait subir une pression, et voici votre circulaire qui a passé du papier sur la pierre. Il ne s'agit plus que de l'y fixer au moyen de la préparation ordinaire, de l'encrer et de l'imprimer à autant d'exemplaires qu'il vous convient. Le lithographe pense toujours que pour un si bel ouvrage, cinq cents, c'est peu ; trois mille, ce n'est pas trop.**

Ceci, déjà, fait ressortir la commode simplicité de ce procédé, et aussi un avantage qui lui est particulier, celui de donner l'image à droit, à cause de la contre-épreuve nécessaire ; la circulaire écrite primitivement à droit sur le papier, se fixe à rebours sur la pierre, pour se retrouver à nouveau à droit sur l'épreuve. A supposer donc que l'on pût appliquer ce procédé à des compositions artistiques, cet avantage dispenserait de graver à rebours les sites, les figures ; c'est-à-dire que, à lui tout seul, il délivrerait l'artiste de l'un de ses plus gros, de ses plus ennuyeux embarras ; de l'un des obstacles les plus réels qu'il puisse rencontrer, si c'est moins une copie rendue qu'il se propose de faire, qu'une libre esquisse, qu'une composition traitée vivement, et, en quelque sorte, à la pointe du sentiment (4).

En 1843, il confie le soin d'éditer ses « Voyages en zig-zag » à Jean-Louis Dubochet (qui publiera aussi les **Nouveaux Voyages en zig-zag** en 1854). Pour cette édition, Töpffer dessine à la plume tous les paysages et toutes les vignettes. Malheureusement, les dessins de Töpffer, dont il avait conseillé une libre interprétation dans la tradition de la gravure anglaise,



Frontispice des Voyages en zig-zag

sont tristement copiés par des graveurs français qui ont davantage l'habitude de traduire des artistes comme Tony Johannot ou Eugène Lami, d'une facture toute différente de celle de Töpffer..

Töpffer a d'ailleurs été victime d'autres trahisons. Un tâcheron anonyme a déjà méticuleusement salopé « M. Jabot » pour le compte de l'éditeur Aubert à Paris, en 1839. Quant à « M. Cryptogame », c'est le dessinateur Cham qui est chargé d'en graver les dessins, sur bois ! en 1845 ; les légendes manuscrites elles-mêmes sont recomposées en caractères typographiques (4).

Gravement malade, Rodolphe Töpffer abandonne ses cours à l'Académie et la direction de son collège. Il meurt le 8 juin 1846, à l'âge de quarante-six ans.

L'homme qui ne connaît pas la flânerie est un automate qui chemine de la vie à la mort, comme une machine à vapeur de Liverpool à Manchester... Un été entier passé dans cet état de flânerie ne me paraît pas de trop dans une éducation soignée. Il est probable même qu'un été ne suffirait point à faire un grand homme ; Socrate flâna des années, Rousseau jusqu'à quarante ans, La Fontaine toute sa vie... Et quelle charmante manière de travailler que cette manière de perdre son temps !

C'est pourquoi il peut écrire aussi (et c'est sans doute tout son secret) : **Il y a des mathématiciens précoces, des poètes, non...**

L'un des charmes des albums de Töpffer, ce sont les légendes qu'il inscrit sous ses dessins : à l'apparente liberté du trait répondent cette feinte gaucherie, ces archaïsmes savoureux, cette langue à la fois populaire et savante. Son premier essai littéraire, publié dans une revue de Genève, avait été un pastiche de la langue de Montaigne et d'Amyot. Grand lecteur aussi de Rabelais, on s'en doute, Rodolphe Töpffer a davantage forgé une langue à l'image de ses images qu'imité le XVI^e^ siècle français. On y décèle aussi sans doute, derrière ces tournures étranges et ces incorrections précieuses, les derniers vestiges du « style réfugié », celui des descendants des protestants français exilés en Hollande et en Suisse, qui affectaient d'user d'un français déjà contaminé par les langues étrangères. Le lecteur du XIX^e^ siècle retrouvait chez Töpffer la saveur qui nous revient aujourd'hui grâce aux romanciers canadiens.

Ce que nous avons un peu oublié, c'est à quel point les albums de Töpffer, publiés sous les somptueuses reliures rouges des éditions Garnier frères, ont ravi les enfants pendant un demi-siècle. Ils n'étaient pas les premiers. C'est en 1831 que Frédéric Soret, ami d'enfance de Töpffer et précepteur alors des enfants de la grande duchesse de Saxe-Weimar, se fit confier pour les présenter à Gœthe les albums de « Jabot » et de « Festus » : c'était bien le moins que le vieil auteur de « Faust » eût entre les mains les parodiques aventures du « Docteur Festus ». Töpffer fut renseigné par son ami de l'accueil du poète : **Gœthe a gardé quelques jours les deux cahiers, ne regardant qu'une dizaine de feuilles de suite, et se reposant après, parce que, disait-il, ce serait risquer de prendre une indigestion d'idées.**

Même écho dans les « Conversations » de Gœthe avec Eckermann, à propos de « Festus » : **C'est vraiment trop drôle ! C'est étincelant de verve et d'esprit ! Quelques-unes de ces pages sont incomparables. S'il choisissait, à l'avenir, un sujet un peu moins frivole et devenait encore plus concis, il ferait des choses qui dépasseraient l'imagination.** Et dans son recueil posthume, **Uber Kunst und Altertum,** on peut lire également un article sur le peintre genevois.

Heureusement pour nous, Töpffer n'a

jamais choisi de sujets moins **frivoles.** Le docteur Festus n'a de parenté avec le docteur Faust que de nom. Son véritable parrain n'est pas allemand, mais anglais : c'est le docteur Syntax, dont le texte est dû à William Combe, et les estampes à Thomas Rowlandson (6). Ce que Töpffer ignorait lui-même, c'est que grâce à « Festus », le docteur Faust connaîtrait un jour une nouvelle jeunesse avec le **Docteur Faustroll** d'Alfred Jarry. Car si le nom du docteur Faustroll, pataphysicien, évoque à première vue celui du docteur Faust, et à la seconde les **trolls** du théâtre ibsénien (Jarry interpréta le rôle du premier troll de cour de « Peer Gynt » au théâtre de l'Œuvre), à troisième vue « Faustroll » n'apparaît pas comme une parodie de « Faust », mais plutôt la parodie de sa parodie, « Festus ». Jarry n'a pas écrit **son Faust** (comme plus tard son ami du « Mercure de France », Paul Valéry), mais **son Festus :** ainsi Festus entreprend-il comme le docteur Syntax un **grand voyage d'instruction,** et Faustroll visite d'île en île l'archipel symboliste.

L'enfance de Jarry a été marquée par les albums de Töpffer (éditions Garnier de 1860), Tout son **Théâtre mirlitonesque** en est issu. Il avait quinze ans lorsqu'il écrivit « L'Ouverture de la pêche » (1888) et « Le Futur malgré lui » (1889), où il reprend le nom de famille du Bocage, de « Monsieur Jabot ». Quant à « L'Objet aimé » (dont un extrait parut dans « Le Festin d'Esope », la revue d'Apollinaire et d'André Salmon, en novembre 1903), il porte ce sous-titre en hommage : **Le premier suicide de « Monsieur Vieux Bois », d'après Töpffer. »**

Jarry avait-il lu les « Réflexions et menus propos d'un peintre genevois ? » C'est très vraisemblable. Ce qu'écrit Töpffer des **petits bonshommes** crayonnés sur les murs par les enfants, **ils ne voient et ne comprennent, du soldat par exemple, que son uniforme,** annonce ce que Jarry écrit du « Mimétisme inverse chez les personnages de Henri de Régnier » : **Que chaque héros traîne après soi son décor, que nous ne voyons pas le prince de Praizig sans sa redingote militaire, Madame de Vitry sans ses joues pelées, l'aimable vieux prince de Bercenay sans sa canne, le gros Bocquincourt sinon laissant passer quelque nudité... cela prouve, sans plus, que l'auteur a retourné ses créatures et mis leur âme en dehors : l'âme est un tic.** On comprend que Jarry ait choisi d'adapter à la scène « M. Vieux Bois », où nous voyons la force armée suivre les mouvements de l'**habit** du maire ; et le docteur Faustroll, pataphysicien, n'a pu qu'approuver le peintre genevois lorsqu'il ajoute, toujours à propos des petits bonshommes : **Qui n'a vu (...) ces fantômes roides, ces quilles habillées, ces costumes empaillés qui (...), dans le fait assez délicat qui m'occupe, constituent précisément cette exception, sans laquelle il n'y a pas de règle confirmée** (« Réflexions, VI, 20 »).

Cette influence de la **littérature en estampes** sur la **littérature proprement dite,** via l'enfance, serait déjà fort satisfaisante si Jean Cocteau n'avait reconnu, lui aussi, qu'en entreprenant son tour du monde il était parti tout autant sur les traces de « M. Vieux Bois » que sur celles de Phileas Fogg et de M. Fenouillard. Christophe, qui avait quatre ans lorsque parurent les premières éditions Garnier des albums de Töpffer, avait noté lui-même en tête de **La Famille Fenouillard** cette citation de Töpffer : **Rit-on des choses spirituelles comme des grosses bêtises que dicte une folle gaieté ? C'est douteux. Esprit sur esprit, ça fatigue, bêtise sur bêtise, ça désopile.** Et ailleurs : **Töpffer, mon maître et mon modèle, cet éducateur de tout premier ordre qui n'avait pas cru déchoir en utilisant l'agréable crayon qu'il avait emmanché au bout de sa plume, pour publier « M. Vieux Bois, M. Pencil, M. Cryptogame », et cette spirituelle et mordante satire des pédagogues à système qui s'appelle « La Famille Crépin ».**

Et nous voilà revenus malgré nous à la bande dessinée !

Les histoires de Töpffer sont-elles donc ou non les **ancêtres** de la B.D. ? C'est en tout cas la bande dessinée qui permet aujourd'hui de présenter les histoires de Töpffer sous la forme de ce livre : c'étaient en effet primitivement des albums oblongs, au format 28 × 18, avec une seule planche à la page ; ce qui serait aujourd'hui beaucoup trop coûteux. Avec cette édition, c'est la première fois que sont réimprimés en France les sept albums de Töpffer.

Va, petit livre, et choisis ton monde ; car, aux choses folles, qui ne rit pas baille ; qui ne se livre pas, résiste ; qui raisonne, se méprend ; et qui veut rester grave, en est maître.

François Caradec

Töpffer.

BIBLIOGRAPHIE DES ALBUMS DE R. TOPFFER

« Histoire de M. Jabot » (dessinée en 1831), *Genève, 1833.*
« Histoire de M. Jabot » (contrefaçon, les légendes sont tracées en anglaises), *Aubert, Paris, 1839.*
« Histoire de M. Jabot », *Kessmann, Genève, 1846.*
« Histoire de M. Jabot », *Garnier, Paris, 1860.* A l'exception de *M. Cryptogame* (gravé sur bois par Cham), les volumes des éditions Garnier ont été redessinés fidèlement par son fils, François Töpffer. Les premières éditions parurent en 1860, mais il est impossible de décrire les suivantes qui ne portent aucune date : on ne peut les distinguer que par la lente usure du trait, la qualité du papier, les tranches (d'abord dorées à la feuille puis simplement teintées), le brochage (les dorées à la feuille puis simplement teintées), le brochage (les feuillets sont ou non montés sur onglets).
« M. Crépin » (dessinée en 1837), *Genève, 1837.*
« M. Crépin », *Kessmann, Genève, 1846.*
« M. Crépin », *Garnier, Paris, 1860.*
« M. Crépin », *Société genevoise d'Edition, Genève, 1900.*
« Les amours de M. Vieux Bois » (dessinées en 1827), *Genève, 1837 et 1839.*
« Les amours de M. Vieux Bois », *Aubert, Paris, 1839.*
« Les amours de M. Vieux Bois », *Kessmann, Genève, 1846.*
« M. Vieux Bois », *Garnier, Paris 1860.*
« M. Pencil » (dessiné en 1831), *Cherbuliez, Genève et Paris, 1840.*
« M. Pencil », *Kessmann, Genève, 1846.*
« M. Pensil » (sic), *Garnier, Paris 1860.*
« Le Docteur Festus » (dessiné en 1829), *Cherbuliez, Genève et Paris.*
« Le Docteur Festus », *Kessmann, Genève, 1846.*
« Le Docteur Festus », *Garnier, Paris, s.d.*
« Le Docteur Festus », *Société genevoise d'Edition, Genève, 1901.*
« Histoire d'Albert » (dessinée en 1844), par Simon de Nantua, *Genève, 1845.*
« M. Albert », par R.T., *Kessmann, Genève, 1846.*
« Histoire d'Albert », par Simon de Nantua, *Garnier, Paris, 1860.*
« Histoire d'Albert », par Simon de Nantua, *Société genevoise d'Edition, Genève, 1901.*
« Histoire de M. Cryptogame » (dessinée en 1830), pré-originale gravée par Cham, *L'Illustration, 1845.*
« M. Cryptogame » (gravée par Cham), *J.-J. Dubochet, Paris, 1846.*
« Histoire de M. Cryptogame » (gravée par Cham), « 5e édition », *Paulin et Lechevallier, Paris.*
« Histoire de M. Cryptogame » (gravée par Cham), « 6e édition », *Garnier, Paris.*
« Essais d'autographie », *Ledouble et Cherbuliez, Genève, 1842.*
« Essais d'autographie », *A. Julien, Genève, 1904.*
« Essai de Physiognomonie », *Genève, 1845.*

REPRODUCTIONS DES DESSINS ORIGINAUX

« Histoire de M. Cryptogame », *J. Julien, Genève, 1896.*
« M. Trictrac », *éditions du Journal de Genève, 1937.*
« Œuvres complètes ». Tome 3 : *M. Crépin.* Tome 8 : *M. Cryptogame.* Tome 9 : *Histoire de M. Trictrac, Histoire de M. Boissec, Histoire de M. Vertpré.*
« Les Amours de M. Vieux Bois », « Les Voyages et Aventures du Docteur Festus », « M. Cryptogame ». Préface de M. Maschietto. *Club des Libraires de France, Paris, 1962.*
« Histoire de M. Vieux Bois », « Voyages et Aventures du Docteur Festus », « Histoire véridique de M. Jabot », « Histoire de M. Crépin », « Histoire de Jaques » (Histoire d'Albert). Introduction de M.B. Maschietto. 5 vol. sous coffret, *Aldo Garzanti editore, Milano, 1973.*

ŒUVRES COMPLETES

« Œuvres complètes de Rodolphe Töpffer », publiées sous la direction de Pierre Cailler, avec la collaboration de Henri Cailler. *Editions d'art Albert, Skira, Genève, 1943-1945.*
« Caricatures ». Tome 1, *M. Jabot.* Tome 2, *M. Crépin.* Tome 3, *M. Crépin, album inédit.* Tome 4, *M. Vieux Bois.* Tome 5, *M. Pencil.* Tome 6, *Le Docteur Festus.* Tome 7, *Histoire d'Albert.* Tome 8, *Histoire de M. Cryptogame.* Tome 9, *Histoire de M. Trictrac. Histoire de M. Boissec. Histoire de M. Vertpré.* Tome 10, *Essais d'autographie. Notice sur les Essais d'autographie.* Tome 11, *Essai de Physiognomonie. Essai de Bibliographie,* par Pierre Cailler.

(1) Adèle (1827-1910) ; François, caricaturiste (1830-1870) ; Charles, sculpteur (1832-1905) ; Esther (1839-1909).
(2) Réédité par Michel-Claude Jalard dans la collection *Le monde en 10 × 18,* U.G.E. 1963.
(3) Voir la bibliographie.
(4) Notice sur les *Essais d'autographie,* parue dans le *Courrier de Genève,* 2 juillet 1842.
(5) C'est pourquoi Töpffer entreprend de redessiner *M. Cryptogame ;* il s'arrête à la seizième planche. Ce sont ces premières planches, suivies des dessins originaux des planches suivantes, que nous reproduisons.
(6) *The Tour of Doctor Syntax in search of the picturesque,* 1812. *The Tour of Doctor Syntax in search of consolation,* 1820. *The Tour of Doctor Syntax in search of a wife,* 1821.

WESTERN DEPT.: ...FAR, FAR WESTERN DEPT.! IN FACT... HOLLYWOOD!... ANYHOW, A HOT SUMMER SUN LOOKS DOWN ON A TERRIFIED COW-TOWN WHERE WORD IS FLYING FROM MOUTH TO MOUTH... "GOSH! KILLER DILLER MILLER IS OUT OF JAIL!"... "CHEE! HE'S A-COMIN' TO TOWN!" "DURN! HE'S A-COMIN' ON THE TRAIN!"... "HOOH! WHEN'S HE A-COMIN'?!"
'HAH! NOON!'
HEP!
BLIP
BLOP
DYEW NOT
HELP
HELP
FOR-SAKE ME
OH MAH DOLL'N K.
JACK DAVIS

THREE MEN STRIDE DOWN THE DUSTY STREET WHICH IS QUIET BUT FOR THE QUICK SCUTTLING OF CITIZENS DISAPPEARING INTO DOORWAYS AND RAIN BARRELS!

...AND THERE'S SOMETHING ABOUT THESE MEN... NUTHIN' YOU COULD PUT YOUR ***FINGER*** ON... BUT SOME STRANGE SIXTH SENSE ***SOME***HOW TELLS YOU THEY'RE ***ORNERY!***

JACK DAVIS

JOHN PUTNAM

Jack Davis (Ph. John Putnam).

Jack Davis fait partie de la préhistoire de « Mad ». C'est l'histoire de l'essor de Harvey Kurtzman et de son équipe de dessinateurs : Will Elder, Wally Wood et Jack Davis. Ils ont réussi à faire valoir le Comic Book d'une façon tout à fait inattendue. Les premiers vingt-trois numéros de « Mad » témoignent de cette heureuse collaboration et sont devenus les grands Classiques du genre. La verve cocasse des bandes dessinées de « Mad », vraiment **comiques,** avec ce sens du ridicule, ce point de vue satirique bien au-delà des autres Comics contemporains, nous démontrent une espèce de génie qui reste inimitable. Kurtzman, c'était le grand sorcier : il dirigeait, il surveillait tout en vrai metteur en scène. Ses conceptions restent toujours influencées par le cinéma. Ce mélange de philosophe, de lutin et d'enfant terrible qui caractérise Kurtzman ne se retrouve que très peu, hélas, dans son présent travail pour « Playboy ». C'est comme s'il avait perdu l'innocence de ses premiers jours. Jack Davis faisait partie de cette équipe prestigieuse. Il est le seul qui a continué son travail pour « Mad » dans cette tradition. Il s'est adapté aux changements de format, de direction, et de goût qui ont caractérisé le développement de « Mad » depuis le départ de Kurtzman il y a dix-huit ans. Jack Davis est le gros lien avec le passé, et il reste une présence formidable encore entre les pages de « Mad », tel qu'il est devenu aujourd'hui. Tout récemment, j'ai fait une « interview » avec Jack Davis que je présente maintenant aux lecteurs de « Phénix ».

INTERVIEW

D'où viens-tu ?

De l'Etat de Géorgie, à Atlanta. J'y ai vécu jusqu'à l'âge de dix-huit ans, et puis j'ai fait mon service militaire, c'est-à-dire, je l'ai fait dans la Marine américaine, et puis je suis revenu en Géorgie. J'ai fait mes études à l'université de Géorgie pendant trois ans, et puis je suis parti à New York où j'ai suivi des cours de dessin à l'Art Students League pendant un an.

Qui était ton professeur de dessin ?

Je ne me rappelle pas son nom. C'était un vieil homme qui se montrait en classe une fois par semaine pour une quarantaine de minutes. A cette époque, j'étudiais avec un tas de G.I. vétérans qui profitaient de la bourse scolaire offerte par le gouvernement par la « G.I. Bill ». La plupart des mecs ne venaient là que pour voir les nanas à poil. Ils n'apprenaient pas grand-chose. C'était même bien moche ! Pendant le jour, je cherchais du travail.

Et ce premier job ?

Je passais à l'encre de Chine les dessins du « Saint », réalisation de Leslie Charteris. Cela a duré pendant un an, et après, j'ai débuté aux éditions E.C., en travaillant avec Kurtzman, Feldstein et Gaines.

Te souviens-tu de ton premier job pour E.C. ?

C'était bien avant la parution de « Mad ». On faisait, à cette époque-là, les Comics du genre « Gothique », les « Horror Comics ». Mon premier boulot, c'était une histoire de loup-garou. Feldstein en avait écrit le script.

Et tes dessins étaient bien reçus ?

Mais oui. Et c'est ainsi que mes relations

avec E.C. ont commencé. Du moment que je leur rapportais mes pages dessinées, ils m'en donnaient des autres, et ainsi de suite jusqu'à présent. Ça fait plus de vingt ans !

Tu faisais la mise en pages ?

On me livrait une série de pages déjà préparées avec les vignettes indiquées et les dialogues posés à l'encre par un système semi-automatique dénommé « Leroy Lettering ». Le manieur poussait la pointe d'un stylo spécial tout en suivant les formes des lettres taillées dans une bande-guide de matière plastique et il en résultait quelque chose qui ressemblait à l'imprimerie typographique. C'était tout juste lisible et cela faisait un effet très laid. Donc, c'était à moi de remplir les vignettes de dessins. Parfois, les dialogues étaient si longs qu'ils remplissaient les trois quarts de l'espace de la vignette, et par conséquent les « figurants » se trouvaient écrasés par la parole !

Quel fut ton premier job pour « Mad » ?

Kurtzman réclamait mes services et j'ai vite fait partie de son équipe. Il avait écrit une histoire de base-ball. Une série de gags sur les superstitions des joueurs de base-ball. J'ai aussi dessiné la couverture de ce numéro de « Mad ».

Comment était-ce le travail avec Kurtzman ?

Il surveillait tout. En auteur acharné, il s'imposa le devoir de tout dessiner sur des tracés en indiquant tous les gags, jusqu'au moindre détail. Souvent je me disais qu'il aurait pu les publier tels quels, sans l'intervention d'un autre dessinateur. Je n'avais pratiquement rien à faire que de développer ses indications minutieuses. Il nous inspirait beaucoup. Il menait un train de fanatique. Il avait le coup sûr pour les gags. Les « Mad » de cette époque portaient son empreinte personnelle, bien que ce fut nous qui les dessinions.

Et les influences dans ta carrière ?

Tout d'abord, les comiques du cinéma. Quand j'étais gosse, il y avait dans le voisinage un vieux ciné, le « Buckhead ». Tous les samedis, on y allait en bande pour voir Laurel et Hardy. Et on y voyait aussi les « Commedys de Our Gang », la fameuse bande de petits voyous avec leur chien borgne. C'était une rigolade continue. Qu'ils étaient chouettes !

Et les bandes dessinées de ta jeunesse ?

Le petit Henry m'impressionnait beaucoup. Tu te rends compte, cette tête de chauve qu'il a, simpliste, tout comme une ampoule électrique ! Je me souviens qu'à l'âge de six ans je le copiais au crayon. Et j'étais bien friand des comiques violents comme Popeye. C'était toujours plein de beaux coups de poing, même si c'était mal dessiné ! Et Krazy Kat, là où la petite souris lançait la brique pour assommer le chat ! Et encore les bandes dessinées que Walt Disney faisait passer dans les journaux. Moi, je ne cessais jamais de les copier. Ma mère croyait que j'avais un vrai talent. Elle m'encourageait. « Tu peux dessiner n'importe quoi ! », me disait-elle. Cela me donnait confiance. Je la croyais !

Et nous autres, nous la croyons aussi, Jack !

Quand je revois ce que je faisais

Jack Davis : International Publications © E.C. Publications Mad Magazine.

comme dessins, étant gosse, je reconnais que c'était bien moche, surtout en comparaison avec ce que je vois de nos jours quand les jeunes m'envoient leurs dessins de débutants. Ils sont tellement meilleurs que moi au même âge !

L'habitude de la plupart de dessinateurs est d'écouter de la musique pendant qu'ils travaillent. Et toi ?

Du moment que je me mets au boulot, j'écoute le « Disk Jockey » Don Imus. Il dit toujours des trucs marrants et quand tu te réveilles tout embêté et triste, à cause des « deadlines » (délais impératifs) qui t'affligent constamment, un type comme Imus te fait oublier ces menaces de la vie quotidienne.

L'émission Imus se termine à dix heures du matin, et alors j'écoute la musique de « Country-Western ». C'est là ma grande préférence. Et cela me fait travailler pour de bon. Je connais personnellement pas mal de musiciens dans ce domaine et, en plus, j'ai fait des dessins pour les couvertures de leurs albums.

Donc, tu cherches l'inspiration sonore ?

Il me faut de la musique. Je ne peux pas m'asseoir tout seul dans mon studio et dessiner en silence !

Tu es étroitement lié avec le West classique qui est reproduit avec beaucoup d'authenticité et de goût dans tes dessins. Comment cela se fait-il ?

Je crois que tout gosse a ambitionné le rôle de cow-boy et quand j'avais dix ans, dans le grand sud de la Géorgie, le seul divertissement qui nous était offert c'était les films cow-boy. Les samedis, on passait deux films en série. L'entrée était de 25 cents et nous on s'y faufilait à dix heures du matin et on y restait pendant toute la journée. J'en avais la tête bourrée de westerns ! A part cela, je ne connais pas personnellement le Far West, ne l'ayant jamais visité. Je dois dire que je suis grand amateur de camping et la vie du « Great Outdoors ».

Et le sport ? Tu t'y connais à fond et à merveille. Quelles sont tes préférences, comme participant et comme spectateur ?

Moi, j'adore le football américain. Quand j'étais au High School, je voulais faire partie de l'équipe de football, mais je n'étais pas assez lourd et puis je n'avais jamais assez de fric pour pouvoir m'offrir l'équipement qu'il fallait porter pour se protéger des chocs. Le résultat, je rentrais à la maison tout meurtri et sanglant après un match. J'ai dû choisir les sports d'athlétisme : la course de relais, le saut à la perche, le lancement de disque, etc. Et, bien entendu, vu ma hauteur, le basket ! Aujourd'hui, je m'occupe de golf. Je ne suis ni en état ni en âge de courir ! C'est forcément la promenade au ralenti du golf qui me fait oublier les soucis du métier. A la télé, je suis un spectateur dévoué du football professionnel, à tel point que j'ai publié, en collaboration avec Nick Meglin, un associé de « Mad », un petit bouquin de parodies sportives intitulé « Superfan ».

Tu es notre dessinateur spécialiste de sport : comment cela se fait-il ?

Je crois que c'était le fait d'y avoir participé, d'avoir ressenti les coups, c'est d'avoir joué, lutté, tout ça. Le sens de « suspense », de danger, de gagner, de

Jack Davis : International Publications © E.C. Publications Mad Magazine.

Jack Davis

Jack Davis

Jack Davis

perdre une partie. Il faut l'avoir ressenti personnellement avant de pouvoir le dessiner : on dessine les choses vécues aussi bien que les choses vues !

Quels sont tes peintres préférés ?

Je n'ai pas de culture artistique ! Moi, je ne cours pas dans les galeries par snobisme, et ce n'est pas mon habitude de me fourrer dans les livres d'art. A l'université de Géorgie, on nous faisait suivre un cours d'histoire de l'art. C'est Daumier qui m'impressionnait surtout. Il était dessinateur « cartoonist » quand même. Ses exagérations me disaient quelque chose, son imagination m'inspirait beaucoup. Cela m'a encouragé.

Et les cartoonists contemporains ?

Au début, ce fut Hal Foster, auteur de « Prince Valiant ». Etant gosse, je lui écrivis une lettre en sollicitant un dessin original. Je le reçus ! J'en fus ravi ! Il reste, pour moi, le meilleur. J'admire Alex Raymond et Albert Dorne. Ce dernier était plutôt un illustrateur pour les « Magazines », mais il dessinait avec un style plein d'humour, en vrai cartoonist.

Et parmi les Français ?

Lieutenant Blueberry ! J'ai fait la connaissance de Gir à New York pendant qu'il était ici en visite. Il ne parlait aucun mot d'anglais, et moi, le français était hors de portée... mais on avait le dessin, et cela faisait un langage commun !

Tu passes, parmi les professionnels ici en Amérique, pour être le « Fastest Gun » parmi les dessinateurs, c'est-à-dire que tu as des capacités phénoménales pour exécuter rapidement ton travail.

Oh ! je travaille dur. Du moment que je me mets devant mon tabouret de dessin, j'y reste ! De temps en temps, c'est la détente, un Coca-Cola, une petite promenade, et puis de retour au boulot. Je suis bon pour trois pages de « Mad » par jour, au crayon et de même à l'encre. Ce qui me retarde, ce sont ces sales « balloons » qui contiennent les paroles qu'il faut régler à l'encre de Chine. Avant qu'il n'aille à l'université, mon fils Jack m'aidait à les faire. Mes dessins sont de moins en moins détaillés. Au début, je fignolais pendant des heures. C'est tout simplement la nécessité de gagner ma vie qui m'a fait simplifier mes dessins ! « Time is **really** money ! ». Je crois que mes dessins eux-mêmes ont bénéficié de cette simplification.

Alors tu travailles chez toi, à la campagne !

Oui. J'évite la ville de New York autant que possible, jusqu'à faire livrer mes dessins par messager. Avec une exception, les couvertures que je dessine pour « Time Magazine ». Ceux-là, ils demandent ma présence au bureau même ! C'est une bande de frénétiques, qui me mandent leur sommation au dernier moment. J'ai la fausse réputation d'avoir composé et dessiné une couverture pour « Time » dans le temps record de dix minutes ! N'exagérons pas ! Disons plutôt... vingt minutes ! Cette légende vient de la première crise de Watergate. Un jour, le coup de téléphone. C'est « Time ». Ils ont besoin d'une couverture caricaturale, en couleurs, toute prête pour le graveur à dix-huit heures ! (Il était alors dix heures du matin !) La voix du mec de « Time » s'impatiente : « Alors, Jack... tu arrives à la fin ? ! ». J'avais ma petite voiture MG-TD. Je me fourre dedans et je pars en vitesse en me faufilant parmi le « heavy traffic ». Je monte au bureau de « Time » où ils m'attendent. Ils ont même du papier, une boîte de couleurs, des pinceaux... De suite, la conférence préliminaire. On m'expose leurs idées. Ils me font signe de me retirer dans une petite chambrette à part pour réaliser les esquisses. Je dois remarquer qu'ils ont préparé depuis longtemps des pages spéciales avec la rubrique de « Time Magazine » déjà imprimée en couleurs pour mettre en valeur le graphisme des esquisses. Bon. Je suis là dans la chambrette à gribouiller en vitesse une demi-douzaine d'esquisses basées sur leurs suggestions. Je ressors. Ils m'attendent : deux art directors, quatre rédacteurs-chefs. Ils choisissent une esquisse. On me passe une cinquantaine de photos de Nixon (les plus flatteuses possible : « Time », c'est le porte-parole des conservateurs). On m'explique que « ... il faut le dessiner, le Président, drôlement, oui, mais **pas** méchamment ! ». Je choisis plusieurs photos de M. Nixon et puis, empoignant du papier Strathmore, une plume, de l'encre et la boîte de couleurs, je me renferme de nouveau dans la fameuse chambrette. Au bout de trois heures, le voilà terminé, mon dessin ! Et c'est livré au courrier qui part, dare-dare, pour Chicago où se trouvent le graveur et l'imprimeur. Faut bien dire, Nixon, lui, il est facile de le passer à la caricature : de nature, il y est déjà !

-:-:-:-

Et voilà le grand Jack Davis. Un mètre quatre-vingt-dix, un homme grisonnant, dans la quarantaine, il a les petits yeux cernés de chasseur, un parler doux avec l'accent du Sud très pur que les années à New York n'ont pas réussi à effacer. C'est le gentleman traditionnel des Etats Confédérés. Il garde beaucoup de nostalgie pour la Guerre de Sécession et il a l'air d'un vieux soldat de cette époque, tout en retenant l'aspect d'un respectable membre du Westchester Country Club. Il se cache, sous cet extérieur paisible, un type bien capable de pousser le cri atrocement guerrier du « Rebel Yell » qui épouvantait les Yankees de 1865, et, qui sait, est sûr de les épouvanter encore !

Jack Davis manie le crayon avec toute la virtuosité d'un champion de tennis ou de golf. C'est un style ou l'élan et la vigueur sont vraiment puisés aux mêmes sources que ceux des grands détenteurs de records sportifs. Dans le parler des amateurs de sports aux Etats-Unis, Jack Davis, c'est un « Natural ».

John Putnam

RADIO PATROL

EDOUARD FRANÇOIS

Radio Patrol © K.F.S. — Opera Mundi

Lorsque finit la prohibition et que Roosevelt inaugure le New Deal en 1933, l'ère du gangstérisme tire à sa fin aux Etats-Unis, non pas qu'il soit en voie de disparition (il subsistera toujours des gangsters) mais leur « belle époque » est révolue, ils devront « se ranger », s'orienter vers d'autres activités plus délicates, la guerre ouverte des gangs est terminée, d'ailleurs la population en a assez de cette période où les gangsters tenaient le haut du pavé et où la littérature populaire, le cinéma et la presse faisaient d'eux des héros, les gens ont soif d'ordre et de sécurité et une grande campagne psychologique va s'amorcer dans ce sens. Bien entendu, la bande dessinée va en ressentir le contrecoup et va participer à la remise en ordre de la société et de la morale. Déjà, depuis 1931, Chester Gould avec **Dick Tracy** avait créé et mis en scène un personnage de policier, authentique serviteur de la loi, ennemi juré et redouté des gangsters de tout acabit, mais c'est en province, à Boston, qu'allait naître une autre grande bande dessinée policière américaine, **Radio Patrol,** qui, si elle eut moins d'impact que « Dick Tracy », n'en connut pas moins une grande célébrité, une grande popularité et une grande diffusion. C'est un mercredi du mois d'août 1933 que Walter Howey, directeur du « Boston Daily Record », demanda que soit créée une nouvelle B.D. d'aventures et plus précisément d'aventures policières et ce pour le lundi suivant, car de nombreux lecteurs avaient demandé une telle bande. Walter Howey convoqua alors deux valeurs sûres de la maison : Edward F. Sullivan, rédacteur de nuit ayant une grande habitude des affaires policières, et Charles Schmidt, un des meilleurs dessinateurs attachés au journal, féru, par goût personnel, de criminologie. Après quarante-huit heures de travail continu, les personnages et le titre étaient créés : c'était une bande dessinée quotidienne intitulée **Pinkerton Junior** et mettant en scène un duo cher au cœur des Anglo-saxons et, de ce fait, constituant une valeur commerciale sûre : un jeune garçon, disons un adolescent, débrouillard et courageux, et son chien Irish, un superbe setter irlandais. Le titre était déjà un programme puisqu'il est le nom du grand détective privé américain dont le souvenir est impérissable aux U.S.A. Pendant un an et demi, Pinky et son chien allaient connaître le succès dans les journaux de Boston, succès tel que le King Feature Syndicate décida d'acheter la bande et de lui donner une diffusion nationale. Le titre en fut changé en « Radio Patrol » et aux deux héros vint s'adjoindre toute une équipe qui devait donner à la bande son originalité (16 avril 1934). Cette histoire, qui repose sur les activités de la police départementale, avait pour elle l'avantage de rester de plain-pied avec le lecteur moyen car elle mettait en scène des personnages connus dans la vie de tous les jours, les agents en uniforme patrouillant dans leur voiture-radio, ajoutant ainsi, à cette époque, un élément de modernisme très confortant pour le public.

La première originalité de cette B.D. est qu'elle met en scène une **équipe** et non un héros, certes, peu à peu l'agent Pat

RADIO PATROL

Les auteurs

Radio Patrol © K.F.S. — Opera Mundi

deviendra la tête de file de l'histoire, mais il est suivi de bien près par les autres protagonistes : Pinky et son chien d'abord dont le rôle est de premier plan dans chaque aventure ; Molly, femme-policier en civil, agréable jeune fille au visage un peu moutonnier, mais charmante, vive, ayant du caractère et entraînée au combat à mains nues ; même Sammy, le gros Sam, balourd, costaud, bègue, quoique jouant souvent le rôle de comparse, est toujours présent et reste indispensable à l'action. Sans parler encore, à l'arrière-plan, de la figure un peu majestueuse et pas toujours commode du chef de la police avec sa belle tête auréolée d'une abondante chevelure blanche.

Certains critiques, italiens en particulier, ont cru voir dans ce groupe une transposition du groupe familial, ce qui, dans une certaine mesure, est assez vrai sans toutefois que l'on pousse les choses trop loin. Le chef de la police tient incontestablement le rôle d'un patriarche, bienveillant mais dur en même temps et à cheval sur le règlement et le devoir, les rapports avec lui ne sont pas faciles, mais il est solidaire de ses agents et souvent une poignée de main franche et virile le rabiboche avec un subordonné en disgrâce, de même d'ailleurs qu'il sait passer l'éponge sur certains travers ou sur certaines petites faiblesses humaines qui ne mettent pas en jeu le sens du devoir, de l'honnêteté et de l'honneur ; dans le fond, un chef authentique estimé et craint de ses subordonnés mais ayant les caractéristiques du vrai chef, la droiture, la compréhension, la fermeté.

L'agent Pat jouerait le rôle de père surtout vis-à-vis de Pinky qui est son protégé et ami. Au physique, c'est un costaud au menton fort, au type plutôt germanique, aux cheveux roux et au nez écrasé de boxeur. C'est le type même de l'Américain sympathique qui aime les enfants et les bêtes, qui ne se pose pas d'inutiles problèmes psychologiques ou métaphysiques. Il fait son métier de flic avec conviction, il a embrassé la profession par vocation poussé aussi par la nécessité, il est consciencieux, fort, courageux, a de l'initiative et l'intelligence de son métier auquel il est rompu par une assez longue pratique. C'est un bon exécutant sans être un robot car il prend ses décisions lui-même, quitte parfois à ne pas être absolument en accord avec le règlement ; d'ailleurs sa personnalité bien marquée le fait entrer en conflit avec des collègues, des supérieurs ou même avec son chef ; en général, ces conflits, qui sont le reflet réaliste d'un état de fait concret, sont de courte durée et se terminent bien.

Pat n'est pas seul, les agents patrouilleurs allant par paire dans leur voiture, Pat fait donc équipe avec un inséparable, le gros Sam. C'est, par certains côtés, l'élément comique de la « famille », un ami très proche ou un oncle qui serait un peu rigolo. D'abord il est gros, aime la bonne chère, se montre gourmand, de plus il est d'une force surprenante, force qu'il maîtrise parfois mal, ne serait-ce que parce qu'elle est naturelle et grande et qu'il est quelque peu balourd : il casse involontairement de la vaisselle, brise une frêle barrière de bois en voulant l'ouvrir et commet quelques gaffes du même genre ; en contrepartie, cette force lui donne un avantage énorme contre ses ennemis car rien ne lui résiste et ses interventions sont redoutables, tout s'écroulant sous sa poussée. Ajoutons qu'il est la douceur et la gentillesse même, qu'il a une âme candide, celle d'un bon gros toutou naïf et maladroit qui ne mord que les méchants. Il est d'une amitié et d'un dévouement à toute épreuve et, pour couronner le tout, il est bègue, ce qui ne l'empêchera pas d'ailleurs d'épouser une jeune fille douce et charmante séduite par la candeur de ce grand enfant.

Jouant le rôle d'une mère ou plutôt d'une sœur aînée vis-à-vis de Pinky, Molly, elle, est du type de l'éternelle fiancée de la B.D. américaine, encore qu'ici rien ne soit vraiment déclaré entre elle et Pat, mais il est certain qu'une inclination réciproque existe entre les deux personnages, Molly mettant toutes griffes dehors lorsqu'on s'en prend à Pat, et celui-ci étant toujours prêt à jouer le rôle de chevalier servant. Molly est une femme-agent en civil, son rôle, en général de second plan, passe parfois au devant de la scène, en particulier lorsque victime ou criminel sont du même sexe qu'elle. Elle a beaucoup de caractère au point d'être parfois « pointue », mais elle ne fait jamais figure de l'Américaine insupportable, étant fort équilibrée et ne manifestant pas de caprices. Elle n'a rien d'une fofolle, pas plus d'ailleurs qu'elle n'est une virago. Mince, plutôt petite, cheveux très frisés, menton pointu, elle n'est pas dépourvue de charme tout en n'étant pas une pin-up, en langage de l'époque on dirait d'elle qu'elle est une « petite personne décidée ». En tant que policière, elle a subi un entraînement assez complet, elle est agile, souple, sait manier un revolver et est capable de se défendre à mains nues.

Enfin Pinky et son chien. Le garçon, coiffé d'une casquette, n'est pas sans évoquer un personnage d'Arnould Galopin et il répond à une tradition tenace de la littérature populaire. Sa condition est mal définie car il semble vivre seul, sans milieu familial, du moins dans **Radio Patrol** (ne connaissant pas **Pinkerton Junior,** à ses débuts, il ne m'est pas possible de dire ce qu'il en était à l'origine). Il fréquente épisodiquement des garçons de son âge auxquels il narre les exploits de Pat et de Sammy, son rôle sera primordial dans la bande car il assure des emplois où il est irremplaçable : il guette des suspects, les file, s'introduit chez eux, les prend en chasse, écoute les conversations, bénéficie de son âge, éveille peu les soupçons.

Il est très audacieux et courageux et se trouve bien souvent dans des situations difficiles voire périlleuses (son ascension au haut d'un immeuble en construction sur une poutrelle d'acier suspendue à une grue et battue par un vent violent reste un morceau d'anthologie du suspense — de plus, il a failli être dynamité par des bandits et sera sauvé in extremis alors que ses agresseurs vont le faire sauter à distance). Il ne se contente d'ailleurs pas de poursuites périlleuses ou de filatures dangereuses, il intervient physiquement quand c'est nécessaire, fait le coup de poing dans la mesure de ses forces, fait même le coup de feu ; guidé par la chance et par une certaine inconscience de la part des bandits, il arrive à retrouver des pistes perdues ; en général il est bien secondé, voire secouru, par son setter irlandais, animal intelligent et bien dressé, dont l'instinct, le flair et le courage, plus des mâchoires solides, apportent au jeune maître une aide efficace et parfois décisive. Ce qui caractérise ce couple, traditionnel chez les Anglo-Saxons, c'est qu'ici il n'est jamais ni mièvre ni insupportable, animal et maître étant parfaitement sympathiques.

A cette équipe est venu s'ajouter après quelques épisodes un repoussoir sous les traits d'un inspecteur en civil. L'inspecteur Mag (Martin dans la version française), homme de quarante-cinq ans à la moustache noire « en balais de chiotte » est éminent antipathique. D'abord il manifeste une aversion visible pour Pat qu'il cherche à « contrer » en toutes occasions et à qui il met volontiers et volontairement des bâtons dans les roues ; il est vaniteux et suffisant et commet aisément des gaffes, échouant là où Pat réussit. Il déteste Pinky et Irish auquel il essaie de décocher parfois un coup de pied en traître, c'est là un travers que le lecteur anglo-saxon ne pardonne pas. Enfin il fait le joli cœur auprès de Molly pour qui il a un faible, il n'essuie que rebuffades et se met parfois dans des situations ridicules. Le scénariste a joué discrètement de ce repoussoir et n'a jamais fait de l'opposition des deux rivaux un système. Ce qui nous amène à signaler qu'à l'actif des deux créateurs de la bande il est à mettre un sens très net du juste milieu et de l'équilibre : aucun excès, aucune systématisation d'aucune sorte, tout est bien pesé, utilisé, équilibré ; c'est assez rare pour être signalé.

A ces personnages, il faut en ajouter un autre qui, s'il n'est pas un être vivant, n'en est pas moins un des constituants essentiels de l'équipe, **l'auto,** l'auto-radio de la patrouille, cette auto noire, sécurisante pour la population qui la voit sillonner les rues de la ville, sécurisante comme une sorte de mère (un critique italien dixit) pour les deux passagers qui l'occupent, cette auto qui permet d'arriver en quelques minutes sur les lieux d'un accident ou d'un crime, qui permet de donner la chasse aux bandits, qu'un « fil » invisible tient en contact avec le Q.G. de la police et avec d'autres voitures toutes semblables les unes aux autres, elle est là, facteur de progrès et de sécurité, omniprésente, indispensable, comme vivante.

Passées ces considérations sur les personnages, qu'en est-il du scénario ? D'abord, scénariste et dessinateur, comme nous l'avons mentionné au début, sont pour le premier habitué des affaires policières de Boston, pour le second féru de criminologie, tous deux ont donc la connaissance pratique et théorique des affaires et des milieux de la police ; les scénarios sont inspirés dans la très grande majorité des cas par des affaires authentiques qui ont été trouvées dans les dossiers du Q.G. de la police de Boston et Eddie Sullivan a brodé à partir de ce cadre réaliste. Aussi peut-on dire qu'à partir de ce point de départ, on va trouver de tout. Avant d'aller plus loin il est bon cependant de marquer la différence qui existe entre la bande quotidienne et la planche hebdomadaire, dans la première, les épisodes peuvent être assez longs, s'étalant parfois sur une centaine de strips, nous avons alors des affaires policières solides et bien menées ; pour la planche hebdo., le cas est différent car il est gênant de faire patienter le lecteur de semaine en semaine pour suivre une affaire policière, aussi les épisodes sont-ils moins longs, cinq à six planches, parfois une seule planche se suffit à elle-même, trois planches se suivant constituant une moyenne, le scénario est plus simple, l'état d'esprit un peu différent. Nous nous attacherons donc plutôt au scénario plus fourni des séries quotidiennes ; nous y trouvons absolument de tout : bande de racketers voulant faire la loi sur les docks, pyromanes, criminel par passion (épisode du music-hall), perceurs de coffres-forts, combinards de courses hippiques, affaire d'amnésie, par quatre fois au moins, nous avons affaire à des « figures » : le Lièvre, une sorte d'Arsène Lupin qui se joue de la police ; roi du déguisement, il a mis aussi au point un gaz somnifère instantané et il vole surtout des bijoux. Le Chat, cambrioleur acrobate, ex-funambule qui nargue les agents ; c'est un chien, Irish, qui en viendra à bout. Jane Diamant, aussi habile à se travestir que le Lièvre, elle s'en prend aux bijoux des richissimes américaines. Le bandit volant, ex-pilote de la guerre de 1914, devenu bandit aérien, il se fera prendre bêtement. Ces histoires non seulement nous font suivre des **cas** policiers et judiciaires mais nous montrent aussi le côté concret et routinier des enquêtes : recherches dans les fichiers, dans les collections de photos, dans les empreintes digitales, interrogatoires de témoins, de coupables, filatures, guet, tout le travail ingrat de l'enquête policière. On nous montre aussi l'envers du décor et en particulier des tiraillements intérieurs, les mésententes, les rivalités internes de la police, mais là encore tout ceci est discret, rien n'est appuyé, on ne tombe ni dans le documentaire ennuyeux ni dans la thèse sociologique, tout est évoqué juste ce qu'il faut sans jamais dépasser la mesure. Ceci nous amène à parler du réalisme de cette bande dessinée. Ce réalisme s'étend au domaine entier de l'œuvre, non seulement par le fond inspiré de cas authentiques, mais par la manière de présenter ces cas, de traiter les épisodes en restant dans la juste mesure, en ne forçant rien, en se mettant sur le plan de la stricte réalité quotidienne de la vie. Certes nous assistons à des combats entre policiers et gangsters, mais c'est là monnaie courante et même comme dans l'épisode du « duc » où nous avons affaire à une bataille rangée que mène la police contre deux forcenés retranchés dans un appartement et tirant sans arrêt à la Thompson sur les assiégeants, ce n'est là qu'une « retombée » tardive des épisodes connus de la lutte contre les gangs dans les années vingt, et les protagonistes du drame ne sont autres que deux nostalgiques de cette époque qui ont décidé de se faire tuer plutôt que de se rendre. D'ailleurs si la fusillade est impressionnante, elle ne tourne jamais à la scène d'apocalypse, ce serait contraire au tempérament respectif des deux auteurs ainsi qu'à leurs intentions. Les personnages eux aussi portent la marque de cette authenticité réaliste, ils sont crédibles car ils sont à notre portée, ils pourraient être connus sinon de nous tout au moins de tout américain moyen voyant passer devant chez lui la voiture radio de la police du comté. Pinky est certes une figure qui relève le plus de la fiction romanesque, mais Pat est simplement un bon flic, Sam un personnage un peu particulier mais parfaitement plausible, Molly dans son rôle est absolument « moyenne » ainsi d'ailleurs que leurs adversaires ou que les comparses occasionnels qui sont des gens de tous les jours. Les bandits ont leurs faiblesses, leurs travers, même pour les plus intelligents et les plus exceptionnels d'entre eux, ils manifestent une grande sûreté d'eux-mêmes tout à fait dans la ligne psychologique d'un bandit qui sort du commun, ceci les amène à se croire au-dessus du commun des mortels et à partir de là à commettre des erreurs. Jamais aucun personnage ne fait vraiment figure de héros et surtout pas de surhomme, ils restent des hommes.

L'Amérique qui nous est montrée est celle de la vie quotidienne, celle des employés, des ouvriers, des ménagères, des gens de tous les jours qui sont omniprésents même dans les milieux les plus particuliers et nous passons en revue une Amérique très simple qui n'est pas celle des grands hommes d'affaires, des grands gangsters, des grands industriels ; nous sommes en province, nous rencontrons des riches, des pauvres, des dockers, des girls de music-hall, des patrons, des ouvriers, des artisans, des commerçants, des employés de bureau, toute l'humanité banale d'une ville et de sa banlieue. Et Charlie Schmidt a excellé à traduire cette

L'équipe de la voiture 11

LA VOITURE 11 APPELLE LE QUARTIER GÉNÉRAL.. AGENT MOTOCYCLISTE DÉCOUVERT GRIÈVEMENT BLESSÉ SUR ROUTE 12 PRÈS DU CHEMIN DE FER ENVOYEZ AMBULANCE... SUIVONS UNE PISTE!

AUTO Nº 11... CHIAMIAMO L'AUTO Nº UNDICI... RISSA SCOPIATA AL MOLO Nº 16...
OH, DOVE HO MESSO IL MIO MOTOSCAFO!
RAGAZZO MIO, OGGI AVREMO DA LAVORARE!
P.D.11

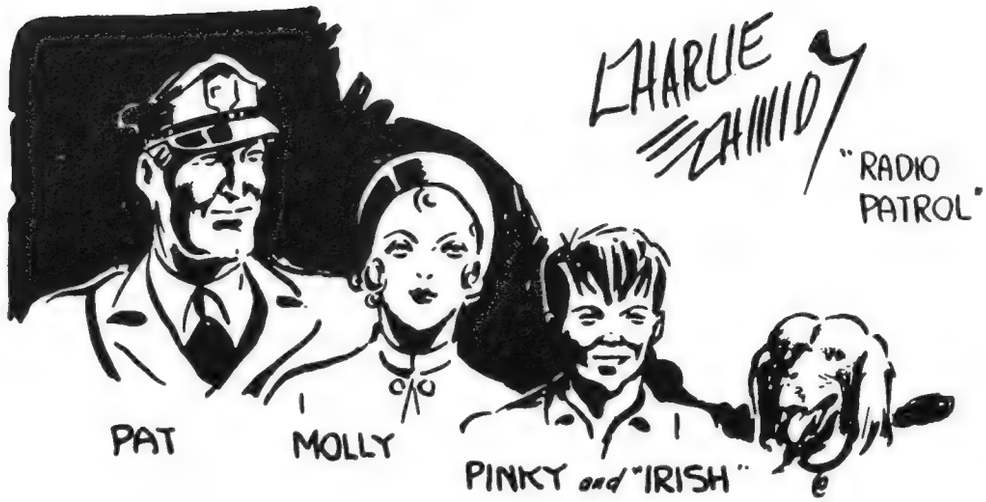
Radio Patrol © K.F.S. — Opera Mundi

Les folles poursuites

Radio Patrol © K.F.S. — Opera Mundi

simplicité et ce réalisme quasi banal ; il possède un sens très sûr de la mise en scène, de l'ambiance évocatrice, il nous campe des personnages qui ne sont ni des surhommes, ni des athlètes, ni des pin-ups, ni des caricatures non plus. On retient les visages car chacun est bien caractérisé, mais en même temps ce sont des visages que l'on trouverait en circulant dans n'importe quelle rue de n'importe quelle ville, ce sont les visages de la vie courante, du flic du quartier qui fait sa ronde, de l'employé derrière son guichet, du pompiste du coin, de l'épicier voisin, du « monsieur bien » qui joue au cercle tous les soirs, du patron de café ou de boîte de nuit et bien sûr, comme dans la vie réelle, certains de ces personnages sont plus typés que la plupart des autres, comme Goliard, le marchand de bois et charbon, colosse barbu et irascible, comme Nez-Tordu, chef astucieux d'une bande de racketers, et ces figures n'ont jamais rien de monstrueux ni d'incroyable (le contraire de ce qui se passe pour les personnages de Chester Gould), ce sont simplement des gens un peu moins anonymes que les autres. **Radio Patrol** offre une vue quasi documentaire, photographique, d'une Amérique simple et très authentique et très vivante.

Le style graphique de Ch. Schmidt relève d'un grand talent et surtout d'un talent très sûr, mais pas du génie, ce n'est ni Alex Raymond, ni Hal Foster, ni Burne Hogarth, mais l'artiste est en pleine possession de son métier, ne se laisse aller à aucune négligence, ne manifeste aucune faiblesse dans aucun domaine, montre une plénitude totale et c'est d'autant plus méritoire que dans le domaine de l'art, Ch. Schmidt n'a jamais fréquenté aucune école de dessin d'aucune sorte, il est un authentique self-made-man qui, partant de qualités personnelles, s'est formé lui-même avec application et travail et qui a atteint un niveau plus qu'enviable que l'on voudrait bien retrouver



L'équipe moins Sam

chez beaucoup de dessinateurs actuels de bande dessinée qui sacrifient volontiers le soin et le fini du dessin à l'effet. Dans sa bande quotidienne vouée au noir et blanc, Ch. Schmidt a montré un authentique sens de ce procédé, ses contrastes, ses scènes nocturnes sont à faire figurer dans une anthologie. Son dessin est net, précis sans tomber dans la minutie, car il a sa marque spécifique, sa personnalité, difficile d'ailleurs à caractériser, à mettre en évidence, car elle est en relation avec le caractère de l'artiste lui-même, personnage modeste et effacé, conscient de pratiquer un métier comme un autre et s'y appliquant avec conscience à partir de qualités personnelles innées et ne se prenant pas pour un génie.

Bien sûr, la bande, avec ce qu'elle a de réaliste, peut être considérée comme ayant vieilli, car elle porte la marque d'une époque et ne le compense pas par un artifice graphique comme chez Chester ou Will Gould, mais elle n'a pas plus vieilli qu'un bon roman policier de la même époque et elle a beaucoup moins vieilli qu'un livre de Peter Cheney bien plus proche de nous dans le temps. De plus, elle présente beaucoup d'intérêt par son action et ses énigmes, et beaucoup d'attrait par son graphisme à la fois affirmé et reposant, qui n'est pas débridé tout en étant dynamique et ne se montrant jamais ni négligé, ni terne, ni fade. Enfin il est à remarquer que c'est une rare bande dessinée mettant en scène une **équipe** et non un héros qui ait réussi dans le genre, on peut dire d'elle qu'elle est presque une exception, et ce n'est pas par hasard qu'elle occupe cette place exceptionnelle, c'est parce qu'elle a en elle suffisamment de qualités pour avoir survécu et s'être imposée là où tant d'autres avaient succombé. Mettre en scène **cinq** personnages tenant à peu près également le devant de la scène et faire admettre cela à un public féru de « héros », il y a là un exploit peu commun et un phénomène digne d'intérêt. Enfin, sur le plan de l'aventure policière, il faut bien convenir que c'est la bande dessinée à la fois la plus réussie et la plus authentique, bien sûr nous n'avons affaire ni à **Dick Tracy** ni à **Red Barry,** mais nous ne tombons ni dans les excès et les élucubrations du premier ni dans le caractère mélodramatique du second.

Juste milieu, authenticité, équilibre sont les qualités de base de cette plus qu'honorable bande dessinée souvent effacée dans les esprits par le souvenir d'autres bandes plus spectaculaires mais moins authentiques, et, sur le plan de l'action, pas plus passionnantes.

E. FRANÇOIS

- Eddie Sullivan : fit du journalisme depuis la fin de ses études secondaires — engagé volontaire en 1917 — reporter criminel puis rédacteur de nuit.
- Charlie Schmidt : à seize ans, garçon de courses au **New York American,** y fait du dessin à ses moments perdus — passe comme dessinateur au **Boston American** et au **Boston Advertiser** puis au **Daily Record** — modeste, effacé, appliqué, travailleur.

Les deux personnages, l'un travaillant de nuit, l'autre de jour, ne se rencontraient pour ainsi dire jamais, l'un passant à l'autre les scénarios.

La bande quotidienne a paru en France sous le titre **L'imbattable Pinky** dans **Hurrah !** du nº 87 au nº 263 en pleine page (avec une interruption passagère).

La planche dominicale a paru en France sous le titre **Roland Cassecou et son chien Tom** en antépénultième page de **Robinson** depuis le début de l'existence de ce journal jusqu'au nº 216 (les premières planches parurent en couleurs, ensuite en noir et blanc, ce qui les rendit assez plates).

LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)

COLONEL OKI, VOS CONSIG-GNES SONT TOUTE PARTICU-LIÈRES. LA 102e ESCADRE QUE VOUS COMMANDEZ SE PLACERA SOUS MES ORDRES DIRECTS. MISSION DÉLICA-TE : PRISE PAR ACTION DE PARACHUTISTES ET SANS DESTRUCTION, DE L'USINE SECRÈTE DE SCAW-FELL !... J'INSISTE SUR L'IMPORTANCE DE CETTE MIS-SION...
J'EN SAIS ASSEZ, FILONS !...
CHEZ MOI, EN VITESSE!
MESSIEURS, UNE MISSION IM-PRÉVUE ME RECQUIERT SANS DÉLAI. LE GÉNÉRAL VA POURSUIVRE À MA PLACE LA RÉPARTITION DES ORDRES.. ... À TOUT À L'HEURE !...
J'AI À TRAVAILLER. QUE L'ON NE ME DÉRANGE SOUS AU-CUN PRÉTEXTE!
BIEN, CAPITAI-NE !
ALLO, SCAW-FELL... MESSAGE ULTRA-URGENT. ICI Z.H. 22...

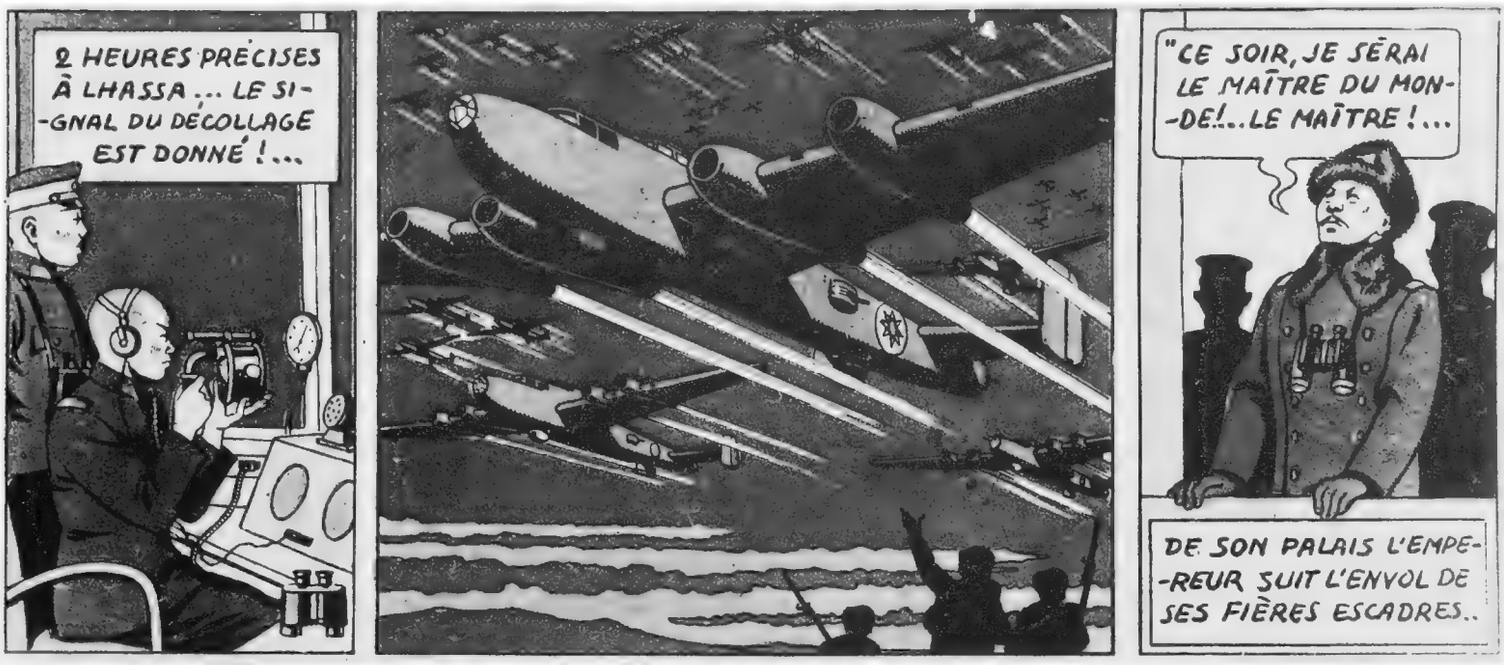
LE SECRET DE L'ESPADON

CLAUDE
LE GALLO

Edgar P. Jacobs. © Ed. du Lombard

Le 26 septembre 1946 paraissait en Belgique le numéro 1 du journal Tintin. Outre les nouveaux exploits du célèbre globe-trotter bruxellois dont le journal portait le nom, les lecteurs pouvaient découvrir deux héros inconnus, Blake et Mortimer, dans une aventure d'anticipation intitulée « le secret de l'Espadon ». Cette histoire devait connaître un foudroyant succès et rendre célèbre son auteur, Edgar Pierre Jacobs, qui s'était déjà fait remarquer pendant la guerre dans l'hebdomadaire « Bravo » avec une attachante aventure de science-fiction « le Rayon U » (voir Phénix nº 5).

Pour Tintin, Jacobs avait d'abord proposé une histoire moyenâgeuse « Roland le hardi » dont le scénario fut entièrement écrit. Mais la direction du journal souhaitant exalter les vertus anglaises et présenter une série d'anticipation Jacobs repensa la question, reprit quelques personnages du « Rayon U » dont il modifia un peu la silhouette et l'identité. Ce sont des amis intimes de l'auteur qui ont servi de modèles. Blake est le dessinateur Jacques Laudy (membre de l'équipe du journal à l'époque) et Mortimer le premier rédacteur en chef de Tintin (1). Nous regrettons peu la défection de Jacobs dans le do-


2 HEURES PRÉCISES À LHASSA... LE SIGNAL DU DÉCOLLAGE EST DONNÉ !...
"CE SOIR, JE SERAI LE MAÎTRE DU MONDE !.. LE MAÎTRE !...
DE SON PALAIS L'EMPEREUR SUIT L'ENVOL DE SES FIÈRES ESCADRES..

Edgar P. Jacobs « Le secret de l'Espadon » © ED du Lombard.

maine de l'épopée féodale car c'est bien dans les récits de science-fiction qu'il semble devoir donner le meilleur de lui-même.

LE THEME DE L'ESPADON

Selon Pierre Couperie, le thème du secret de l'Espadon appartient au genre des séries d'avant la guerre (voir Phénix spécial Aviation nº 6). En effet le conflit mondial gagné grâce à l'apparition d'un avion aussi invulnérable que mystérieux semble bien remonter aux aventures des années 30-40. (Idem pour le mythe du « Péril jaune », idée émise à la fin du siècle dernier et qui fit florès aux alentours des années 30).

Cependant d'autres aspects de cette œuvre font qu'elle n'aurait pu être écrite avant la Seconde Guerre mondiale et il faut pour mieux la comprendre la replacer dans son contexte historique.

Tout d'abord on sent dans cette aventure le traumatisme laissé dans les esprits par les épouvantables destructions d'Hiroshima et de Nagasaki et l'utilisation des sinistres fusées V 1 et V 2 contre Londres. Ces événements, Jacobs les envisage considérablement amplifiés grâce à la création de fusées nucléaires intercontinentales (c'est depuis chose faite hélàs !) et son œuvre apparaît comme une mise en garde contre un conflit encore plus épouvantable que celui précédemment traversé ; elle brosse une angoissante vision d'un futur qui n'aurait pas su tirer les leçons de l'histoire laissant aux mains d'un nouveau mégalomane (dans l'histoire, Basam — Damdu Empereur du Pic de l'Est...) la terrifiante puissance atomique.

Ensuite, d'autres faits de guerre ont laissé des traces, en particulier le conflit Américano-Japonais dont certains épisodes ont sans doute inspiré quelques séquences de l'Espadon. Par exemple l'attaque surprise de Pearl Harbour est reprise au début de l'aventure mais à l'échelon mondial. La prise de la base souterraine de Corrégidor (près de Manille) par les Japonais semble avoir servi de modèle à l'attaque de la base secrète du Ras-Musandam ; le mitraillage impitoyable des parachutistes américains par les « Zéros » se retrouve aussi transposé dans cette aventure.

Jacobs que nous avons questionné sur l'Espadon considère cet épisode comme un cas à part dans le cycle Blake-Mortimer. Nous-mêmes la recevons comme une œuvre de transition qui reflète le traumatisme laissé dans les esprits par la Deuxième Guerre mondiale.

L'ESPADON OU LE POISSON-VOLANT

Quand Jacobs écrivit l'Espadon, l'idée d'un avion submersible avait déjà près d'un demi-siècle. En effet le point de départ de cette idée date du début du XX^{e} siècle et fut popularisée en France par Jules Verne dans « le Maître du Monde » (1904). On y assiste aux exploits de « l'Epouvante » à la fois aéroplane, automobile, navire et submersible, création du génial Robur (7). Dans sa bande dessinée on peut citer un engin semblable dans Tim Tyler's Luck de Lyman Young (Raoul et Gaston ou Richard le Téméraire) et même chez Walt Disney avec le « Submarplane » des aventures de Mickey.

Si l'idée n'est pas entièrement neuve, l'originalité apportée par Jacobs se situe au niveau de la conception ultra-moderne de l'engin-robot doté d'un puissant armement nucléaire et surtout par la création de son extraordinaire aérodynamisme. Un tel prototype reste encore à mettre au point trente ans après la fiction, malgré quelques projets d'avions triphibies américains demeurés sans suite — Chose curieuse, lors de ses recherches, Jacobs a hésité entre plusieurs formules dont une qui a été utilisée depuis par les Américains : le système Polaris. Avec l'Espadon, Jacobs a donné la preuve de ses qualités de styliste — la silhouette bleue et blanche, de son engin n'est pas près de se démoder — et montré avec cette création le pouvoir qu'il a de donner une grande authenticité aux choses imaginables, qualité qu'il développera dans les histoires suivantes. Ceci est possible grâce à un long travail de recherches préparatoires où les préoccupations de l'auteur rejoignent celles de véritables modélistes aéronautiques. (Pour le détail technique de la conception de l'engin, nous renvoyons le lecteur aux déclarations de l'auteur dans le nº 6 de Phénix). Les autres avions du secret de l'Espadon sont plus conventionnels et répondent aux conceptions en vogue à l'époque, « L'Aile rouge » d'Olrik en est un bon exemple. Le requin volant semble inspiré par la fameuse escadrille américaine des Tigres-volants dont les Curtiss P. 40 portaient dessinées sous le nez du fuselage de formidables mâchoires.

L'UNIVERS DE JACOBS

L'Espadon est une très longue aventure (143 planches lors de sa parution dans Tintin) (2), formule qui convenait parfaitement à l'auteur qui, pratiquant les rebondissements multiples, se montre souvent comme l'héritier des concepts du roman populaire avec en plus de solides attaches à des romanciers classiques comme Kipling et Wells auxquels on songe beaucoup dans cet épisode.

L'histoire se présente en partie comme une course-poursuite entre Blake, Mortimer et le traître Olrik, course dont Jacobs arrive à rompre l'aspect traditionnel par des séquences qui révèlent son originalité profonde, par exemple celle qui se déroule dans les falaises du Makran, région peu connue à l'époque.

Pour représenter ces lieux, Jacobs s'inspira d'un livre de François Balsan, ce qui lui valut les félicitations de ce dernier. Cette séquence montre pleinement l'importance que l'auteur attache au décor qui envahit peu à peu les images comme c'est déjà le cas dans le Rayon « U » avec les arbres lianes. De plus il sait utiliser les curiosités géologiques à des fins de mystère (ici la pyramide naturelle). Ces planches témoignent de la grande puissance d'imagination d'un homme capable de reconstituer et de faire vivre des lieux sans jamais y être allé (il en sera de

même par la suite pour « le mystère de la Grande Pyramide »). Ensuite il faut parler de l'ambiance « Jacobsienne » et en cela l'épisode de l'emprisonnement de Mortimer à Karachi est une incontestable réussite. Là, Jacobs excelle dans la description d'un climat de tension où la nature joue un rôle non négligeable (chaleur, orage, etc.). Les personnages secondaires comme Li et Sun Fo sont remarquables de véracité ; leur attitude révèle la grande finesse psychologique et l'excellent sens de la progression dramatique de l'auteur. Cette séquence baigne dans une ambiance étouffante admirablement rendue par la couleur où alternent les gammes chaudes (intérieurs) et froides (extérieur) ce qui provoque un brutal contraste qui accentue la violence de l'épisode.

Outre le goût pour les souterrains qu'elle confirme, la séquence de la base secrète est remarquable car elle nous montre comment Jacobs sait rendre vraisemblable l'imaginaire en mettant le réalisme au service de sa vision, ce qui était déjà le cas dans le Rayon « U » pour la séquence du temple de Puncha Tlaloc, ou celle de la porte rouge.

Pour réaliser cette base Jacobs a non seulement dessiné des plans, mais étudié le trajet parcouru par les différents personnages dans les gigantesques salles bourrées de machines. (Cette base qui évoque Gibraltar tire son énergie de la mer). Toutes ces études préliminaires font que les œuvres de Jacobs ont une grande force de persuasion par l'impression de « vécu » qui s'en dégage. Jacobs fut certainement l'un des premiers dessinateurs de bandes dessinées à nous montrer l'univers atomique qui allait devenir le nôtre (utilisation du cyclotron, etc.). Ce réalisme demande une énorme documentation dont la rareté était la règle en 1946 (constructions, armement, costumes) et l'on est étonné de voir à cette époque la production de l'auteur qui, outre sa collaboration avec Hergé, dessinait des couvertures, illustrait « la Guerre des Mondes » de Wells (3) le tout avec la même minutieuse conscience. C'est le fameux travail de bénédictin-horloger dont parle Hergé...

Enfin il ne faut pas oublier l'insolite avec le pont naturel souterrain surplombant un abîme grouillant de crabes ou l'utilisation par les hommes d'Olrik du fameux gaz vert.

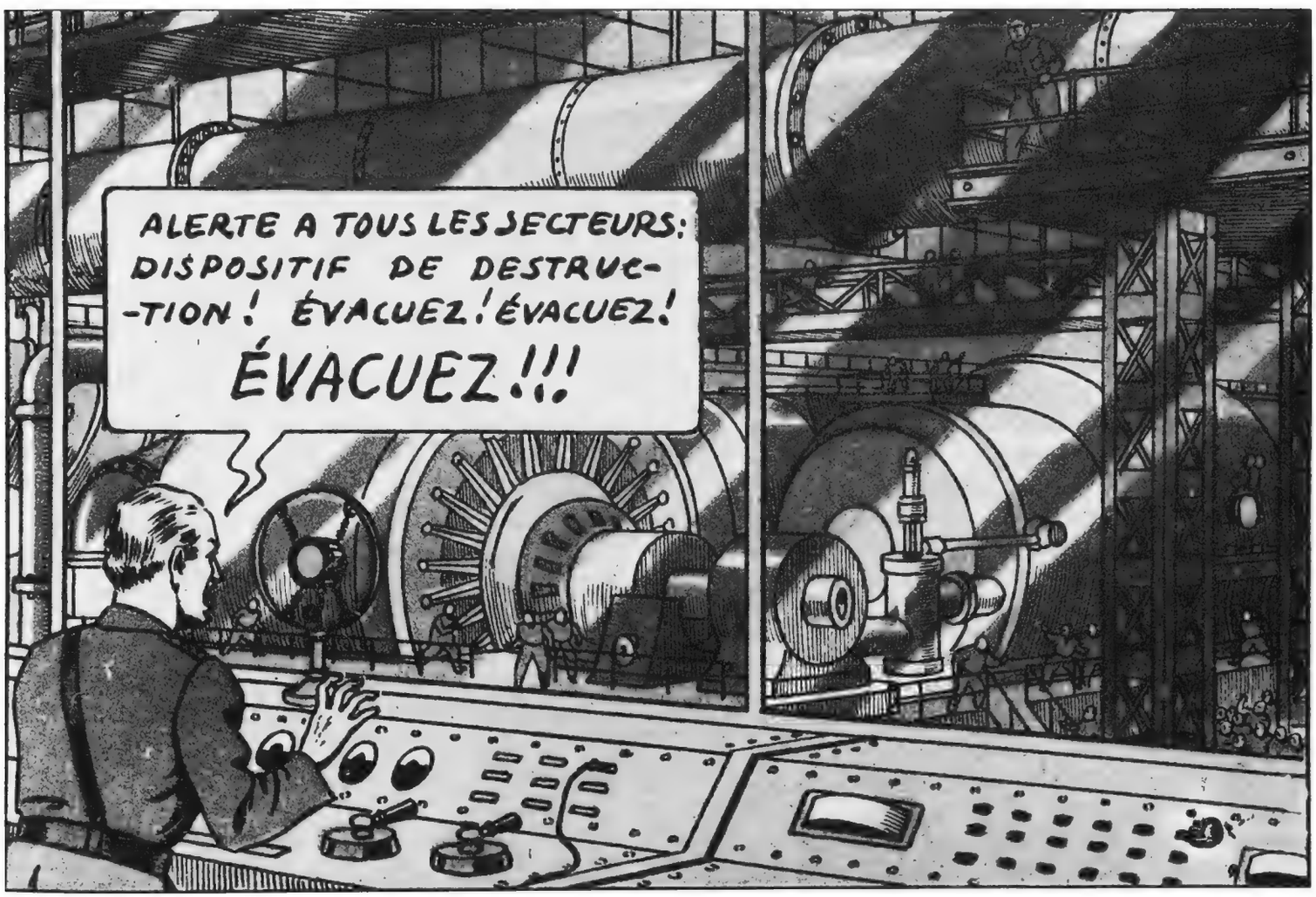
Quant au symbolisme il est omniprésent : ce n'est sûrement pas par hasard que Jacobs a choisi de placer les plans de l'Espadon à l'ombre de la croix et de transformer le palais de Lhassa, haut lieu de la sagesse, en repaire pour dictateur mégalomane.

L'ASPECT GRAPHIQUE

Cette œuvre montre les tatonnements de l'auteur à la recherche d'un style en harmonie avec les thèmes exploités. L'admiration de Jacobs pour Alex Raymond et Milton Caniff n'a laissé que peu de trace si ce n'est l'ombre de Klang qui semble planer sur le renégat Olrik. Au fil des planches sa technique évolue, il utilise puis abandonne le crayon conté, raffine son coup de plume et de pinceau, améliore sans cesse sa gamme colorée. Les différences entre les premières et les dernières planches témoignent d'un perfectionnisme sans cesse croissant, ce qui l'amènera pour la parution en album (4), à refaire les 18 premières planches, ce qui provoque une sorte de rupture graphique et quelques variations dans le dessin des engins, le Golden Rockett par exemple.

Ce perfectionnisme peut dissimuler un piège car, comme le fait remarquer Hergé avec malice, lorsqu'on refait le début d'une histoire, il n'y a aucune raison pour que la suite vous convienne...

Sur le plan de la présentation graphique, l'Espadon est une incontestable réussite. L'auteur utilise trois registres par planche, ce qui lui donne de grandes images. Au fil des pages il va les fractionner pour obtenir des plans allongés verticalement ou horizontalement (ce qui va devenir la marque de sa conception) (5), afin d'accentuer certains effets narratifs. Jacobs considère la planche comme une unité où le texte, l'image et la couleur forment un tout visuel qui doit agir sur le lecteur.



On peut remarquer dans le second album que les images sont bien placées symétriquement autour d'un point central. Il s'en dégage une excellente impression d'équilibre et d'harmonie. Le point culminant de cette recherche semble bien être la planche de l'explosion atomique où plusieurs images se fondent en une seule pour exprimer l'instant avec le maximum d'intensité. Cette planche étant jugée peu commerciale, l'auteur dut renoncer, sans doute à regret, à ce genre d'expression qui témoigne de ce qu'il aurait pu réaliser dans cette voie s'il avait bénéficié d'une totale liberté d'expression (6).

Avec toutes les qualités que nous venons de passer en revue, il n'est pas étonnant que les planches de l'Espadon aient donné chaque semaine matière à rêver aux jeunes lecteurs, œuvres auxquelles l'enfant pouvait pleinement participer comme l'a très justement remarqué François Rivière qui présente Jacobs comme un grand dispensateur de rêves.

En ce qui concerne la bande dessinée d'aventure, la présentation au rythme d'une page par semaine tend à disparaître — consommation oblige ! — ce que nous regrettons car la production accélérée demandée aux créateurs ne leur donne plus le temps de réflexion nécessaire à l'élaboration d'œuvres durables, bien que certains déploient des prodiges d'habileté (nous songeons surtout aux dessinateurs). Aussi nous craignons qu'à l'avenir la bande dessinée de ce genre ne donne plus de joie aussi grande que celle de la lecture (et la relecture) d'un ouvrage comme « le Secret de l'Espadon ».

Claude LE GALLO

(1) Lors de la conception du tandem Blake / Mortimer, Jacobs semble avoir donné la préférence au premier (représenté face à Olrik dans le bandeau du titre) dont la silhouette était plus proche des héros classiques de l'époque. Mais petit à petit c'est Mortimer qui prit la première place, ce qui est assez étonnant car il a fallu à Jacobs tout son talent pour faire accepter aux enfants un personnage qui ne correspondait à aucun « canon » du héros-type, d'où sa grande originalité. En effet dans la plupart des aventures, ce genre de personnage (comme Zarkov) a toujours les seconds rôles jamais la vedette.

(2) Voir E.P. Jacobs. La guerre des mondes. Les cahiers de la bande dessinée. Bibliographie de Tintin belge, par Louis Teller p. 45.

(3) H.G. Wells semble avoir influencé Jacobs même pour la couleur, voir Phénix nº 21.

(4) V. Louis Teller ut supra. Les dernières planches ont été aussi modifiées.

(5) Nous ne connaissons pas en Europe, à l'époque, un dessinateur utilisant son système de découpage aussi remarquable.

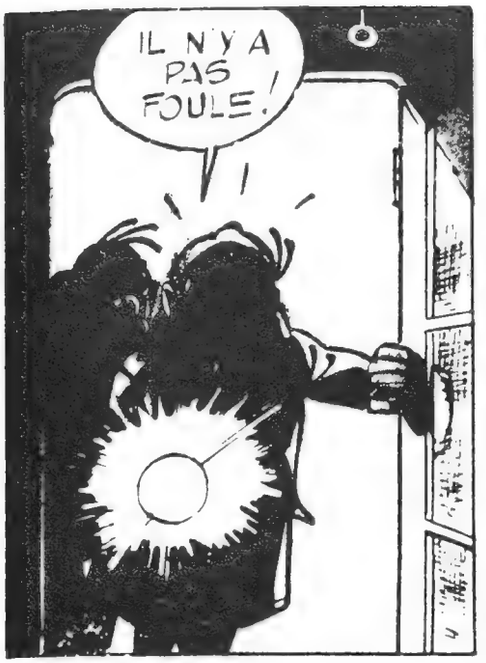
(6) Il faut attendre Philippe Druillet pour trouver une conception semblable de la planche.

LE SECRET DE L'ESPADON
(Texte et dessins d'Edgard P. JACOBS)
Harper, versé dans le C.C., fait sa première ronde sous la conduite du vétéran Mallow. Ils pénètrent dans la centrale électrique fonctionnant par l'énergie thermique de la mer. Dans une étroite galerie, un objet tombe du vêtement d'Harper. Mallow, stupéfait, reconnait une cartouche d' « Atomilite »
PENDANT CE TEMPS, SIR WILLIAM ET LE CAPITAINE BLAKE SE RENDENT A L'ATELIER DE CONSTRUCTION AFIN DE CONFERER AVEC LE PROFESSEUR MORTIMER.
BONJOUR MESSIEURS! SOYEZ LES BIENVENUS!
HELLO, PROFESSEUR!
VOICI CE QUI NOUS AMENE LE CAPITAINE ET MOI VOUDRIONS SAVOIR DANS COMBIEN DE TEMPS VOUS ESTIMEZ POUVOIR SORTIR LES « ESPADONS » ET PASSER AUX ESSAIS?
HEU! VOUS ME PRENEZ DE COURT IL N'EST PAS QUESTION, EVIDEMMENT DE METTRE VOTRE PATIENCE A L'EPREUVE, COMME POUR CES GENTLEMEN DE KARACHI MAIS AU FAIT, POURQUOI CETTE QUESTION?...
EH BIEN, IL RESULTE DE NOMBREUX RAPPORTS QUE LE « RAZ MUSANDAM » EST, EN CE MOMENT, L'OBJET D'UNE SURVEILLANCE ETRANGEMENT ACTIVE DES INDIVIDUS DE TOUT ACABIT RODENT DANS LES ENVIRONS FAUX PECHEURS, FAUX MARCHANDS, REFUGIES, ETC
ABSOLUMENT COMME SI LA BASE AVAIT ETE REPEREE OU, TOUT AU MOINS LOCALISEE. J'AI ENVOYE NASIR DU COTE DU « MAKRAN » ET J'ATTENDS SON RETOUR D'UN INSTANT A L'AUTRE SI SON RAPPORT CONFIRME NOS CRAINTES, IL FAUDRA AVISER AU PLUS TOT ET PRENDRE DES MESURES..
AINSI DONC... ILS « BRULENT »?... EH BIEN, MESSIEURS, JE PENSE QU'EN VINGT JOURS, NOUS POURRIONS FAIRE

Edgar P. Jacobs. « Le Secret de l'Espadon »

Edgar P. Jacobs. « Le Secret de l'Espadon ». « Ed. du Lombard

LE SECRET DE L'ESPADON
(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)
DANS L'USINE SECRÈTE DE SCAW-FELL, OÙ L'ON ACHÈVE LA CONSTRUCTION D'UN ENGIN MYSTÉRIEUX : L'ESPADON VOLANT,...
EH BIEN, PROFESSEUR MORTIMER, ARRIVERONS-NOUS À TEMPS ? LE TEMPS COMMENCE À PRESSER ... POURVU QUE Z.H. 22 NE TARDE PAS À FAIRE SON RAPPORT..
ENCORE QUELQUES JOURS, CAPITAINE BLAKE, ET ILS TROUVERONT À QUI PARLER !...
ALLO ! ALLO ! MESSAGE ULTRA-URGENT DE Z.H.22 ...
ALLO !... ICI Z.H.22 ... L'ATTAQUE MONDIALE SERA DÉCLENCHÉE CETTE NUIT À 2 HEURES.. OLRIK COMMANDERA L'ESCADRE QUI ATTAQUERA ...



MAURICE TILLIEUX

YVES DIMANO
FRANÇOIS RIVIÈRE

« Le paradoxe du roman policier est que sa structure apparaît rarement lorsqu'un esprit analytique l'examine de près, alors que c'est justement ce genre d'esprit qu'il attire le plus. »

Raymond Chandler

La fiction policière, au premier moment de lassitude du roman d'énigme, donna naissance à un style dur, apparu sur la côte ouest des Etats-Unis et qui devait plus tard s'imposer de ce côté de l'Atlantique : en fait, ce genre « décontracté » fut importé en France par les éditions Gallimard — et sporadiquement par quelques collections éphémères, Morgan, Amiot-Dumont, etc. — longtemps avant l'apparition de la Série Noire. Ses auteurs vedettes se nomment Dashiell Hammett, Raoul Whitfield, Raymond Chandler, Horace Mc Coy, Paul Cain ; ils s'épanouirent à l'ombre de la fameuse revue Black Mask avant de produire leurs chefs-d'œuvre, parmi lesquels : **Le Faucon Maltais, La Clef de verre** (Hammett), **La Mort du Maestro** (Whitfield), **On achève bien les chevaux** (Mc Coy), **Le Grand Sommeil** (Chandler). Avec ces « tough guy writers » des années 30, un nouvel archétype faisait son apparition dans la mythologie populaire : à mi-chemin entre le détective classique et l'aventurier-justicier **(The Shadow),** le **Privé** devait bientôt, ayant investi la littérature **hard-boiled,** envahir les écrans puis les pages des comic books. Philip Marlow, Sam Spade, Ben Jardinn suscitèrent en Angleterre deux épigones d'assez belle envergure (qui détrônèrent les héros des trépidants romans d'Edgar Wallace) en Lemmy Caution et Callaghan (Peter Cheyney), tandis qu'en France Marcel Duhamel entreprenait de regrouper sous la désormais célèbre couverture noire et jaune tous les avatars nouveaux du genre. Bien que membre de la police officielle, l'intrépide Dick Tracy vient s'inscrire dans cette lignée, dont les Ellery Queen ont dit : « Dick Tracy a insufflé un sang neuf aux comics en bousculant les règles et les tabous. En 1931, pour la première fois, une bande dessinée donnait à voir ce qu'étaient un meurtre, un rapt, un combat sanglant, une tuerie à l'arme à feu : le crime en ses moindres détails, dans toute son horreur mise à nu ». Bien sûr, Tracy n'eut jamais cette insolence qu'exige la meilleure tradition et qui nous ravit. Il n'atteignit jamais, pas plus que Rip Kirby, Kerry Drake et quelques autres, à cette existence vouée à la dérision du quotidien, où l'asphalte redevient jungle, et une consommation éhontée de Bourbon : cette existence qui est celle des héros de Hammett, ainsi l'Agent X9, imaginé pour Alex Raymond. Et nous pensons que c'est un auteur d'expression française, né en Belgique, depuis toujours épris de roman policier noir américain (1) qui a le mieux réussi une approche « sublimée » de cet archétype du Privé, en créant voici à peu près vingt ans, le personnage de Gil Jourdan. Nous avons nommé : Maurice Tillieux.

Cependant rien n'est simple. Tillieux ne s'est pas contenté de franciser, à la manière d'un Antoine Dominique ou d'un San-Antonio, Lemmy Caution ou Philip Marlow, en substituant aux mythologies californiennes, de Greenwich Village, Harlem et du Bronx, la poésie boulevardière des bistrots, celle des banlieues grisâtres à petits pavillons et des boîtes de nuit tendues de velours rouge — remugles de Prévert-Carné-Mac Orlan... Il faut savoir la fascination de Tillieux, comme beaucoup de ses congénères tels S.A. Steeman, Thomas Owen et Louis Th. Jurdant, pour le mystère et le fantastique : et ce sont assurément les fameuses enquêtes de Harry Dickson, écrites dans une fièvre poétique exemplaire par le malin Jean Ray, qui ont à ce niveau marqué de l'empreinte la plus forte l'imagination de notre auteur. Tillieux adolescent dévorait avec une même avidité les fascicules de Ray, les Nick Carter et les romans d'Hammett, Whitfield et Chandler. C'est ce qui explique la spécificité mêlée — nous dirons : alternée — des enquêtes de Jourdan. Celles-ci sont en effet tout à la fois bâties sur le schéma d'une trajectoire classique du roman de série noire, tandis que l'énigme emprunte sa forme — et la fiction ses structures — à un récit plus spécifiquement (faussement) surnaturel. Ces deux types de narration montés en parallèle, ont mis quelque temps à se conjuguer : ainsi, dans les serials des aventures de Félix et Allume-Gaz, ancêtres de Jourdan et Libellule, le style noir cède le pas, très souvent, à un démarquage assidu des Harry Dickson. L'unique aventure de Marc Jaguar, parue dans Risque-Tout, **Le lac de l'homme-mort** marque bien, du reste, la fascination de l'auteur pour le seul mystère classique, du genre de celui excellemment mis en situation par Eddy Paape dans **Le mystère du château maudit.** Toutefois, c'est son œil réaliste, son tempérament qui l'ont amené à imaginer ce personnage unique dans la bande dessinée belge qu'est Gil Jourdan.

Il suffit souvent de peu pour qu'un récit voué au mystère passe brusquement d'un ton laconique à cet autre, libérateur, porté par le rire qui le soulage de l'atmosphère d'angoisse où il se trouvait baigné. Maurice Leblanc l'a bien compris, qui a doté Arsène Lupin d'une gouaille et d'une raillerie irrésistibles, lui faisant affronter ses adversaires sur le ton de la plaisanterie, sautant, dansant en un ballet héroïque et léger. Chez Leblanc, chez d'autres encore, la tension se relâche au moment où elle vous étouffe, la moquerie triomphe et le héros gagne (ou perd) la partie en beauté, comme sans y prendre garde, parce que le jeu, le ludique, est sa seule motivation. Maurice Tillieux procède ainsi. Les aventures de Gil Jourdan dont l'intrigue policière atteint parfois à un niveau de perfection — ainsi dans **La voiture immergée** ou **Les cargos du crépuscule** — trouvent leur équilibre dans un humour loufoque, s'évadent, avec Libellule, de leur cadre structurel pour plonger de façon sporadique dans un feu d'artifice de jeux de mots et de quiproquos burlesques.

Tillieux, pour ce faire, réinvente les règles d'un **jeu à trois,** triangle des rapports de force qui s'établissent entre les trois protagonistes de la série : Jourdan, Libellule et l'Inspecteur Crouton. Jeune avocat d'une trentaine (à peine) d'année, Gilbert Jourdan, petit, nerveux, tiré à quatre épingles, le cheveu blond gominé, a ouvert

SAIS-TU CE QUE C'EST QU'UN IDIOT?
HUM!... JE VAIS Y RÉFLÉCHIR, PATRON !!!
IL A ENCORE DIT UNE STUPIDITÉ, JE PARIE! C'EST SEULEMENT QUAND ON N'A BESOIN DE RIEN QU'IL FAUT LE LUI DEMANDER!

Maurice Tillieux « Gil Jourdan » © Dupuis. L'équipe.

une agence quelque part dans Paris. A l'inverse de bon nombre de héros, il n'est pas dépourvu d'humour : pince-sans-rire, toujours maître de lui et d'un flegme qui l'immunise aux épanchements désordonnés de son acolyte, il pratique volontiers, en revanche, une certaine forme de dérision. De fait, si Gil tempère souvent l'exubérance de Libellule, il demeure son complice lorsque celui-ci dirige son talent vers Crouton... Comme tous les privés, tradition oblige, Jourdan se voit toujours en butte aux soupçons de la P.J., incarnée de manière ineffable en l'Inspecteur-chef Crouton : c'est le rival, la police officielle qu'il convient de devancer — et aussi, pour Libellule, ex-bagnard, l'ennemi héréditaire. La mythologie exige un subtil jeu de cache-cache entre les héros et les autorités forcément prises de court et tournées sans vergogne en la plus franche dérision. Hannibal Crouton, inspecteur de la P.J. brimé par ses supérieurs, est la figure même du grotesque, sans doute parce qu'il est assez original pour se mettre en évidence à leurs yeux, mais totalement dénué du génie qui le ferait triompher au moment opportun. Insensible à l'humour, respectueux du Devoir, il se pose en défenseur de la Morale Outragée. Ainsi érigé en statue de l'ordre social, il est bien sûr la cible idéale de Libellule, qui le ridiculise, le méprise, en fait une sorte de **fétiche** qu'il peut à loisir accabler de sarcasmes. Car si Gil et Crouton sont admirablement campés par Tillieux, l'incontestable vedette de la série est bel et bien Libellule, ce clown un peu morose réfugié dans l'art caustique de la satire. Repris de justice, spécialiste des coffres-forts, André Papignolles dit Libellule, trouve en Jourdan le patron idéal et devient même un second, sinon exemplaire, du moins efficace. On pourrait refaire en compagnie de Libellule le trajet de tous les épisodes jusqu'au **Chinois à deux roues** (10e album, après lequel la série amorce un lent déclin qu'accentuera l'abandon par M.T. de la partie graphique). Ce hors-la-loi repentant, après une entrée en scène fracassante dans **Libellule s'évade,** exécute son premier one-man-show dans **Popaïne et vieux tableaux :** épisode ébouriffant où nous le voyons remplacer au pied levé un peintre grec d'avant-garde au cours d'une soirée mondaine. On trouve dans cette séquence des réparties bien dignes de Groucho Marx et Tillieux livre de mordantes réflexions sur le pédantisme, la cuistrerie et le mauvais goût des représentants caricaturés de la bonne société qui se pâme devant les inepties de Libellule. Situation rêvée, convient-il de le souligner et que l'auteur par le truchement de son héraut, sait mettre malicieusement à profit. A cet endroit de son récit qu'il fait déraper, Tillieux gonfle le jeu du protagoniste, devenu son complice, son masque, joue avec les mots (tous les coups sont permis !) et délire longuement, privilégiant comme jamais peut-être il ne l'osera par la suite, cette pratique du dialogue-à-tiroirs qui fait une grande part de son talent. Plus loin, c'est le procès hilarant de Xique-Xique où l'Ineffable se voit octroyer dix mille ans de travaux forcés, non sans avoir porté à ses limites le dérisoire de la situation, simulacre de justice. Mais c'est dans les échanges verbaux — les réparties savoureuses — qu'il donne le meilleur de lui-même : avec Queue-de-cerise, la jeune secrétaire de Gil, il tisse des liens ambigus de jalousie rentrée et d'un mépris assez mysogine d'homme fruste ; et, plus encore avec Crouton, monument du fonctionnariat bêtifié, partenaire idéal à force de stupidité, seul être au monde à ne pas goûter les carambolages verbeux de l'ex-détenu. Il faudra bien un jour élever une statue à la gloire tonitruante de Libellule : il triomphe, il exulte, il perturbe, il catastrophe, s'agite, ses trouvailles jaillissent, sans-gênes, impertinentes, joviales, destructrices. Holocauste. Sa parole **frappe** en ce point précis où elle se fait incarnation du mauvais goût. Libellule manie à la perfection l'art de jouer de l'ambiguïté même du langage. Ainsi, dans l'épisode des **Moines Rouges,** le voici demandant au maire du village, à brûle-pourpoint, la permission de se percher sur lui. Puis, ayant pris place sur le dos de l'édile songeur et médusé, il s'écrie :

« — Mesdames et messieurs, vous avez la chance de contempler le seul homme qui ait voyagé en maire sans quitter la terre ! »

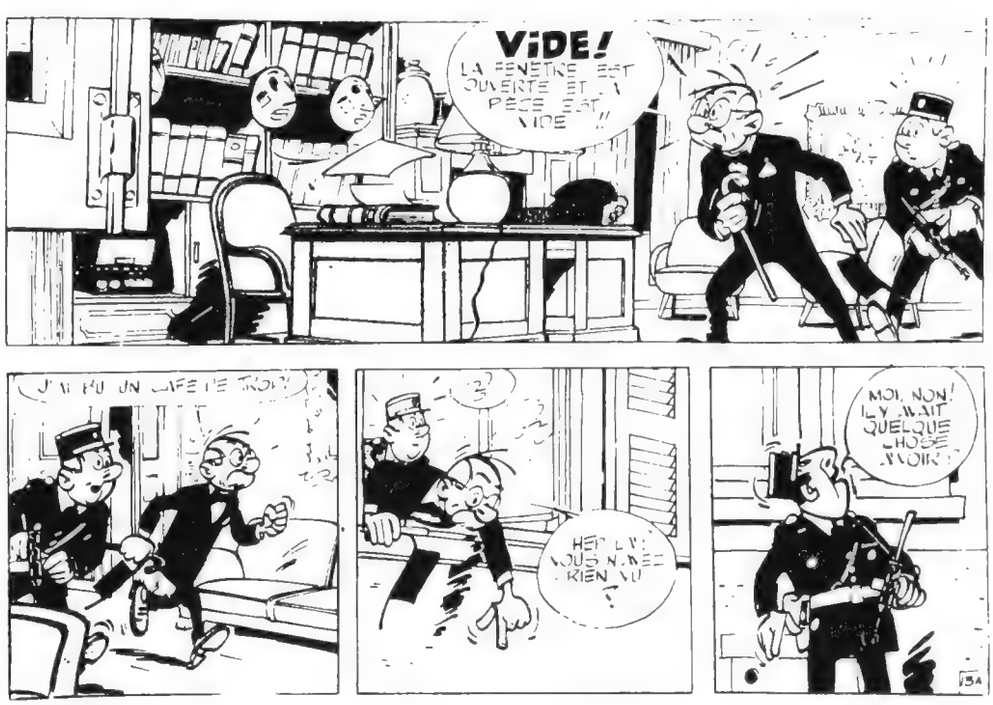
Puis il s'écroule, plié en deux par de violents accès de rire — ce rire qui effraie tant les chauffeurs de taxi... Là demeure la subversion. L'establishment se lézarde et s'effondre bientôt, irrémédiablement. Tel peut être parfois le pouvoir des mots. Rien n'y résiste. Les gens n'aiment pas être confrontés à la stupidité effrontée, celle qui est fière d'être, pour la raison qu'elle leur offre une image trop ressemblante... Il faut, pensons-nous, une grande intelligence pour se proclamer bête, pour en étaler la preuve et pour en rire. Cela déjà suppose l'abandon des traditions respectées, de la culture, du bon ton et

des lois tacites de la conversation. Achille Talon n'est jamais conscient de sa suffisance bouffonne ; il entend moraliser et s'imposer comme défenseur des idées reçues : Libellule, en revanche, semble assumer sa condition et vouloir la préserver du bon goût de ses interlocuteurs.
Nos trois héros vont désormais jouer dans chaque épisode une pantomime aux règles fixes. Les rôles sont définis, mis en place, les caractères légèrement stéréotypés vont s'imbriquer pour correspondre à la loi des liens psychologiques.
Tout concourt à faire de Crouton le dindon de la farce. Le couple Jourdan-Libellule d'une part et Crouton d'autre part, au niveau du récit, exécutent de belles arabesques en lesquelles s'épanchent toute l'activité ludique-verbale de l'auteur, la narration étant à chaque instant dynamitée par d'innombrables charges de rire. Les accrochages entre Libellule et Crouton sont une des ficelles du comique de Tillieux. Moments suspendus de l'action où l'auteur s'autorise une scène loufoque, véritable parenthèse dans le récit, ces instants privilégiés, communs à toute fiction policière, témoins d'un lourd héritage atavique, finissent par donner le ton à l'œuvre, par en dégager l'essence. Ainsi reconnaît-on le style d'un Maurice Leblanc, d'un Carter Brown, d'un Chester Himes... à cette vertu qu'ils ont mis en des scènes annexes où leur humeur se donne libre cours. Arsène Lupin, Al Wheeler, John Fossoyeur et Ed Cercueil, et après eux Jourdan et son second, ont comme adversaire implacable et tête de turc inlassable un membre élevé de la police officielle. Cette volonté inconsciente (?) des maîtres du récit d'aventures conduit à dégager une certaine optique subversive du genre, dont les enquêtes de Jourdan sont une magnifique défense et illustration. Le rire, la dérision drainés par le mauvais goût de Libellule nous confrontent inexorablement aux ravages de l'ordre social. Certes, à l'inverse de chez Leblanc, la morale est toujours sauve et le méchant démasqué in-fine : mais dans ces scènes parallèles que nous avons mis en évidence, la négation se déchaîne. Crouton arrive toujours trop tard, c'est bien normal et, de plus, il ne cesse de s'interposer avec la pire des maladresses entre Jourdan et ses adversaires. Dans **Les cargos du crépuscule,** il perd l'équilibre parmi un amas de poubelles après s'être fait traiter de tricheur. Comble du grotesque : dans **Le Chinois à deux roues,** il semble bien n'être qu'un figurant maladroit et endormi et, de surcroît, ignorant de la trajectoire du récit, i.e. n'y comprenant rien !
Cependant, si l'utilisation des personnages à des fins humoristiques est la constante première du génie de Tillieux, il en est une autre, plus dramatique, dont il faut chercher l'origine au cœur même de l'action. L'épisode-type de ces péripéties débridées est **Le gant à trois doigts,** dont l'intrigue, comme dérobée ou mise en sourdine, livre le devant de la scène à une frénésie qui n'est pas sans évoquer certains films de Jerry Lewis ou la séquence finale de **Fiancées en folie.** C'est une longue poursuite endiablée, une suite de carambolages à faire frémir le régisseur d'une grosse

LE LENDEMAIN MATIN, DANS LE BUREAU DE L'INSPECTEUR CROUTON, A LA P.J....
NOM: LOUCQ. PRÉNOM: SAMSON. PROFESSION: AVOCAT. NÉ A PARIS LE 5 MARS 19.. BON... JE VOUS AI DONNÉ CONNAISSANCE DES DÉCLARATIONS DE VOS COMPLICES FRANCIS JOIN ET JEAN LENOIR..
... ET VOUS ALLEZ ENREGISTRER LES AVEUX QUE J'AI FAIS HIER SOIR.!
EH BIEN, COMMENÇONS! J'AIMERAIS QU'ON EN FINISSE VITE !

Maurice Tillieux « l'inspecteur Crouton » © Dupuis

L'inspecteur Crouton en action © Dupuis


VIDE!
LA FENÊTRE EST OUVERTE ET L'ESPACE EST VIDE !!
J'AI PU UN CAFE DE TROP
HEIN ?! VOUS N'AVEZ RIEN VU ?
MOI, NON! IL Y AVAIT QUELQUE CHOSE À VOIR ?

Maurice Tillieux « Gil Jourdan » — Libellule © Dupuis.

production filmée. Les camions sont déchiquetés, les autos s'aplatissent, les motos volent dans le décor. Et, parachevant le tout, l'Emir et son premier ministre commentent l'action oralement, voire par écrit : les notes sur le calepin de l'Emir facétieux sont de petites merveilles. Tandis que la grande porte, sous la poussée irrésistible du camion piloté par Jourdan, cède lamentablement, il inscrit : « Faire donner trente gifles au menuisier. » Plus tard, comme il ne reste plus que le fanion à ce qui fut une voiture officielle : « Penser à fixer une autre voiture à ce drapeau. » Cette distanciation pendant le cataclysme dénote une grande justesse de vue et, en même temps, une aisance assez inhabituelle de la part du créateur : celui-ci **occupe** littéralement ses personnages, les investit pour corser l'impact comique de la narration. Ce faisant, Tillieux supprime la violence inhérente à son récit — et qui, forcément, le sous-tend — pour mieux la dénoncer par la grâce comique de ces observateurs désabusés cités plus haut. En optant pour l'humour délibéré, et libérateur, il empêche de s'installer un certain tragique de pacotille.

Les aventures de Gil Jourdan représentent le carrefour idéal des littératures policières. Résumant les grandes options américaines que colporte par fascination la tradition belge et les restes d'un folklore français hérité du Roman Populaire, elles aboutissent à la démystification mythique des archétypes du mystère. Si Tillieux, en des séries antérieures (les Félix, Marc Jaguar) avait mis en place les éléments-clefs de son œuvre, il trouve ici le lieu structurellement adéquat et qui lui autorise un mélange savant d'énigme et de comédie dans la fiction qu'il préconise. Et la plus grande part de fascination éprouvée à la lecture de cette œuvre exemplaire vient de ce que la réalité sublimée s'y transforme en symboles éclatants qui jouent, dansent et s'entremêlent au fil des pages.

Yves Di Manno et François Rivière

Bibliographie :

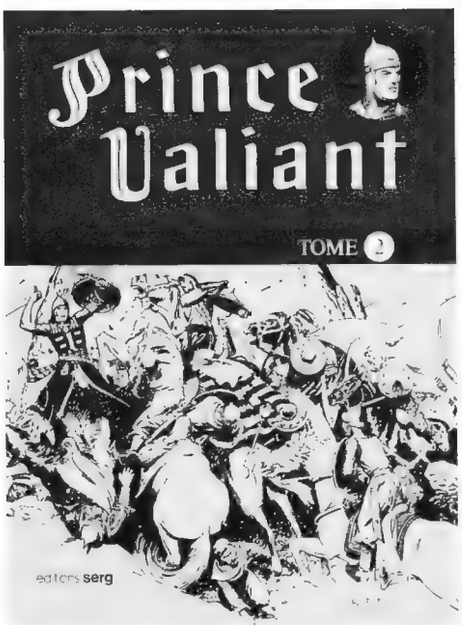
Raymond Chandler, Lettres (Christian Bourgois, 10 × 18).
Raymond Chandler, Le meurtre est un art simple (Presses de la Cité).
Ezra Pound, Le travail et l'usure (L'Age d'Homme).
David Madden, Tough Guy Writers of the Thirties (Souther Illinois University Press, 1968).
Rantanplan, numéro spécial Tillieux.

(1) Il est d'ailleurs l'auteur d'un roman policier paru avant-guerre aux Editions Maréchal, à Liège, sous le titre : « Le Navire qui tue ses capitaines ».

Prince Valiant

Harold Foster

Albums 250 × 320



Après une introduction sur Harold Foster et son œuvre, cet album présente les 181 premières planches originales non retouchées d'Harold Foster. Comme Alex Raymond, Harold Foster a travaillé longuement sur le personnage de Prince Valiant, ce noble chevalier de la table ronde qui, pour le service de son suzerin et l'amour de sa Dame, la tendre et fuyante Aleta, combat dragons et sorciers et tient en échec les Vikings pillards et les Huns sanguinaires.
Là aussi le talent d'Harold Foster se précise, planche après planche, et cette merveilleuse « leçon » de dessin narratif est un plaisir pour l'œil. Le chef-d'œuvre d'Harold Foster.

Prix de chaque album : 59 F

Le TOME 2 de l' **ENCYCLOPEDIE DE LA BANDE DESSINEE** est en vente

éditions **serg**

40, rue Marceau - 94200 Ivry - C.C.P. 99.53.09 Paris

TF1 la joie des familles
Claire BRETÉCHER

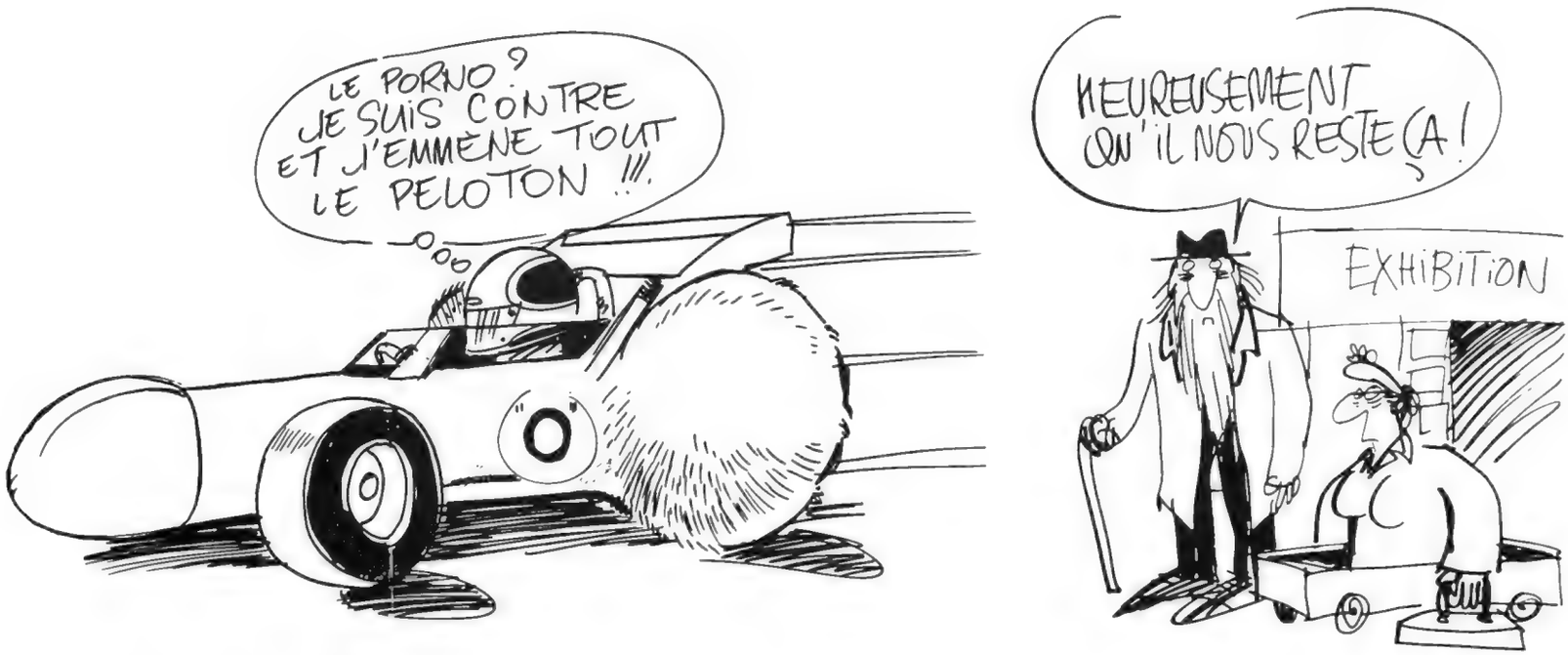
Une vue d'ensemble de la 7e Convention : PH Guegan.

LA 7e CONVENTION DE LA BANDE DESSINEE

GÉRARD GUEGAN

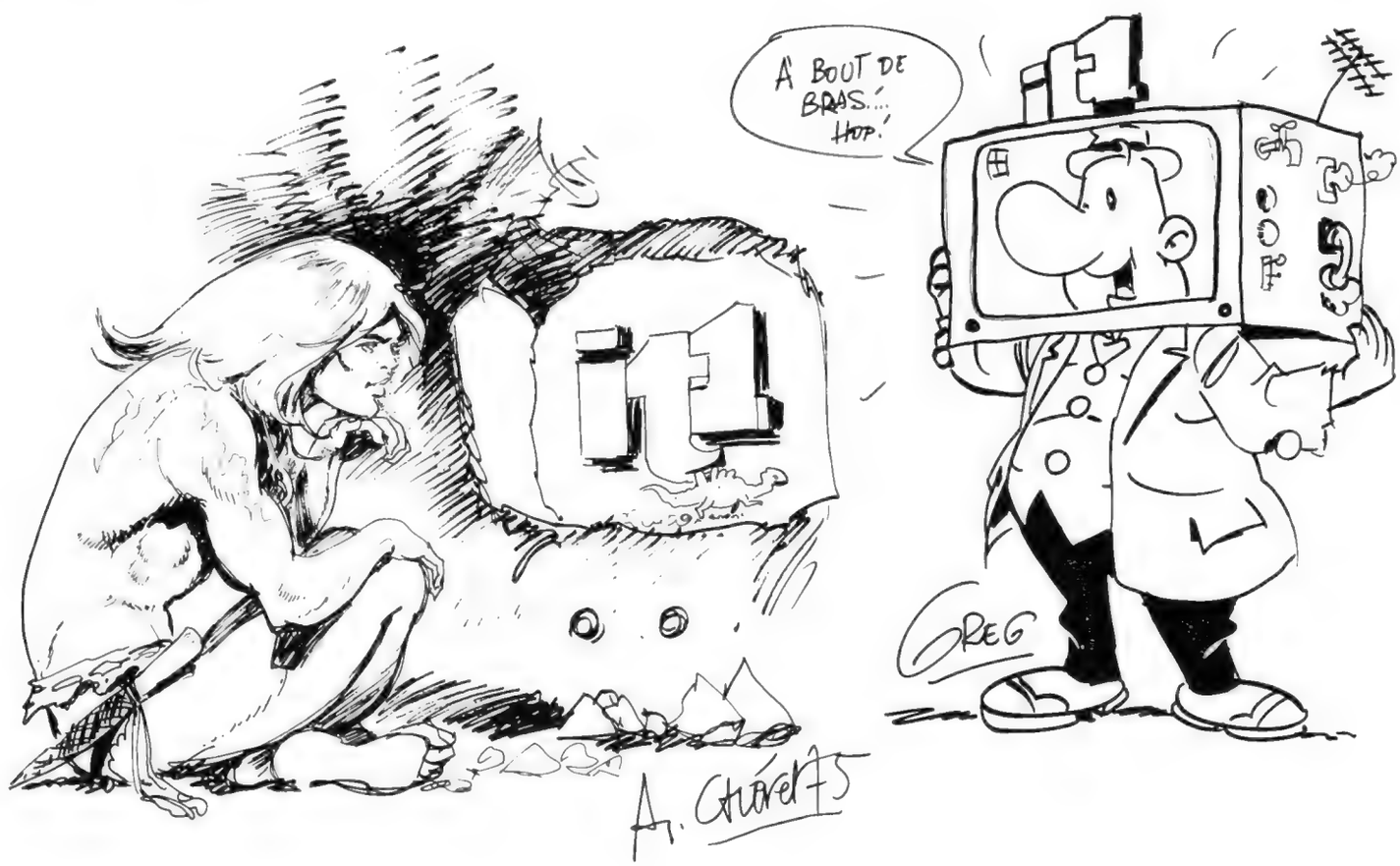
La 7e Convention de la bande dessinée s'est déroulée comme chaque année depuis 1971 à la Maison de la Mutualité. La S.F.B.D. s'était décidée pour la grande salle du rez-de-chaussée pour accueillir les amateurs de B.D. La participation des éditeurs et des antiquaires fut encore plus importante que les années précédentes. Hélas, il faut noter une baisse de participation des visiteurs de l'ordre de 20 %. Dans les stands, on était content, les ventes avaient été plus fortes que lors de la 6e Convention.

Les organisateurs avaient choisi le 18 octobre comme date pour la 7e Convention sachant que les éditeurs avaient préparé la rentrée pour la troisième semaine d'octobre. Les dessinateurs et scénaristes étaient nombreux : Claire Bretecher présentait son livre « Les Frustrés ». Dans les stands de la presse marginale, Métal Hurlant flambait neuf avait son 3e numéro. Marcel Gotlib par contre jubilait avec Le Fluide Glacial. L'équipe de Tousse Bourin avait travaillé jour et nuit pour que leur numéro 2 soit prêt, bien meilleur que le premier ...Bien entendu, l'Echo des Savanes, Circus, Mormoil, etc., s'étalaient dans les stands respectifs. Chez Dargaud, Gir et Charlier dédicaçaient Angel Face à tour de bras ; chez Casterman, La ballade sur la mer salée venait d'arriver sous la forme d'un magnifique volume ...Chez Vaillant, l'ombre de Bazar planait ...Les mines de conspirateurs de l'équipe qui cachait le numéro zéro alléchaient les amateurs ...Futuropolis s'étendait, lui, sur 15 tables, plus de 20 mètres ! C'était la fête avec les trois chaînes de TV ...qui comme tous les ans couvraient l'événement ...Avec plus de 11 000 entrées, la 7e Convention fermait ses portes vers 22 heures...

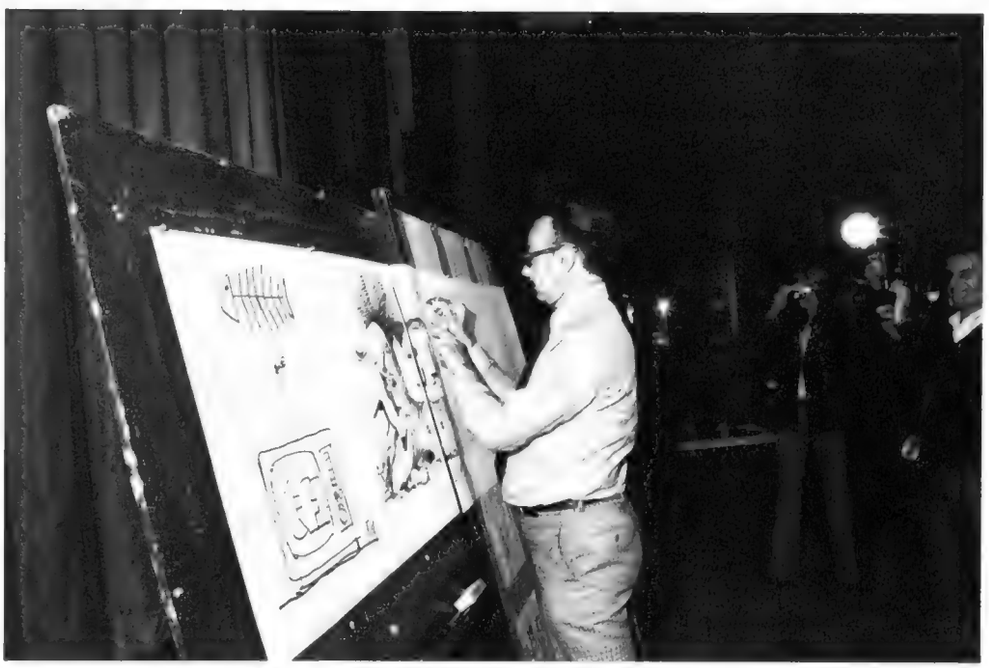


La pornographie vue par Bretecher — Gotlib — Tibet — Greg.

TF 1 vue par Cheret et Greg.

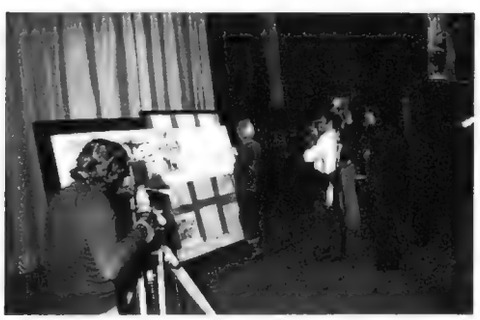


Roba

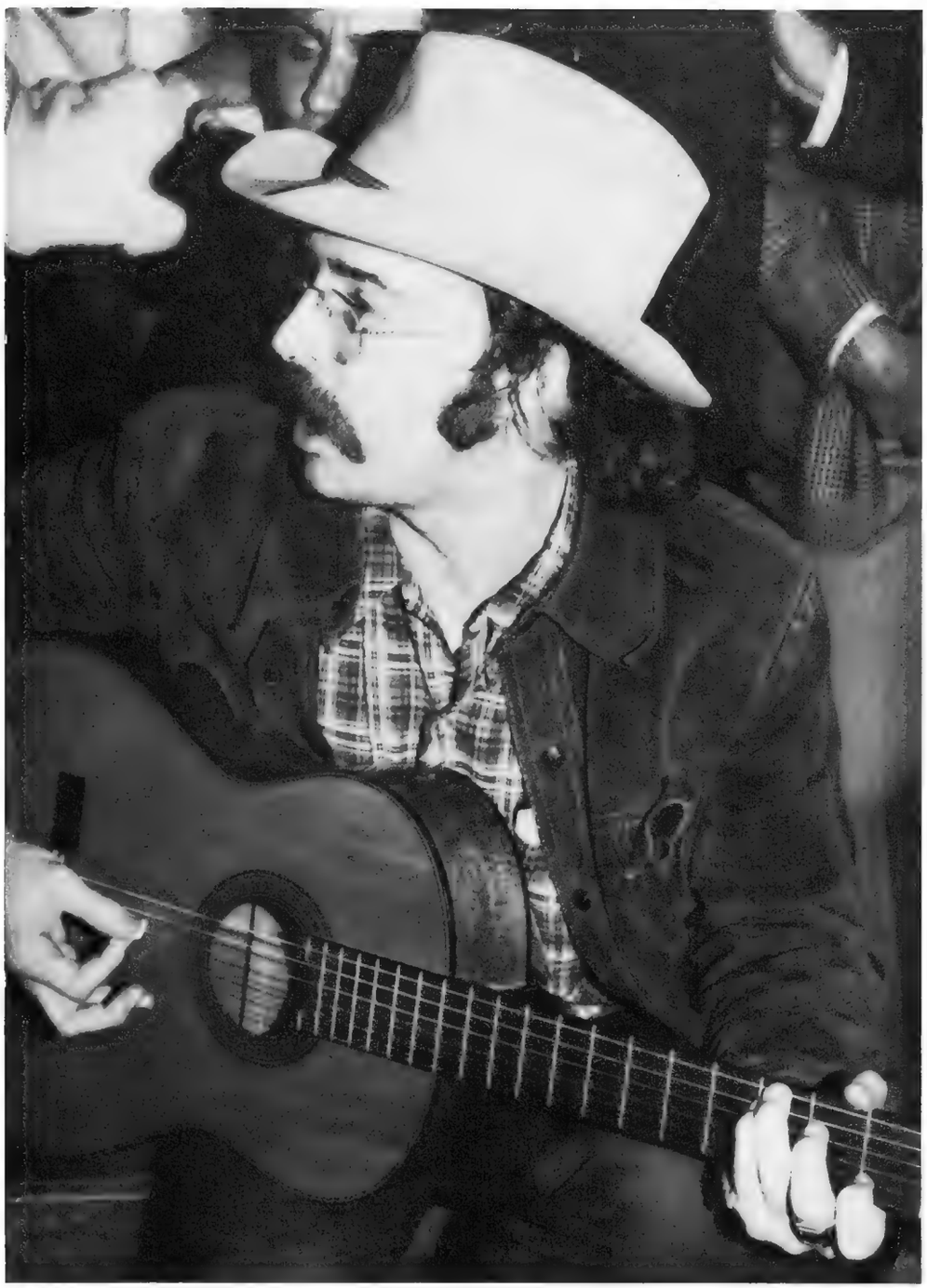


Greg en action

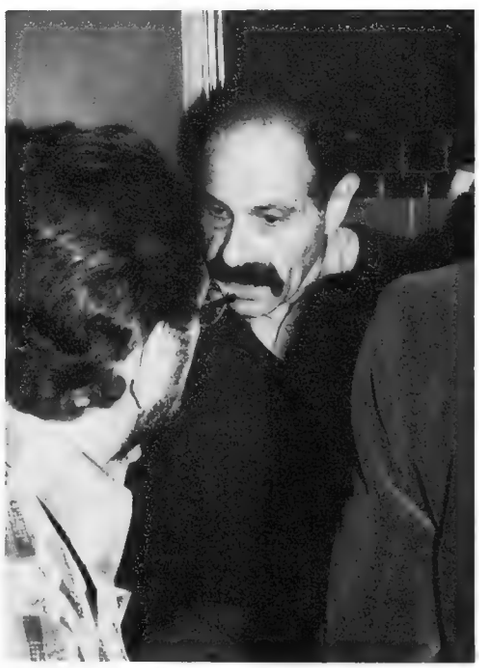
Claire Bretecher



Reportage Gérard Guegan.



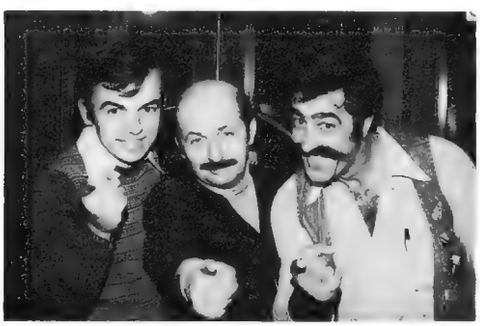
David Pascal — Joe Kubert



Dan O'Neill.

LUCCA 11

F De la Fuente — M. Arroyso — Joe Kubert



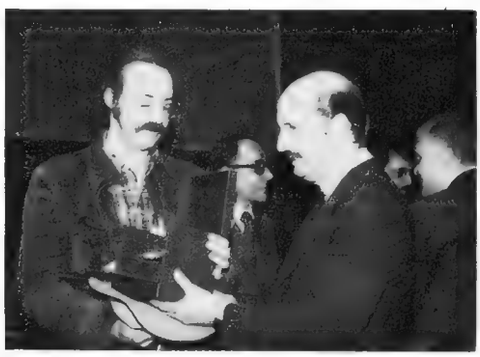
E. Rustemajic — C. Moliterni — Sergio Aragones

Alberto Breccia — Mordillo.

Reportage d'Erwin Rustemajic.

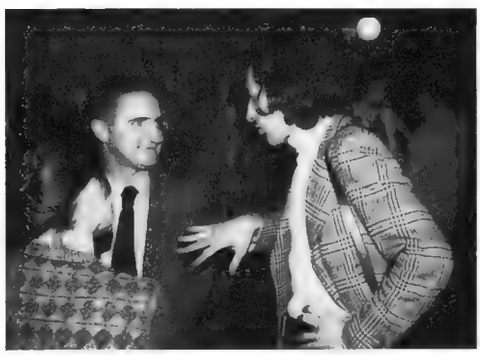
Pierre Couperie — Dino Battaglia — Denis Gifford.

Frank Hampson.



C. Moliterni remettant le Yellow Kid à Dan O'Neill.

Loro



Enric Sio

LUCCA XI

La Bande Dessinée reste au vestiaire ! Eh oui, cette année, le Festival de Lucca fut une déception pour moi. Une déception, parce qu'on y a mélangé deux formes d'expression qui n'ont aucun rapport entre elles : le cinéma d'animation et la bande dessinée. Comme c'était à prévoir, le premier a complètement éclipsé la seconde.

L'accueil chaleureux de nos amis italiens n'est nullement en cause. Il s'agissait d'une question de choix.

Pour ma part, c'était la deuxième fois que j'effectuais ce voyage. L'an dernier, j'avais été enthousiasmé par le « One man show » du regretté Vaughn Bodé, par la conférence de Pierre Couperie sur Mac Manus, par l'histoire des illustrés belges par André Leborgne.

Même l'intervention de Vasco Granja, présentant un film en 16 mm sur la prise du pouvoir par les forces armées au Portugal n'était pas déplacée. Pour la première fois de sa vie, Vasco Granja pouvait s'exprimer librement. Mais cette année, rien ou si peu de choses : deux expositions à se mettre sous la dent.

Lucca a été un modèle pour le Festival d'Angoulême pour tendre vers un seul objectif : faire connaître la bande dessinée. Considérons qu'il ne s'agit là que d'un incident de parcours et que l'an prochain ce sera de nouveau la fête de la B.D.

Pierre Le Bedel,
envoyé spécial du « Figaro ».

Le 11e Festival de Lucca a enchanté les professionnels et déçu les amateurs. Lucca a évolué au long des années. Lucca 5, c'était la présentation de la B.D. Underground par David Pascal devant une trentaine de personnes, aujourd'hui plus de deux mille personnes s'entrecroisent dans les couloirs, restaurants et stands. C'est la rançon du succès. Pour le comité directeur, il faut innover... Et cette année, l'idée avait été de réunir l'animation et la B.D. On veut définir l'avenir : la B.D. changera de support, affirme-t-on, et se dirigera vers le vidéo-disque ou le vidéotape... Ainsi les animateurs et les dessinateurs « devaient » avoir des contacts pendant une semaine et tout laissait supposer que des rencontres fructueuses allaient se faire. Eh bien non !... Chacun est resté dans son coin... boudant la B.D. ou l'animation ou vice-versa. La grande inquiétude : les films d'animation prennent de plus en plus d'importance, décourageant les conférenciers de B.D... Je crois qu'il faut scinder les deux manifestations, sinon, la B.D. disparaîtra... Par contre, les professionnels, éditeurs, auteurs, etc., jubilaient : les contacts étaient fructueux... Tout s'est dit en peu de mots... Lucca 11 est devenue la plaque tournante de la B.D... C'est cet aspect commercial qui peut sauver ce festival... Sinon la participation étrangère s'amenuisera au long des années. Les expositions étaient parfaites, quant à la conception et la réalisation il faut féliciter Claudio Bertieri pour ce travail exceptionnel.

Claude Moliterni

Le 11e Salon de la bande dessinée à Lucques commençait le 26 octobre par l'ouverture du « ballon » où sont les stands des éditeurs, clubs et antiquaires. Cette année, le salon du dessin animé et celui de la bande dessinée, d'ordinaire successifs, ne faisaient qu'un afin de créer un rapprochement intellectuellement fructueux entre les deux secteurs. Le mercredi 29, à midi, étaient inaugurées les expositions au Palais de la préfecture : « No al fascismo ! », « l'Ecole argentine », Breccia, Quino, Bovarini. Palacios était présenté au Teatro del Giglio. A 18 heures avait lieu la séance d'ouverture du congrès et la présentation des délégations. Par suite de la fusion des deux « salons », le théâtre était archicomble.

Naguère si nombreux, les Belges étaient représentés par André Leborgne et Herman. Des Etats-Unis étaient venus Sergio Aragones, Joe Kubert, Dan O'Neill des « Air Pirates » et, bien sûr, David Pascal.

Sture Hegerfors, absent depuis plusieurs années, revint de Suède. De Yougoslavie, Ervin Rustemajic, Z. Bogdanovitch — de la revue « Pegas » — avec le peintre Ljuba et le dessinateur Lazar Stanojevitch.

La participation britannique fut, cette fois, bien marquée par la présence du cartoonist et historien nº 1 de la bande anglaise Denis Gifford et celle du grand dessinateur Frank Hampson, créateur de « Dan Dare ». Luis Gasca n'était pas là. Granja, du Portugal, y était. D'Argentine, Alberto et Enrique Breccia, Oski, Quino, Mordillo, José Munoz et Carlos Sampayo.

Du Brésil, Alvaro Moya, Miguel Paiva. Une spectaculaire délégation mexicaine menée par Javier Reynag. De Suisse, l'ami Francisco de la Fuente. Les Français étaient nombreux : Mme Vania Beauvais de « France-Soir », Michel Bourgeois (Hachette), Pierre Couperie, Monique Coutrot, Jean-Pierre et Jannick Dionnet, B. Farkas (Nathan), Henri Filippini, Jean-Claude Gal (Métal Hurlant), Jean Giraud et sa femme, Jean-Pierre Gourmelen, Francis Groux, Harriot (Serg), Mr. Pierre Horay, Claude Lebedel du « Figaro », Michel Lieuré, Jean-Marc et Martine Loro, Nikita Mandryka, Mr. Jean Mardikian, d'Angoulême, Claude Moliterni, Michel Pierre (Universitaire), E. et F. Robial de « Futuropolis », Jacques Tardi et sa femme, Mme Michelle Tingaud (Tousse-Bourin), Mme Mali Zonka (Pif) et d'autres que nous oublions — qu'ils nous pardonnent — ou dont nous respecterons l'incognito. Et bien entendu les amis italiens.

Le soir, le congrès démarra très bien avec une projection de lanterne magique aux couleurs délicates, qui eut beaucoup de succès, trois dessins animés russes intéressants, dont un digne de Peynet par sa gentillesse, et un magistral panorama de cent ans de bande dessinée britannique par Denis Gifford. Frank Hampson, très fatigué par l'opération d'un cancer à la gorge, renonçait à parler.

Jeudi 30 octobre, était inaugurée, dans le cadre toujours impressionnant des souterrains du bastion San Paolino, l'exposition Comicar, l'automobile dans la B.D. Sujet a priori peu prometteur mais, de l'avis de tous, succès total dans la présentation, la recherche, le commentaire. Documentation très abondante, synthèse remarquable, effets sonores, reconstitution de la Batmobile, d'un décor d'Illico, présentation de voitures authentiques figurant dans les B.D., dont la Fiat de Gaston Lagaffe. La meilleure exposition qu'il y ait encore eu. Patronnée par Fiat, dirigée par Claudio Bertieri, elle viendra à Paris en 1976 (Champs-Elysées). Un livre doit paraître incessamment.

Dès lors, le festival se déroulera en intercalant 30 minutes de B.D. matin, après-midi et soirée, au milieu d'heures de dessins animés. Le 30, c'était la conférence de Michel Pierre, « idéologie et B.D., l'anticommunisme dans la B.D. d'expression française au temps de la guerre froide » et, le soir, une rencontre avec Dan O'Neill. Entre-temps, on nous avait montré quelques bouts d'essai du film « Corto Maltese », toujours à la recherche d'un acteur pour le héros.

Vendredi, conférences d'Alvaro Moya et de David Pascal ; l'après-midi, présentation de la B.D. mexicaine ; le soir, au milieu des dessins animés, petit topo sur « Métal Hurlant ».

Samedi, H. Filippini donnait sa conférence sur la B.D. française des années 50 ; l'après-midi, le cartoon polonais par Jerzi Kotowski, et le soir causerie de Joe Kubert, avant le film japonais « Belladonna ». Dimanche, présentation de l'œuvre d'Oski. Claude Moliterni et Pierre Couperie n'ont pas fait de conférence, ayant interprété une phrase de Rinaldo Traini (« nessuno dovra piu usare il palco del Teatro... per tenere conferenze », Comics 18, editorial) comme signifiant qu'il n'y aurait plus de conférences à Lucques.

Le soir, le jury, composé d'Alberto Breccia, Claude Moliterni, Alvaro de Moya, David Pascal, Hugo Pratt et Rinaldo Traini, annonçait les prix Yellow Kid :

- Prix de l'auteur italien : Massimo Mattioli.
- Prix du dessinateur italien : Sergio Toppi.
- Prix de l'éditeur italien : Cenisio.
- Prix de l'auteur étranger : Dan O'Neill.
- Prix du dessinateur étranger : Jean Giraud.
- Prix de l'éditeur étranger : J. Glénat-Guttin.
- Prix spécial : Frank Hampson.
- Mention à l'exposition « No al fascismo ! ».

Résultats bien accueillis. Comme les prix du dessin animé étaient aussi décernés en même temps, ce fut une méga-séance qui se serait déroulée dans la bonne humeur sans les manifestations du délégué portugais.

Enfin, tout le monde se retrouva au lobby du Napoleon pour une soirée qui fut digne des meilleurs moments d'amitié et de décontraction des premières années du Salon. Il est dommage que beaucoup de Français fussent déjà partis à ce moment pour être à Paris le lundi matin.

Pierre Couperie

l'art fantastique de Frank Frazetta

Chêne

Sur Lucca 11, j'ai deux opinions distinctes. En tant qu'individu fréquentant Lucques depuis 9 ans déjà, ce congrès a été pour moi très agréable ; il y avait tant de choses et de gens à voir que je ne suis pas arrivé à tout, bien que présent du début à la fin. J'ai eu le plaisir d'y faire la connaissance de Denis Gifford, de Joe Kubert, de Zika Bogdanovitch et de ses amis de « Pegas », etc. C'est aussi un plaisir de Lucques d'y voir tranquillement des gens qu'on entrevoit à Paris dans la hâte et la fatigue. Il y avait d'excellents dessins animés, des tas de choses intéressantes sous le Ballon ; et en ville aussi où, si j'en juge par la traînée de boutiques dévastées que d'aucunes laissèrent derrière elles, on a fait marcher le commerce. Là, je tiens à remercier Rinaldo Traini et son équipe pour l'hospitalité accordée généreusement et pour toute l'organisation.

Si, maintenant, je me place à un point de vue moins égoïstement personnel, en tant qu'étranger venant au salon, j'ai des critiques à faire. Toutefois, il faut rappeler l'excellent fonctionnement du secrétariat et du système des casiers, avec l'information continue et abondante qu'on y trouvait. Dire aussi que les contacts entre les gens de l'animation et ceux de la B.D. n'ont pas été inexistants : il est normal qu'ils se soient établis lentement, on ne se connaissait pas. Et, dans chaque « camp », la présence de l'autre n'empêchait tout de même pas de reconnaître ses amis et connaissances, n'exagérons pas. Et finalement, avec deux grandes expositions et plusieurs petites, sept ou huit conférences et le Ballon, la B.D. a quand même eu sa part habituelle. S'il a manqué la présentation de la production belge et française de l'année, la faute n'en incombe pas aux organisateurs italiens. Il faudrait enfin ajouter que la fusion des deux congrès tient peut-être surtout à des raisons financières : la situation économique ne permettait pas de faire deux salons coup sur coup ; leur réunion a permis un congrès plus long et un retour aux grandes expositions : il serait vraiment injuste de le reprocher aux organisateurs ; l'an dernier et cette année, il aurait très bien pu n'y avoir **rien** à Lucques. Traini s'est bien battu et la municipalité a pris un gros risque, ce n'est pas le moment de les accabler.

En revanche, j'ai trouvé lamentables les cérémonies d'ouverture et de clôture du festival. Il paraît qu'il y avait eu des critiques, l'usage « anti-égalitaire » de la scène par les organisateurs et les conférenciers irritait certains... Etait-il nécessaire de les écouter ? Le type qui se sent inférieur parce qu'il se prélasse dans un fauteuil de théâtre devant un autre, assis sur une chaise à un mètre au-dessus de lui, celui-là est **réellement** inférieur, c'est un névrosé jaloux. Du coup, le staff du salon était là, serré contre le mur de la fosse d'orchestre, sur les pieds du premier rang, sous un éclairage vertical sinistre. Sur la scène, une caméra de TV et un écran alimenté par elle où on admirait, grisâtre et de profil, l'orateur que l'on pouvait voir de face à l'œil nu. Ce gadget avait pour but principal de retransmettre les conférences au Ballon. Louable, mais en fait il était bien difficile de rester devant l'écran, dans la cohue, et il n'y a pas dix personnes qui en aient profité. Mais cela n'est rien. Le mélange B.D./D.A. fut catastrophique à cause du public. Depuis des années, le festival était bien rodé. Le public des conférences était là en connaissance de cause, sa plus grande partie disposait de la traduction simultanée. Cette année, il y avait un autre public pour le D.A., pour le spectacle ; le Teatro était plein jusqu'au poulailler. Les neuf dixièmes de ce public n'avaient donc pas la traduction et, en plus, ils considéraient les conférences intercalées dans le spectacle comme une ennuyeuse intrusion. Ça allait bien trois minutes, mais il leur tardait que les dessins animés recommencent. Les seules conférences qui se soient bien passées furent celles qui étaient en fin de séance, à midi ou à minuit, parce que le grand public était parti à la fin du dernier dessin animé. Pour calmer les gens, on a même eu recours à un expédient absurde : la musique de fond. Joe Kubert a eu la constance de parler, alors que sa voix était sans cesse couverte par un guitariste, un pianiste et un batteur (qui, eux, étaient sur scène). Je ne me vois pas donnant une conférence dans ces conditions, qu'on me joue du Pop ou du Palestrina !

Comme je m'en ouvrais à Traini, le dernier soir, lui disant que la B.D. allait disparaître du Teatro, le Ballon devenant son foyer — ce qu'il est, en fait, depuis qu'il existe —, il protesta que non, que les conférences devraient prendre une forme cinématographique, avec paroles et fond sonore synchronisés. Mais qui peut le faire ? Aucun des conférenciers qu'il y a eu à Lucques jusqu'ici, **et qui ont sauvé le Salon** — car Lucques a failli sombrer dès la deuxième année, quand il n'y était plus question que de pédagogie et qu'il n'y avait plus que 20 ou 30 personnes pour y aller — aucun d'entre eux n'aurait eu les moyens techniques et financiers pour réaliser ce genre de spectacle, qui serait d'ailleurs intéressant. Qui défendra la B.D. à l'avenir ? Je pense qu'il vaudrait mieux lui trouver un local plus petit, annexe du Teatro ou salle de la Pinacothèque voisine, où étaient les expositions, avec une bonne lanterne et un écran et y faire les conférences en petit comité, devant ceux que cela intéresse, et de façon réellement informelle : on s'expliquera en anglo-franco-italien et dans la bonne humeur.

C'est ainsi que David Pascal a révélé jadis l'Underground, dans le sous-sol de l'hôtel Napoleon. Avec cela, avec le Ballon, avec les conversations au restaurant, dans les salons d'hôtel et dans les bars — et elles sont l'essentiel, depuis longtemps — la B.D. restera vivante à Lucques. Une autre solution serait au moins de bloquer des séances complètes au Teatro, tantôt une matinée, tantôt un après-midi réservés à la B.D. Si elles intéressent les professionnels du D.A., rien ne les empêche d'y venir, et ce n'est pas eux, c'est leur public local qui est gênant.

Ma troisième critique est que Lucques, lieu de rencontres amicales, s'est fâcheusement politisé, autre névrose épidémique. L'exposition « Halte au fascisme » brouillait habilement les cartes en dépassant de beaucoup la définition historique véritable d'un tel titre et la légitimité d'un tel sujet. Il y avait un certain côté hagiographie néo-saint-sulpicienne à la mode, cantiques inclus. Et, pour la deuxième année, le délégué portugais, Granja, a fait une conférence de pure propagande, sans aucun rapport avec la B.D., et s'est livré, au début et à la fin du salon, à des exhibitions qui n'avaient rien à faire là. Il est ridicule de le voir apporter « le salut du peuple portugais », alors qu'il représente (à supposer qu'il représente autre chose que lui-même), tout au plus, les moins de 20 % qui ont voté pour le parti totalitaire. Aucun délégué des pays de l'Est, et ils étaient tous là, Russie en tête, n'a levé le poing ou fait le clown. La direction du congrès devrait modérer les excités et les fanatiques si elle ne veut pas le voir déchiré, ou déserté, ou susciter des réactions violentes. Il y a déjà beaucoup de visages naguère familiers qu'on ne voit plus. Trois délégations des pays de l'Est (pas la Russie) ont protesté. Il n'a pas été possible de savoir si elles jugeaient ce démagogo-révolutionnarisme avilissant pour sa propre cause, ou si elles ne voulaient pas qu'on leur casse les pieds avec de la propagande quand elles ont le plaisir de sortir de chez elles. J'incline pour la deuxième hypothèse, car un délégué d'un pays officiellement communiste, avec qui je parlais, lâcha, en voyant passer Granja, une réflexion d'un mépris cinglant. Ou alors, qu'on demande aussi des délégués aux gauchistes portugais, aux partisans de M. Soarès, à ceux de Salazar, aux centristes, aux réfugiés d'Angola (qui auraient sans doute animé le débat), etc. Et, bien entendu, la même chose pour chaque pays : il n'y a aucune raison pour que les Tories, le P.S.U., le labour Party, l'U.D.R. et Mouna (Ferdinand Lop étant mort...) ne soient pas représentés à Lucques. Ainsi, la B.D. y sera totalement enterrée. Mais nous ne l'avions pas sauvée des pédagogues abusifs pour l'offrir aux Marat du pauvre.

Mais, malgré tout cela, relisez ce que j'ai dit au début : le Salon de Lucques reste assez riche pour que chacun puisse s'organiser un très agréable festival personnel, en ne voyant que ce qui lui plaît et en ne fréquentant que les gens qui l'intéressent.

Pierre Couperie

Lucca II a été comme le ciel maussade et sans entrain. Je crois que les gens de la bande dessinée comme ceux des dessins animés ont été complètement désorientés par la réunion des deux manifestations. On ne savait plus qui était qui, on se croisait sans se connaître... Mais ce fut sur le plan des communications que cette union s'est révélée le plus incompatible. Dans la salle, amateurs d'animation et de bande dessinée se croisaient, allant d'une conférence à l'autre, souvent dans le désordre et le chahut. Le vieil habitué de Lucca que je suis ne peut que regretter les excellentes conférences sur la bande dessinée de jadis, d'autant plus que les rares interventions de cette année étaient pour la plupart à but politique. Deux manifestations très intéressantes pourtant : les expos consacrées à la lutte contre le fascisme et à l'auto dans la bande dessinée. Pour survivre, je pense que Lucca doit revenir à la formule d'il y a quelques années et qui lui avait donné une renommée internationale. Henri Filippini.

PRIX PHENIX 75

GRAND PRIX : CLAUDE AUCLAIR

(B.D. REALISTE)

GRAND PRIX : POIRIER

(COMIQUE)

GRAND PRIX : DERIB

(ETRANGER)

A PARAITRE

MIRACLE JONES

DE BURNE HOGARTH

Présentation de Claude Moliterni

EDITIONS SERG

SULPHUR--BRIMSTONE--
---AND PERFUME!
Y-YOU CAME OUT OF THAT BOTTLE!
YOU MUST BE A--A-----
---A WITCH? YES, JONESY, BOY---AND YOU'VE GOT A DATE TONIGHT---WITH WITCH HAZEL!

LUCCA 11
LA CAVERNE D'ALI BABA

Pierre COUPERIE

Malgré tout ce qu'on lit dans les journaux sur la crise italienne — bien réelle, d'ailleurs —, elle ne semble pas affecter l'édition des bandes dessinées. Le « ballon » de la piazza Napoleone, cette structure gonflable qui abrite les stands des éditeurs, des clubs et des libraires-antiquaires, à Lucques, regorgeait de publications nouvelles, souvent luxueuses, toujours de première qualité.

Le « Tarzan extra » n° 8 des Editions Cenisio parut pendant le salon. Il s'arrête à la planche 285, 23 août 1936 : encore 36 planches et la réédition intégrale du Tarzan de Foster sera réalisée ; Hogarth apparaîtra dans le fascicule 10. Un seul reproche, concernant la couleur, qui n'est pas toujours ce qu'elle devrait être. Toujours chez Cenisio, un autre album Tarzan en couleurs, « La pozza del Tempo » de Russ Manning, intéressante adaptation libre du « Pays que le Temps oublia » de Burroughs, avec parfois certaines influences de Druillet, semble-t-il (50 p., tout en couleurs). Autre série qui poursuit méthodiquement son avance, la réédition intégrale du « Jeff Hawke » de Sydney Jordan : elle en est au 26e épisode, n° 56 des « Albi dell' Avventura » (Camillo Conti ed.) ; 3 082 strips ont déjà été réédités, en grand format, sous une présentation excellente. Dans les « Albi dell' Avventura », qui ont déjà réédité de la science-fiction de K. Caesar (« Away ») — « Eroi del Planetario », « Gli esploratori degli abissi astrali » (2 vol.) — sont sortis des récits de guerre de celui-ci : « Femmine in Guerra » (2 vol.) et « I Siluri umani » (2 vol.). Cette très riche collection réédite aussi des Jacovitti, dont plusieurs de ses premières séries — comme « Pippo e gli inglesi » (1940), « Alvaro il naufrago » de 1942, etc. — et l'introuvable et génial « Battista l'ingenuo fascista », les bandes anglaises « James Bond », « Modesty Blaise » et « Matt Marriott », six histoires d'aventures par Caprioli, dont les « Fanti di Picche », « X-9 » par Mel Graff, « Fantax », complet en 24 volumes ; plus récemment commençait une série de rééditions de Craveri, qui en est à son quatrième volume. Une nouvelle activité s'est greffée là-dessus ; le département Comic's Foto Vision publie des recueils de 36 diapositives couleurs, l'un consacré à Craveri, l'autre à Jacovitti (« Pinocchio »). Pour tous renseignements, écrire à Camillo Conti, via Agostino Dati 34, 00135 Roma.

L'A.N.A.F. — qui est à l'origine de ces collections — venait de publier le 19e numéro de son copieux bulletin, « Il Fumetto », avec un historique du journal « Paperino », un article sur « X-9 » et un autre sur le super-héros Mirko. L'A.N.A.F. vient aussi de publier deux albums de 24 pages de la bande anglaise « The Seekers » de Burns et Lilley, sous son titre original. En supplément à son bulletin, elle donne à ses membres de petits fascicules en couleurs (comment font-ils ?) rééditant Tex (« La banda del Campesino », 1951) et « Tony Falco » (quatre parus). Le supplément au « Fumetto » de février était un petit album de 198 pages des nouvelles aventures de Gim Toro. Ecrire : A.N.A.F., Dott Crognale Emilio, Via Giovanni Vitelleschi, 26. Roma. Publications exclusivement réservées aux membres de l'association.

L'Editrice Comic Art, dirigée par Rinaldo Traini, mène aussi de front plusieurs collections. Dans la collection « Yellow Kid », albums de 24 pages à l'italienne, aux « Tim Tyler's Luck » et « X-9 » formant les treize premiers titres, se sont ajoutés sept albums de « Terry and the pirates » (bande quotidienne à partir du 20 décembre 1935), quatre « Wash Tubbs » de plus (bande quotidienne du 4 juillet 1929 au 8 février 1930 : donc un épisode en commun avec le « Wash Tubbs » de Luna Press), et quatre « Alley Oop » de 1943 où, au cours de ses voyages dans le temps, il se heurte aux Romains assiégeant Syracuse, puis aux Mongols de Gengis-Khan. Tout cela établi sur un matériel de première qualité ; les « Wash Tubbs » par exemple sont bien supérieurs à leur équivalent américain chez Luna Press, étant reproduits d'après les épreuves originales ; en outre, ils sont complets alors qu'il manque 39 strips au même épisode chez Luna Press. La collection « Gertie Daily » poursuit, quant à elle, la réédition de « Brick Bradford » quotidien depuis le début : 14 grands albums de 20 et 24 pages, arrivant au 16 mars 1940. La collection « Reprint » se consacrait jusqu'à présent à la bande quotidienne de « Johnny Hazard » en 1947-48 et 1956-57 (5 albums) ; elle y ajoutait tout récemment le « Don Chisciotte » de Lino Landolfi. Enfin, une série d'albums en couleurs, format 25 × 30, reproduit des albums Salgari d'avant-guerre, dessins de Moroni Celsi (collection Autori). Editrice Comic Art, Largo Antonelli 22, 00145 Roma.

Egalement dirigée par Rinaldo Traini, la revue « Comics », qui est celle du festival de Lucques, publie, en son numéro 21 (novembre 1975) et pour le centième anniversaire de la bande dessinée anglaise, un très intéressant répertoire de ses cent principaux héros, par Denis Gifford. (Archivio internazionale della stampa a fumetti, via F. Domiziano, 9 c.a.p. 00145 Roma. Abonnement hors d'Italie 25 dollars).

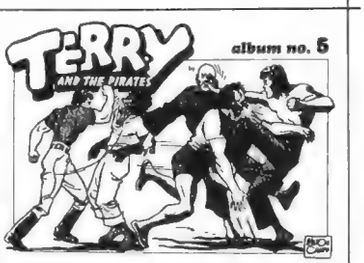
Si le Nuovo Club Anni Trenta, en sommeil temporaire, était absent, le Club Anni Trenta continue à publier « Red Barry » et « Inspector Wade », et le « X-9 » de Raymond intégral, en deux volumes, et les débuts inconnus de « Tim Tyler's Luck » de Lyman Young, quand Tim et Spud étaient encore deux gamins aux Etats-Unis (Collection Grandi Avventure). Ce club réédite lui aussi « Brick Bradford » — quotidien et hebdomadaire — en concurrence avec l'Editrice Comic Art. Com-

3 - CINO E FRANCO (Tim Tyler's Luck) di Lyman Young
Minaccia a suon di musica (Menace with music) ds 24.5 – 24.7.1943
"P" come pericolo ("D" stands for danger) ds 26.7 – 18.9.1943
36 pag. - Form. cm. 32 x 22 bicol. - Lire 1.500

7 - CINO E FRANCO (Tim Tyler's Luck) di Lyman Young
Il piano "Z" (The "Z" plane) ds 20.9 – 20.11.1943
Gli occhi del male (Evil Eyes) ds 22.11.1943 – 22.1.1944
36 pag. - Form. cm. 32 x 22 bicol. - Lire 1.500

11 - SECRET AGENT X-9 di Mel Graff e Robert Storm
Armi segrete (Underground Army) parte seconda ds 9.9 – 14.12.1940
28 pag. - Form. cm. 32 x 22 bicol. - Lire 1.500

15 - TERRY AND THE PIRATES di Milton Caniff ds 20.12.1935 – 13.2.1936
24 pag. - Form. cm. 32 x 22 bicol. - Lire 1.500



19 - TERRY AND THE PIRATES di Milton Caniff ds 13.7 – 27.8.1936
20 pag. - Form. cm. 32 x 22 bicol. - Lire 1.500

me le Nuovo Club Anni Trenta a également réédité ce héros, c'est devenu un des deux métiers à temps plein de la bande dessinée que de se retrouver dans tous les albums italiens, belges et français de ce damné Brick. L'autre métier à temps plein, c'est de se tenir au courant des éditions innombrables des œuvres d'Hugo Pratt.

La S.E.A. publie en trois albums 24,5 × 34, 48 pages, les deux premiers en couleurs, le Saturnin Farandoul de Robida, jadis adapté en B.D. par Pedrocchi et De Vita (« Saturnino Farandola », 1, 2, 3, Societa Editrice dell' Avventuroso, Viale Monza 27, Milano). Le même éditeur réédite en facsimilé et mégaformat (52 × 37 à l'italienne !) un classique de cape et d'épée, « Capitan l'Audace » de Pedrocchi et Dell' Acqua. La S.E.A. publie également la nouvelle série de l'Avventuroso, mensuel (n° 1 en mars 1975) : « Garth », « Dan Dare », « Pantera bionda », « Kolosso », « Romeo Brown ». Son supplément de grand format, l'Avventuroso colore, est moins intéressant pour un français, car il publie « Blueberry » et « Axel Munshine », déjà connus, et — superbe en grand format — « The Trigan Empire » dont on peut avoir l'édition originale en achetant le magazine « Look and Learn », pour beaucoup moins cher.

Nouvel éditeur, Il Fumetto amatoriale publie en grands albums 34 × 27,5 une anthologie de Yambo (E. Novelli), auteur de S.-F. semi-humoristique des années trente, avec « Gli uomini verdi », « Robottino » et « I pionieri dello spazio » ; « La lampada di Aladino » de Pedrocchi et Moroni Celsi ; « Don Chisciotte » de Pedrocchi et Bioletto. Une réédition intégrale de la « Pantera Bionda » est annoncée et sera terminée en février 1977. (L.F. Bona, via Stefanardo da Vimercate, 19. 20128 Milano).

L'éditrice Comic Art n'est pas seule à rééditer les séries adaptées de Salgari. Le Cartoon Museum (Corso Garibaldi, 85. 20017 RHO, Milano) publie les aventures dessinées par Chiletto, Albertarelli, Molino, etc. Il existe maintenant quelque 38 albums, en deux collections. Un troisième éditeur fait d'ailleurs le même travail, Maria Pacini Fazzi. On se demanderait, par moments, si ce n'est pas la foire d'empoigne aux copyrights, en Italie...

On est submergé par la masse en bien d'autres domaines. Après avoir réédité 16 albums du « Amok » de Canale, et 36 de « Gim Toro », l'Edizioni Grandi Avventure (via G. Sacconi, 19. 00196 Roma) entreprend la réédition intégrale de « Twin Earths », la bande de S.-F. de Lebeck et McWilliams. Les deux premiers fascicules sont sortis, planches du 1er mars au 4 octobre 1953. Passe pour le choix de la bande, qui a peut-être ses fans, mais la couleur, médiocre et mal tartinée, ce n'est pas ça. Autre fleuve, la réédition de « Raff pugno d'acciaio », bande de Science-Fantasy créée par V. Cossio : 12 fascicules en couleurs (18 pages, 19,5 × 29) chez Nerbini, au moins 12 de plus chez Capriotti, qui a pris la suite (Capriotti editore, via P. Leonardi Cattolica, 6. 00195 Roma). Le Sorry Club, qui réédite le « Rip Kirby » de Prentice, du « Buz Sawyer » récent, « Secret Agent X 9 » par Lubbers, et « Big Ben Bolt » de J.-C. Murphy, dépasse le 53e volume. Il publie une originale anthologie, « Almanacco Veneziano », ou Venise dans la bande dessinée, avec introduction de P. Zanotto. Avaient déjà paru 6 albums « Prince Valiant », du Caesar, du Scolari et, l'an dernier, le fameux « Dottor Faust » de Gustavino et Albertarelli (Ennio Ciscato Editore, viale S. Giminiano, 32. 20146 Milano). Editeur qui fait maintenant figure de vétéran, et amateur authentique, mécène même, Florenzo Ivaldi, en est au 45e numéro de « Sgt Kirk » : bandes de Battaglia, Buzzelli, Pratt, illustrations et couverture superbes de Toppi, articles sur Gim Toro, Craveri, les dessins inversibles, Zorro, etc., remarquable. Le même Ivaldi publie aussi un très bel album, « Uomini in guerra » de Dino Battaglia : après une introduction documentée de Claudio Bertieri sur le film de guerre, onze récits de guerre — ou plutôt d'hommes en guerre — réalisés par Battaglia entre 1968 et 1973, la plupart pour le « Corriere dei Piccoli » (Ivaldi Editore, viale Sauli 4, 16121 Genova). Du même Battaglia, très belles illustrations en couleurs de « La guerra dei Signori » de Della Pietà chez Quadragono Libri : l'armée prussienne au temps de Frédéric II.

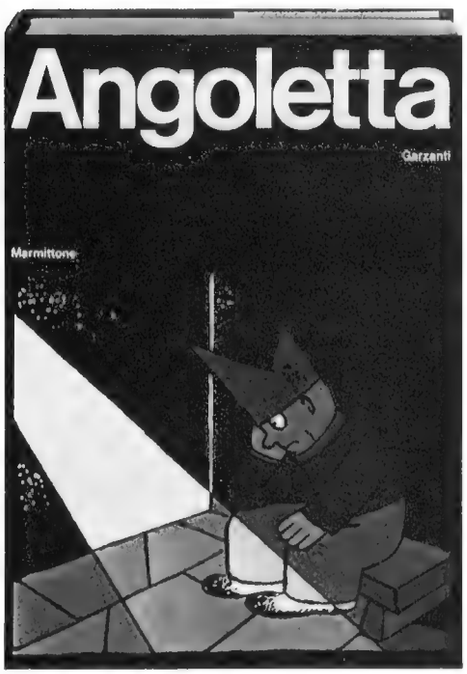
« Cosmicscuola » (cf. Phénix 42, p. 49) en est au numéro 8 : articles sur « Barnaby », sur les comics anglais, sur le héros policier, sur la guerre froide et les comics par Michel Pierre qui a repris le sujet comme conférence au Teatro del Giglio. L'Indim, qui publie Comicscuola, a produit un catalogue à son exposition, « No al Fascismo ! », 64 pages à l'italienne, très illustré. A l'Editoriale Corno, « Bonvi », gros album cartonné de 154 pages, anthologie de ce dessinateur, de « Sturmtruppen » à la « Cronache del dopobomba » — Chronique d'après la Bombe —, où il revient à l'humour noir de ses débuts, pas si lointains : qui se souvient de l'extraordinaire ballade en faux Allemand que Hugo Pratt, en bon camarade, improvisa à la guitare, à Lucques, dans la salle à manger du Napoléon, pour vanter les « Sturmtruppen » de son jeune collègue encore inconnu ?

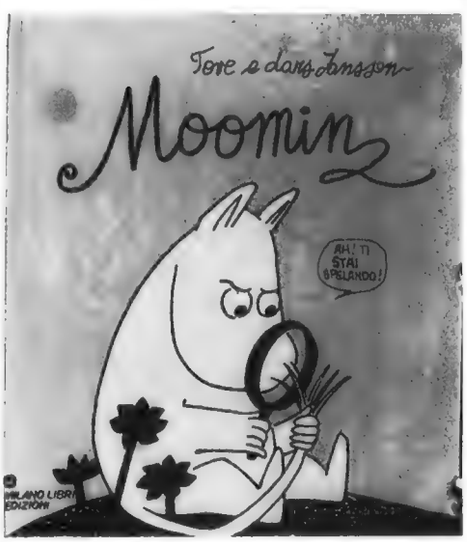
Au Club gli amici del Fumetto, « If » de juillet-septembre 1975 est le n° 3 de la 3e année. A côté de petits articles et de comptes rendus copieux, il contient un épisode de « Garth » par Fr. Bellamy (via Montaldo, 22. 16137 Genova).

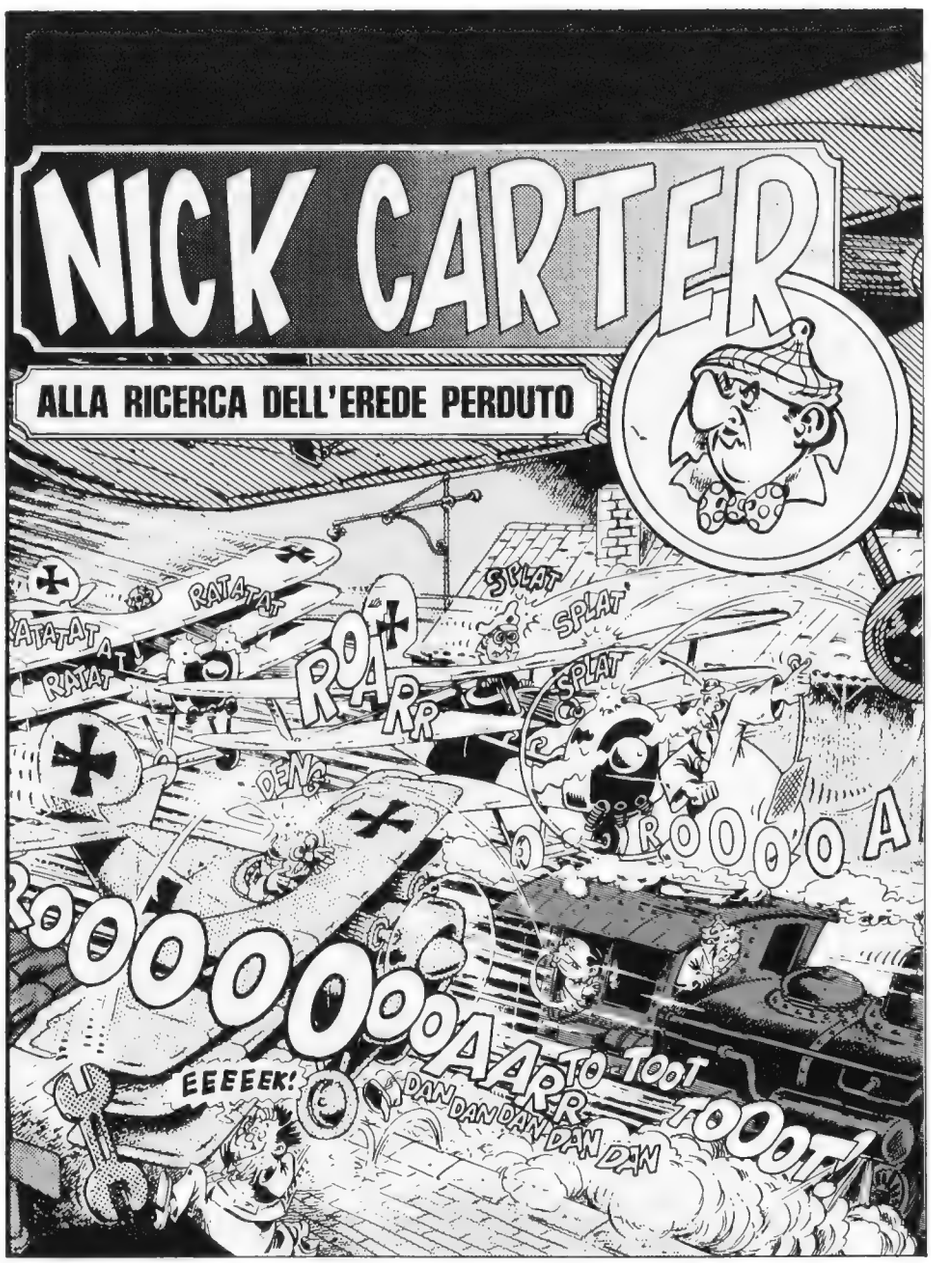
Chez les « gros » éditeurs, il ne faudrait pas oublier Nerbini, qui réédite en facsimilé ses albums d'avant-guerre : plus de 30 titres de « Jungle Jim », « The Phantom », « The Lone Ranger », « X-9 », « Radio Patrol », etc. Cenisio, dont j'ai déjà parlé à propos de « Tarzan extra », publie aussi un Tarzan mensuel (avec du Kubert et du Kaluta), un « Tarzan Géant », un « Tarzan Super » (Russ Manning), un « Tarzan Pocket ». Il vendait aussi à Lucques un cours de football en B.D. (« il giocco del calcio a fumetti »), un excellent album Rebuffi, « Torre Scoccia. Pianeta che vai... », S.-F. humoristique avec des formes et des décors délirants, que beaucoup de bandes « sérieuses » pourraient lui envier ; un album Bottaro, « Pepito

Colpi di cannone », et le « Nick Carter » de Bonvi, super-crazy. Ne pas manquer, chez Cenisio, le gros album « Mondo di fumetti nº 2 », avec des légendes indiennes et récits de la vieille Amérique très beaux, très graphiques, par un Antonio Canale complètement renouvelé.
Chez Mondadori, vu une grosse anthologie de « Beetle Bailey » de M. Walker : « La giornata del Serg. Snorkel ». Chez Garzanti, très bel album 37 × 27,5, 80 p. en couleurs, consacré à Bruno Angoletta, créateur du malheureux caporal Marmittone, du savant Centerbe Ermete, de Mr. Dollar, de Calogero Sorbara et de beaucoup d'autres. Quant à Milano Libri, il sort un album très soigné de Pratt, tout en couleurs, « Gli Scorpioni del deserto ». On y a volontairement employé, pour leur transparence et leur effet d'époque, des trames apparentes comme dans les comics américains. Toujours chez Milano, « Moomin » de Tove et Lars Jansson, autre album parfait (je suis à court d'adjectifs, parce que, à part « Twin Earths », toute cette production est impeccable) en 168 pages. Moomin en France, on ne connaît pas, et on a tort. Au même éditeur, les « Dropouts » de Post, « Salade de saison » de Brétecher, et « Il linguaggio dei Comics » de Roman Gubern, traduit de l'espagnol. Enfin, rappelons que le Sorry Club (cf. supra) a publié, voici plusieurs mois, le « Catalogo italiano del fumetto amatoriale », répertoire très illustré de tous les clubs, fanzines et prozines italiens et de toutes leurs productions depuis le début du mouvement : indispensable pour s'y retrouver.
De tout cela, il ressort que le « ballon » de Lucques reste la caverne d'Ali Baba des B.D. Et je n'ai pas parlé de la production courante, ni des antiquaires, qui m'ont paru plus abordables, plus disposés à vendre au numéro — alors qu'avant c'était le lot de 5 ans complet à prendre en bloc pour 25 000 000 de lires cash ! — et chez lesquels il y a beaucoup à trouver (il y avait une quarantaine de planches de Félix the cat de haute époque, sublimes, dédaignées dans un coin, dont je n'ai rien laissé). Il en ressort aussi que la France est très sous-développée, par comparaison ; que les amateurs italiens ont beaucoup de chance, et surtout que les éditeurs italiens ont encore plus de chance d'avoir de tels lecteurs, ouverts à tout ce qui s'est fait de meilleur en Italie autrefois ou aujourd'hui, aux U.S.A., en Belgique, en Angleterre, en Finlande, en Amérique du Sud, en France, etc. Alors qu'en France, en dehors de quelques centaines d'amateurs, il n'y a que des sectes fermées, ne voulant connaître que les Français antiques, ou les Belges, ou les Américains de telle époque, ou les Français post-1968, ou ceux de l'après-guerre : autant de classes d'âge, autant de chauvinismes endurcis. Triste.

Pierre Couperie

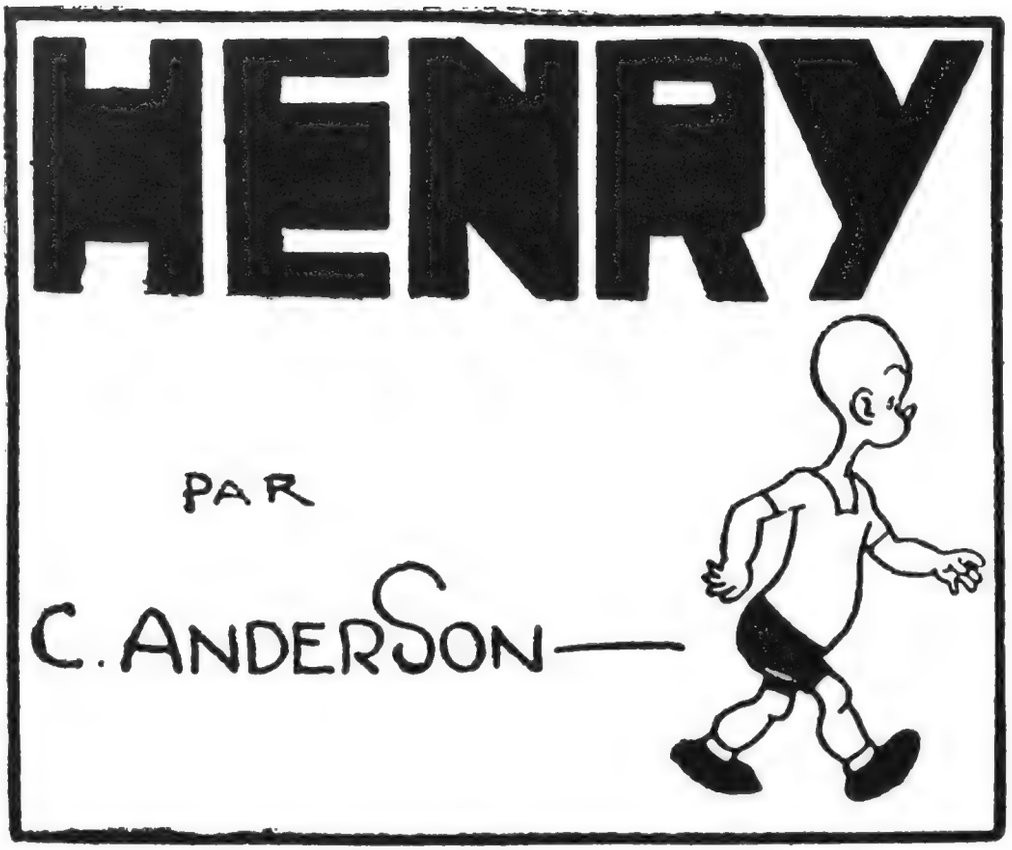






HENRY

J.-C. GLASSER



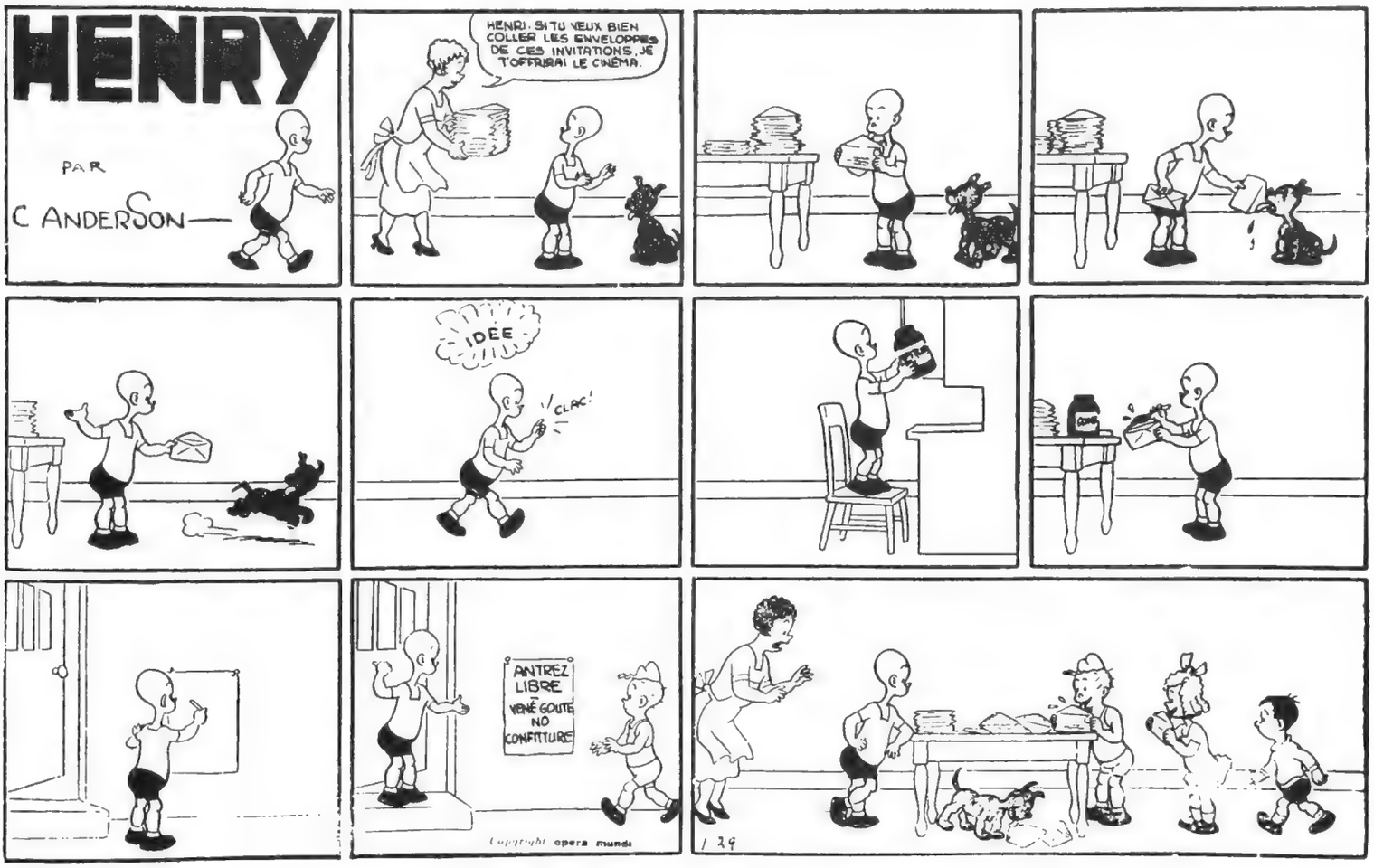
Carl Anderson « Henry » © K.F.S. — Opera Mundi.

Lorsqu'on jette sur la B.D. humoristique américaine antérieure à 1950 un regard « européen », c'est-à-dire lorsqu'on prend en considération non son histoire réelle, mais seulement ce que nous en connaissons à travers ce qui a été publié ici, quelques noms s'imposent immédiatement : tout d'abord, ceux que l'on serait tenté d'appeler le brelan d'as du KFS, autrement dit, McManus-Knerr-Segar-Young ; et puis, venant du même syndicate, C.D. Russell et Carl Anderson. Bien sûr, il en est d'autres, du KFS ou d'ailleurs, qui franchirent l'Atlantique, et il serait injuste d'oublier Branner, Sullivan, Bill Holman et quelques autres dont le méconnu et mélancolique Aleksas Stonkus (l'auteur de Pitche) ; et pourtant, à côté des « quatre grands » cités plus haut et de leurs personnages, apparaissent Russell avec le Père Lacloche et Anderson avec Henry, qui nous semblent presque aussi familiers qu'eux.

Laissons le Père Lacloche qui a été fort bien analysé dans un précédent Phénix (nº 21) et observons de plus près ce curieux garçonnet chauve qui, sous le nom d'Henry, fit sa première apparition le 19 mars 1932, dans le Saturday Evening Post. A plus d'un titre, en effet, l'affaire n'est pas banale.

Tout d'abord, créé dans un hebdomadaire (tout comme le Little King d'Otto Soglow, autre pantomime strip, qui parut initialement dans le New-Yorker), Henry ne fut pas à sa naissance produit par un syndicate. Autre particularité, son créateur Carl T. Anderson n'était plus alors un jeune dessinateur ; né, en effet, le 14 février 1865, à Madison, dans le Wisconsin, Anderson était donc âgé de 67 ans, lorsqu'il commença à le dessiner ! Enfin, c'est curieusement l'Europe qui contribua à populariser cette série aux USA. En effet, en 1935, au cours d'un de ses voyages en Europe, le magnat de la presse new-yorkaise, William Randolph Hearst, remarqua dans un illustré allemand des planches reprises du Saturday Evening Post sous le titre de « Henry der amerikanischer Lausbub » (littéralement : Henry le garçonnet américain qui a des poux). Hearst câbla immédiatement à Joseph V. Connoly, le directeur du KFS, pour lui demander de contacter Anderson afin d'obtenir les droits de publication de son personnage. Connoly s'empressa de signer un contrat avec Anderson, et Henry devint sous forme de strips quotidiens et de planches dominicales une des valeurs sûres du KFS (au début des années 40, il était publié dans 275 journaux et 29 pays).

Hearst et Anderson n'avaient pourtant pas attendu 1935 pour entrer en relation. Le créateur de Henry avait déjà, en effet, derrière lui une longue carrière de cartoonist (cf. notice en fin d'article). Il se trouvait à New York, à la fin des années 90, à l'époque de la lutte entre Pulitzer et Hearst. Ayant commencé comme illustrateur au Herald de James Gordon Bennett, Anderson fut, avec l'ensemble du « staff » artistique de ce journal, engagé par Hearst pour le New York Journal. Puis il passa au World de Pulitzer, retourna au Journal et poursuivit ce genre d'aller et retour entre les deux publications un si grand nombre de fois que lui-même avouait ne



Carl Anderson « Henry » © K.F.S. — Opera Mundi.

pouvoir s'en souvenir. En 1900, en tout cas, on le trouve au Journal, où, en bonne compagnie (il figure aux côtés de Dirks, Opper, Swinnerton), il publie, dans les suppléments du dimanche, une bande verticale d'un tiers de page, intitulée « Kinétoscope ».

Cette bande est intéressante parce qu'elle est peut-être le premier exemple d'une prise de conscience par un cartoonist des rapports entre cinéma et B.D. (alors que tous deux en sont à leurs balbutiements) (1). La bande est en effet entourée d'un liseré noir agrémenté à intervalles réguliers de ronds blancs, qui évoquent, bien sûr, les perforations d'une pellicule cinématographique. Quant au titre de la bande « Kinétoscope », il se réfère à l'appareil de vision individuelle du même nom, mis au point par Edison dès 1891, et exploité commercialement à partir de 1894 dans les « penny-arcades » (ce fut le premier appareil qui restitua le mouvement sur un film en celluloïde). Alors que son style reste encore assez proche des illustrateurs du XIX^{e} siècle, Anderson se distingue dès ce moment par une science du mouvement qui annonce ses futurs pantomimes strips et témoigne ainsi d'une certaine avance par rapport à ses contemporains plus proches que lui, par leur graphisme, de la B.D. moderne, mais parfois moins habiles, dans leurs découpages, à rendre compte du dynamisme interne de leurs planches.

Aussi l'évolution d'Anderson vers la pantomime ne saurait surprendre de la part d'un dessinateur qui, dès le début du siècle, a manifesté son intérêt à l'égard du cinéma. Paradoxalement, la pantomime fait sa véritable apparition dans les B.D. au cours des années 30, au moment même où le cinéma parlant a remplacé le muet, si bien que, tel un échange de bons procédés, la B.D. reprend à certains égards la tradition des Chaplin, Keaton, Langdon, Laurel et Hardy, etc., tandis que le cinéma avec les Marx, les 3 Stooges, Clark et Mc Cullough, W.C. Fields, Mae West, etc., s'empare d'une forme de comique nonsensique illustrée depuis longtemps dans les B.D. par Opper, Herriman, Rube Goldberg, Milt Gross, E.C. Segar entre autres. C'est d'ailleurs Milt Gross qui, en 1929, après avoir l'année précédente collaboré avec Chaplin à la réalisation du film « Le Cirque », publia une longue histoire en B.D. intégralement muettes, intitulée « He Done Her Wrong ». Cet exploit graphique (réédité depuis, dans une certaine mesure, par Mordillo avec « Crazy Cowboy ») précède la création d'un certain nombre de bandes muettes beaucoup plus courtes (2) (strips quotidiens ou planches dominicales) qui, dans les années 30, vont caractériser un aspect de la B.D. américaine (The Little King, de Soglow, en 1934 ; Colonel Potterby, de Chic Young, vers 1935 ; Cicero's Cat, de Bud Fisher, en 1937) (3).

Si Henry naît, de son côté, en 1932, il lui arrive dans les premiers temps de prononcer quelques paroles (4) ; Anderson ne développe l'art de la pure pantomime qu'un peu plus tard. Au demeurant, « Henry », tout comme les bandes de Soglow, Young et Fisher, est une B.D. semi-muette. En effet, dans ces bandes, seul le personnage principal ne parle jamais, mais, de temps à autre, tel ou tel protagoniste prononce quelques mots qui permettent de déclencher l'action ou de la préciser si nécessaire.

Henry fit donc sa première apparition dans une planche qui le montrait, hissé par un camarade sous un vieux cheval, pour lui permettre de se réchauffer le crâne contre le flanc de l'animal. La calvitie d'Henry est, en effet, bien connue. Peu importe que la version allemande, ignorant l'euphémisme, ait vu là la conséquence d'une lutte contre les poux ! D'ailleurs, la B.D. américaine nous a habitués à de tels gamins au crâne chauve ou, tout au moins, fort rasé ; et cela, depuis l'origine avec le « Yellow Kid », d'Outcault. On trouve, par la suite, une telle caractéristique chez divers personnages secondaires (les trois neveux de Happy Hooligan chez Opper ; divers gosses chez Martin Branner, Walter Berndt, Cecil Jensen, etc.). Ajoutons, dans un genre un peu à part, la série des « Teenie Weenies », créée en 1914 dans le Chicago Tribune par William Donahey, laquelle mettait en scène des petits êtres

chauves, un peu Hobbits, un peu Schtroumpfs, mais à l'allure nettement humaine et qui, s'ils n'étaient pas des enfants, n'en étaient pas moins extrêmement proches du monde de l'enfance, à commencer par leur apparence.

Si « Colonel Potterby » témoignait d'un graphisme un peu sommaire mais assez nerveux ; si le « Little King » usait d'un habile dosage entre les angles et les lignes courbes, « Henry » opte franchement pour le style en « O », dont il est un exemple caractéristique. On a, parfois, médit du style en « O », lui reprochant facilité et mollesse. En fait, il n'y a pas de bon ou mauvais style en soi. Le style en « O », chez Anderson, est parfaitement adapté à rendre compte de la nonchalance du personnage, de son physique (avec son crâne lisse et rond, sa tête joufflue), ainsi que du caractère quotidien et gentiment banal (ce n'est pas une critique) des événements qui lui surviennent. Aucun drame n'a sa place dans cette série dont le héros manifeste en toute occasion un flegme, une impassibilité, et même une sorte d'élégance distante qui le situent à part dans le petit monde, pourtant fort peuplé, des « youngster strips ». Son crâne chauve lui confère un peu de l'impénétrabilité d'un lama thibétain, tandis que son air imperturbable, son visage qui jamais ne se déride, font de lui un véritable « Buster Keaton en culotte courte ». De plus, le graphisme d'Anderson, fort dépouillé, recherche l'essentiel et évite toute surcharge inutile. Mieux même, le schématisme souvent rectiligne du décor (maisons, murs, fenêtres, palissades, etc.) rompt la monotonie du style en « O », et, ne se souciant pas de suggérer les reliefs, confine parfois à la sécheresse de l'épure (en ce sens, Anderson pousse à son extrême une tendance plus ou moins repérable chez de nombreux cartoonists du KFS, en opposition avec le style plus « expressionniste », qui joue sur les ombres et éclairages, et qui domine, par exemple, au Chicago Tribune Syndicate-tout cela, surtout au cours des années 30 et 40, bien sûr).

Aussi la couleur des planches dominicales apparaît-elle presque comme superflue (il en va de même, d'ailleurs, chez Soglow), l'art de la pantomime gagnant, au contraire, à n'être représenté qu'en noir et blanc.

Ainsi mis en valeur par le style sobre et minutieux d'Anderson, le personnage d'Henry devint vite fort populaire aux USA. C'est un gamin, pourtant, très curieux que créa Anderson. S'il ne connaît assurément pas les tourments métaphysiques qui, ultérieurement, seront le lot des Peanuts, s'il n'est pas, non plus, un garnement dans la tradition des « Katzies », il n'est pas, pour autant, un de ces nombreux gosses simplement gosses que, d'Ad Carter à Bud Blake (tout comme, ici, de Hergé à Roba ou Tabary), les cartoonists US ont aimé dépeindre. Seul, peut-être, « Skippy », de Percy Crosby, fait preuve d'une assez semblable originalité (5).

Il est difficile de résumer la plupart des aventures de Henry ; la série tire, en effet, son charme plus de la variation sur quelques thèmes que de l'exploitation systématique de gags autonomes. C'est par touches légères et successives que la personnalité de Henry se précise, à travers des saynettes quotidiennes qui, prises isolément, peuvent paraître anodines. C'est, là, le problème des bandes muettes ; l'absence de dialogue y introduit un élément artificiel. Certes, la B.D. trouve là, purifiée à l'extrême, sa véritable essence : être, d'abord, un message « iconique » et, seulement accessoirement, « linguistique » au sens strict ; mais, dès lors, le mutisme des personnages limite le choix des situations possibles (6).

Ce qui rend Henry attachant, c'est sa solitude ; solitude et non isolement, car il a une famille, des camarades et, même, une petite girl friend. Cette dernière, d'ailleurs, lui ressemble étrangement, à l'exception, il est vrai, de sa chevelure, agrémentée d'anglaises à la Shirley Temple. Au demeurant, Henry la soumet à rudes épreuves. Apprend-il qu'un cinéma laisse entrer gratuitement les moins de trois ans, il se fait porter par la fillette comme s'il n'était qu'un bébé ; mieux même, voit-il un de ses camarades proposer courtoisement à une petite fille de lui porter ses livres de classe, qu'il s'empresse d'exiger de sa girl friend qu'elle lui rende le même service. Pourtant, il sait se montrer, avec d'autres, moins goujat : ainsi, quand il apprend que c'est désormais une femme qui livre le lait le matin, il s'empresse de cueillir quelques fleurs et de les disposer en bouquet dans la bouteille vide de la veille.

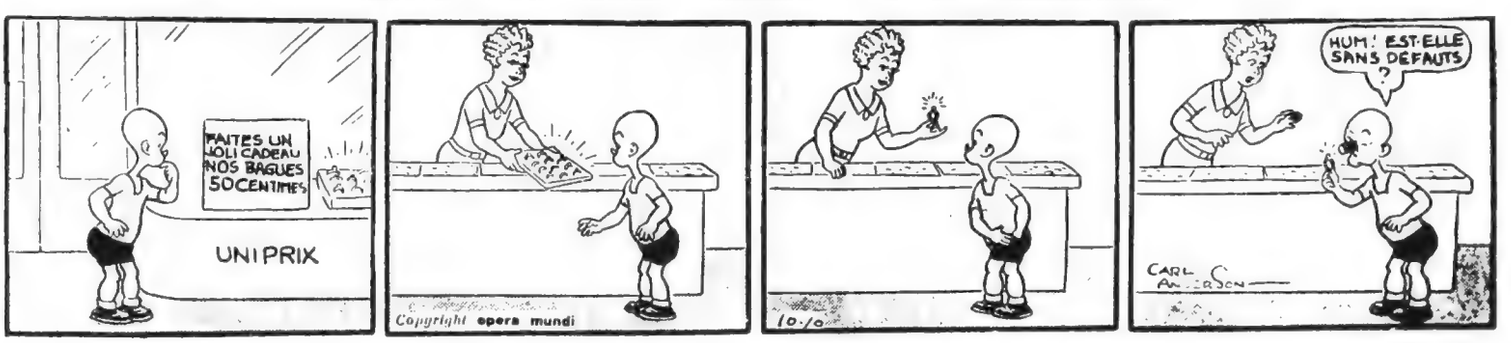
Mais, malgré tout, une espèce d'égoïsme tranquille est la marque du personnage et contribue à assurer son originalité. Car c'est un curieux mélange de gosse tout à la fois différent des autres et pourtant proche d'eux qui nous est présenté. Ses joies sont celles, fort simples, de bon nombre de gosses de son âge : la pêche qui fournit de nombreux gags ; la chasse aux chapeaux à l'aide d'un lance-pierres (et pour cela, il est prêt à tout : ne rentre-t-il pas dans un restaurant pour en sortir le portemanteau, et ainsi pouvoir tirer sur les hauts-de-forme qui y sont accrochés) ; la gourmandise (il dispose de bien des subterfuges pour s'approprier gâteaux et sucreries ; il ira même se placer devant une glace déformante pour avoir l'impression que son sucre d'orge est énorme) ; le base-ball (apprend-il qu'un garçonnet grandit de plusieurs centimètres par an, il s'empresse d'aller creuser une série de trous de plus en plus haut dans la palissade qui clôture le stade) ; et surtout, ce qui nous le rend particulièrement cher, la lecture des « comic supplements » dominicaux (il se munit d'échasses pour lire par-dessus l'épaule d'un promeneur ; ou bien, attend qu'un autre, absorbé par sa lecture, soit tombé dans une bouche d'égout, pour saisir au vol son journal sans se préoccuper d'aider le malheureux).

Bref, Henry va au bout de ses idées et malheur à qui lui fait obstacle. Car le personnage sait être vindicatif ; mais il est, tout autant, rusé (il a plus d'un tour dans son sac pour tromper le gros costaud qui voudrait le dépouiller de ses friandises ; et, lorsqu'il se trouve à la plage, en compagnie de sa girl friend, il s'empresse de semer des clous autour d'eux pour écarter les importuns).

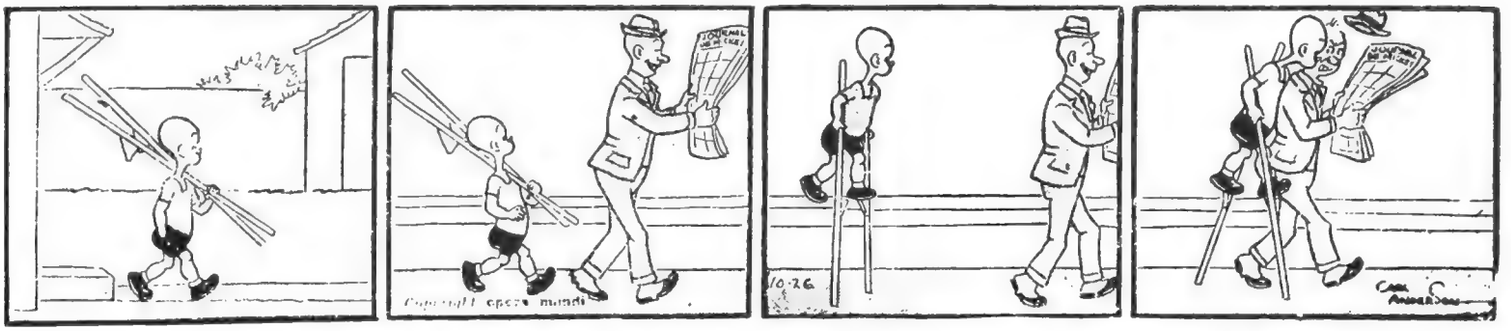
Mais le mutisme et la calvitie de Henry suffisent à le distinguer de ses compagnons. Comparés à lui, tous paraissent banals ; ce curieux garçonnet a, non seulement en raison de son physique, quelque chose d'un « mutant ». Ainsi se montre-t-il incapable d'écrire, sans commettre de grossières fautes d'orthographe, quelques mots très simples ; mais que l'institutrice le réprimande, et il écrit, spontanément et sans erreur, une longue série de termes scientifiques extrêmement complexes. Ajoutons à cela, chez ce gamin parfois maladroit, une curieuse aptitude à

Carl Anderson « Henry » © K.F.S. — Opera Mundi.

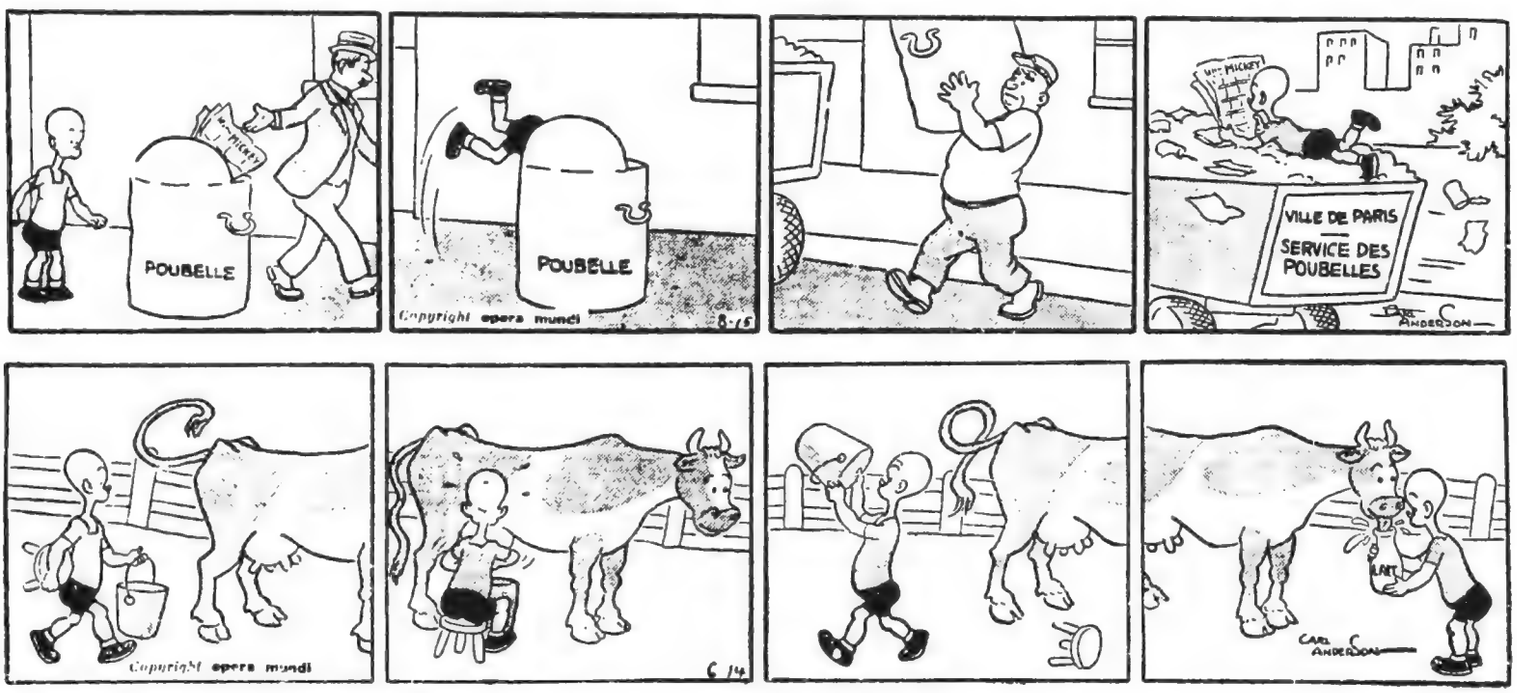
HENRI NE S'EN LAISSE PAS COMPTER



C'EST UN PETIT DÉBROUILLARD



LES AVATARS D'HENRI LE PETIT DIABLE



Carl Anderson « Henry » © K.F.S. — Opera Mundi.

savoir renverser en sa faveur l'ordre habituel des choses (ne le voit-on pas, par exemple, se protéger de la pluie, en se réfugiant dans un tonneau, la tête dans un aquarium qu'il vient d'acheter, transformant donc les objets destinés à contenir du liquide en moyen de protection contre l'élément liquide, rétablissant du même coup les rapports de force avec les phénomènes naturels).

Toutes ces mini-aventures ont pour toile de fond un décor traditionnel dans la B.D. humoristique (quartier suburbain et proche campagne), mais traité ici avec une particulière sobriété, si bien qu'Anderson incarne, poussée à son extrême point de simplicité, ce que l'on serait tenté d'appeler l'époque classique du style KFS. C'est là ce qui le rend attachant, mais définit aussi ses limites (un brin d'académisme notamment). Mais il n'est pas question de bouder notre plaisir. Dans l'histoire de la B.D., Henry restera comme ce gosse simple et pourtant hors de l'ordinaire, un gosse au-delà du conformisme aussi bien que de la contestation, et dont le silence, tout à la fois tranquille et hautain, est plus riche de significations que bien des paroles.

La famille et les camarades (exceptée, dans une certaine mesure, la girl friend) n'ont d'ailleurs qu'un rôle limité. Henry reste un personnage essentiellement seul ; Anderson le voulait ainsi, qui avouait ne faire intervenir de tierces personnes dans la série que lorsque l'inspiration lui manquait (célibataire, à différentes reprises dessinateur indépendant, Anderson était lui-même un solitaire ; contrairement à d'autres cartoonists qui cherchent leur inspiration dans le spectacle de la vie extérieure, il prétendait que la méthode la plus facile était de prendre une feuille blanche, de la fixer et de la contempler attentivement jusqu'à ce que l'idée surgisse).

CARL T. ANDERSON

Carl Anderson naquit le 14 février 1865 à Madison, dans le Wisconsin. Après avoir, suivant l'exemple paternel, failli devenir charpentier, il s'oriente vers le dessin qu'il étudie, pendant un an, dans une art school de Philadelphie. Il donne des dessins de mode au Philadelphia Time, puis devient, pendant quelques mois, art editor du Pittsburg Comet. Il est ensuite dessinateur indépendant et publie dans Judge, Life, Collier's, etc. Il vient à la fin du siècle à New York où il collabore au Herald ; il connaît par la suite une série d'aller-retour entre le World et le Journal, dans lequel il publie notamment « Kinétoscope ». Il passe, plus tard, au McClure Newspaper Syndicate, où il crée la bande « Spiedleburger ». Par la suite, il produit dans le Daily News une série intitulée « Main Street ». Le News disparaît peu après, et Anderson redevient indépendant, donnant des dessins à Judge, Puck et Life, avant de lancer « Henry », en 1932, dans le Saturday Evening Post. Le personnage connaît dès ce moment une certaine popularité et la firme de jouets « Toy » lance sur le marché des poupées à son image, mais ce n'est qu'en 1935 qu'il est adopté par le KFS qui lui assure sa vraie célébrité. En dépit de son âge, Anderson ne cessa jamais de prendre une part active à la réalisation de la série, aussi bien au niveau du scénario que du dessin. S'il n'atteint pas le niveau des plus grands, Anderson fut cependant l'un des vrais pionniers de la B.D., aux côtés des Outcault, Dirks, Opper, Swinnerton, avant McCay et McManus. Son rôle dans la for-

mation de celle-ci a, peut-être, été mésestimé jusqu'à présent, mais cela ne saurait surprendre dans le cas d'un créateur qui dut attendre d'avoir près de soixante-dix ans, pour enfin connaître une juste célébrité.

Jean-Claude GLASSER

P.S. : « Henry » parut en France dans divers spéciaux du Journal de Mickey, avant-guerre (d.s. et s.p.). Puis, après la guerre, dans Donald (d.s. du nº 63 au nº 94), ainsi que, vers 1965, dans les petits fascicules consacrés aux aventures du héros TV « Thierry la Fronde ».

---

(1) Inversement, le cinéma, dès 1900, s'inspire de la B.D. Créé par F.B. Opper en 1899, « Happy Hooligan » est transposé à l'écran dès l'année suivante, pour le compte d'Edison, dans une série de petits films réalisés par Edwin S. Porter, le même qui, en 1903, dirigera le premier western de l'histoire du cinéma « The Great Train Robbery ».

(2) Plus exactement, il y a popularisation du genre, et non création ; des bandes muettes ont déjà été publiées avant les années 30, comme « Silent Sam » (Adamson) d'Oscar Jacobson dans le Consolidated News, série qui utilisait un style très « graffiti » que l'on retrouve chez Soglow et le « Potterby » de Young.

Signalons aussi, dans les années 20, « Pantomime » de John H. Striebel (qui créa plus tard avec J.P. McEvoy, la bande « Dixie Dugan »), mais nous manquons de données sur cette série qui dura six ans (peut-être, en dépit de son titre, n'était-elle pas muette ?).

(3) La B.D. quotidienne française, qui naît à la même époque, connaît elle aussi une période muette : « Nimbus », de Daix, en 1934 ; « Subito », de Bozz (Robvel), en 1935. Au Danemark, il faut noter « Ferd' nand », de Mik (Henning Dahl Mikkelsen), créé en 1937 et, depuis, américanisé, série particulièrement réussie du point de vue de la pure pantomime (Mik, il est vrai, commença d'abord par s'intéresser au dessin animé).

(4) Dans le Saturday Evening Post, « Henry » était davantage un dessin humoristique à gags plutôt qu'une B.D. proprement dite.

(5) Est-ce pour cela que, curieusement, Carlo della Corte, dans son petit livre sur « I Fumetti » (Mondadori, 1961), attribue (page 113) la paternité de « Henry » conjointement à Carl Anderson ET Percy Crosby ? En fait, si l'influence de P. Crosby et de Skippy se manifeste, c'est bien plutôt chez C.D. Russell, dans une planche complémentaire de « Pete the Tramp », intitulée en France : « Les Jumeaux » ; rien de surprenant à cela, puisque Russell fut l'assistant de Crosby pour « Skippy ».

(6) Il existe trois grandes variétés de B.D. muettes.

A) La première recherche essentiellement à illustrer un gag, en mettant en scène un personnage pourvu de certains caractères (malice, distraction, maladresse, etc.) sans souci de continuité d'une fois à l'autre (cf. « Nimbus », de Daix ; « Subito », de Bozz ; « Mr Moustache », de Fola, etc.).

B) La seconde tend à privilégier non un personnage, mais une situation, dont l'aboutissement, inattendu, est souvent de type nonsensique (« The Strange World of Mr Mum », d'Irving Phillips ; « Dudley D. », de David Gantz, aux USA ; « Professor Pi », de Bob van der Born, aux Pays-Bas).

C) La troisième, la seule véritablement proche de la pantomime, assure une plus grande continuité de situation à ses héros et se rattache aux genres traditionnels de la B.D. : « family strips » comme « Louie », de Harry Hanan, ou assimilable au genre « Colonel Potterby », de Chic Young ; « girl strips » comme, en Europe, « M'zelle Souris » et « Nanette », de Coq ; « Joséphine », d'Elizabeth Brozowska ; « animal strips » tels « Cicero's Cat », de B. Fisher, ou « Azor », de Coq ; héros à rôle fixe : « Sentinel Louie », d'Otto Soglow ; gosses, enfin, avec « Henry ».

Cette classification prête, bien sûr, à discussion, diverses bandes participant de plusieurs types. Plus particulièrement :

— « Max l'Explorateur », de Bara, tient de A et B.

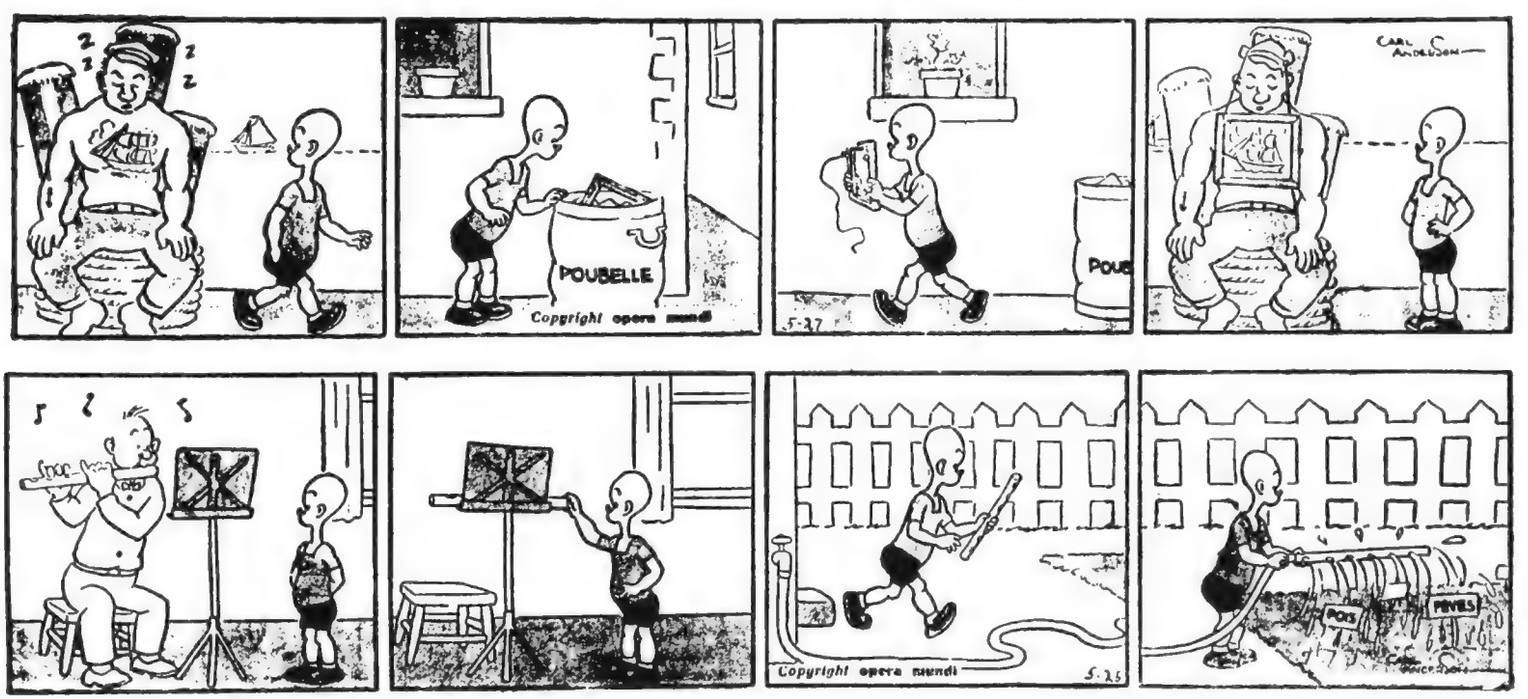
— « Ferd'nand », de Mik, de A et C.

— « The Little King », d'O. Soglow, de B et C.

Proche du type B, mais inclassable car mettant en œuvre un travail sur les conventions de la B.D. : « Perkins », de John Miles.

Carl Anderson « Henry » © K.F.S. — Opera Mundi.

LES AVATARS D'HENRI LE PETIT DIABLE



ECHOS DU MONDE ENTIER

PRINCESSE THANIT

Il n'y a pas beaucoup de bandes dessinées qui se passent au Royaume des Morts, un royaume très œcuménique d'ailleurs, puisqu'on y trouvait à la fois le fleuve Styx de la mythologie grecque et les dieux égyptiens Set et Osiris. Aussi était-

ce un mystère bien agaçant que celui qui continuait d'entourer l'origine de « Princesse Thanit », un des classiques de la B.D. fantastique, peut-être la série la plus étrange qu'il y ait jamais eu, parue en France dans « Aventures » en 1939. Un savant et son neveu — très inspirés de Flash Gordon et de Zarkov —, en compagnie de Thanit, princesse égyptienne momifiée et ressuscitée, descendent au royaume des Ombres à la recherche du Grand Secret. Ils affrontent des dieux, des grands prêtres aux pouvoirs surnaturels, des monstres adipeux, obèses, lippus, ou dotés de grands becs ; il y a un cadavre dépecé jeté dans le Puits de l'Horreur, une tête coupée qui mord ceux qui s'approchent, une forêt de glace, mais hélas aucune signature, seulement un copyright « Universum Press ». Dessin très moyen, desservi par le petit format et les couleurs empâtées : son style n'est celui d'aucun dessinateur français identifiable. Le scénario échevelé, les héros Alexraymondiens firent alors soupçonner une origine italienne ; voilà longtemps que nous montrions des Thanit aux connaisseurs, à Lucques, mais en vain : inconnue. En Espagne, Freixas avait, il y a longtemps, fait quelque chose dans ce genre : nouvelle fausse piste. Comme la bande n'est manifestement pas anglaise, il ne restait que la Yougoslavie. J'écrivis donc à l'ami Rustemagic et à M. Dejan Grsic, rédacteur en chef de Comic Strip Scene. Double réponse immédiate, D. Grsic joignant des photocopies : Princesse Thanit s'appelait « Princeza Ru », elle avait été créée par le dessinateur russe exilé George Lobachev et parut dans l'illustré « Mika Mis » (Mickey Mouse) en 1938. Lobachev vit toujours, à Leningrad. A Lucques, M. Zika Bogdanovic, rédacteur en chef de la revue « Pegaz », précisait qu'Universum Press était une agence yougoslave et me montrait l'article qu'il venait de consacrer à Lobachev dans « Pegaz ». Les débuts de l'école yougoslave sont dus à six dessinateurs russes en exil, qu'il compte étudier les uns après les autres. Le mystère est donc résolu, et grand merci à Dejan Grsic, à Ervin Rustemagic et à Zika Bogdanovic.

Pierre Couperie

MEL GRAFF

Une génération de cartoonists disparaît rapidement, aux Etats-Unis. C'est maintenant Mel Graff qui est mort le 1er novembre, à Orlando (Floride).

Melvin J. Graff était né en 1907 à Cleveland. Comme tant de ses collègues, il griffonnait continuellement, mais ne songeait pas à une carrière graphique : après ses études, il se fit vagabond — « hobo » —, errant à travers le pays à bord de trains de marchandises. Il fut aussi, pendant un an, camionneur pour l'entreprise de bois de construction de son père. Mel Graff entra dans la carrière par une petite porte : garçon de bureau au studio publicitaire de la N.E.A. à Cleveland. Transféré à New York, il passait à l'Associated Press, où il allait travailler à côté de Sickles et de Milton Caniff qui l'influencèrent de façon décisive. En 1934, Graff

crée « The Adventures of Patsy », qu'il dessine jusqu'en 1940, refusant, au passage, de se charger de « Superman ». Sa réputation est telle que le King Features Syndicate lui offre « Secret Agent X-9 », qu'il réalise du 13 mai 1940 jusqu'en mars 1960. Il en vint très tôt à assurer aussi le scénario de la série ; c'est lui qui donna un nom, Phil Corrigan, à X-9 qui n'en avait jamais eu. Il employa, par moment, Paul Norris pour l'aider au dessin. De 1960 à sa retraite en 1969, il dessinait les planches dominicales de « Captain Easy ». Influencé par Caniff, mais aussi par Roy Crane dans l'emploi du Doubletone, Graff a beaucoup expérimenté, sur le plan du graphisme, surtout dans « Patsy » où il fut parfois en avance sur Caniff. Professionnel très compétent, Mel Graff n'a pas toute la réputation qu'il mérite.

Pierre Couperie

A l'occasion de son trentième anniversaire, « Fripounet » publie un beau volume de 88 pages en couleurs contenant les meilleures bandes dessinées du journal. Une reproduction du numéro 1 du 25 novembre 1945 est envoyée à tous les acheteurs de ce très bel album. Deux éditions sont publiées, la première sous couverture souple à 15 francs, la seconde plus luxueuse à 35 francs.

Comme chaque année, la fédération des scouts catholiques belges édite un très beau calendrier réalisé par les grands noms de la B.D. 26 dessins inédits avec pour thème « le compte de l'amère loi » par Dany, Derib, Fournier, Dupa, Lambil, Joël, Walthéry, Seron, Hausmann, Gody... Prix : 60 FB. 21, rue de Dublin, 1050 Bruxelles.

La SEPP édite désormais quatre titres de poche dans une présentation nouvelle avec exclusivement des auteurs français : Rex, Services secrets, Casse-cou et Fantastik. On peut y trouver les signatures de Le Goff, Duffrane, Claude Henri, Frisano, Gaudelette, Gines...

« Histoire d'O » est l'objet d'une très belle bande dessinée de 160 pages, par Guido Crépax. Plusieurs éditions ont été réalisées avec les planches de Crépax. La plus abordable éditée par Plon-Champs libre et de très bonne qualité coûte 70 FF. Un ouvrage que les fans de Crépax ne doivent manquer à aucun prix.

L'hebdomadaire devenu depuis quelques temps bi-mensuel « Zack », publie les aventures de Kung Fu fort bien mises en images par Martin Asbury. Dommage que Zack soit un journal allemand, mais Kung Fu sera certainement bientôt publié en France.

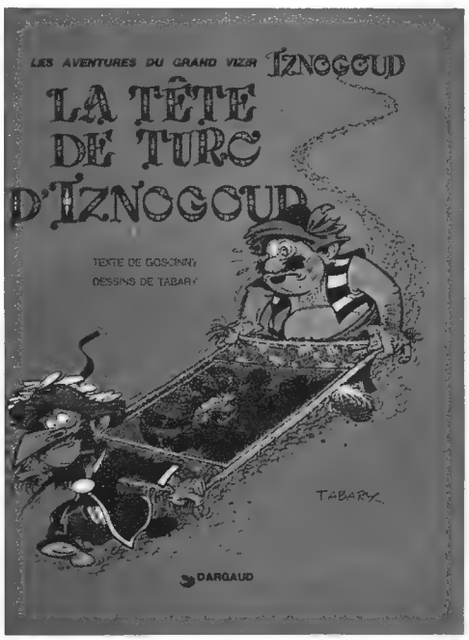
Aux Editions du Square viennent de paraître quelques nouveaux titres intéressants :
- « Ras-le-bol-ville » — une bien belle aventure de la troublante Paulette par Pichard et Wolinski.
- « Qu'est-ce que je fous là ? ». Une nouvelle étape de l'an 001 pour Gébé.
- « On vit une époque formidable », par Reiser, c'est tout dire.
Enfin deux autres titres sans B.D. : « Napoléon » par Canava et « Fermez le gaz » par Xèsxes.

FRANCE et BELGIQUE
LES ALBUMS
Beaucoup de nouveaux albums en cette période de fin d'année et pourtant une très nette régression par rapport à l'année dernière. Si Dupuis se maintient, Dargaud et Hachette freinent leur production et 1976 risque de suivre la même politique. Voici pourtant de quoi occuper bien agréablement vos longues soirées d'hiver.

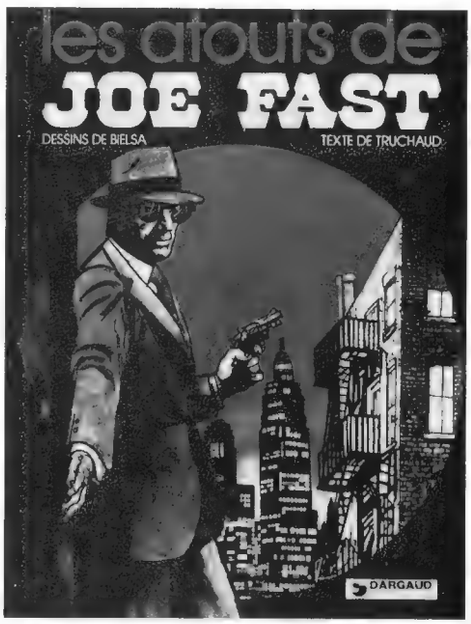
DUPUIS
- Les Krostons : premier album des aventures farfelues de ces petits bonhommes verts mis en images par Paul Deliège.
- Le déserteur de Toro-Toro, nouvelle aventure trépidante du héros de Malik et Brouyère, Archie cash.
- Gags en Ford T : un album hilarant de Francis et Tillieux pour les plus jeunes.

- Le lac de l'Auto : avec les fameux Petits Hommes de Seron et Hao.
- Les gorilles font les fous, de Berck et Cauvin : une série qui monte et qui pourrait fort bien devenir un jour un classique du journal Spirou.
- Tif et Tondu à New York, par Will et Tillieux : une passionnante aventure du chauve et du barbu dont on vient également de rééditer les premiers combats contre Monsieur Choc. A ne pas manquer.
- Les bleus de la marine, par Lambill et Gauvin : une autre nouvelle bande de Spirou qui gagne chaque semaine de nouveaux fans.
- Sous la griffe de Lucifer : aventure du Vieux Nick et de Barbe Noire où Marcel Remacle se renouvelle avec éclat.
- Message pour l'éternité, par Roger Leloup : une fois de plus Yoko Tsuno se trouve plongée dans une bien curieuse histoire fantastique. A ne pas manquer.
- Jerry Spring est le héros de deux nouveaux albums géants réunissant quatre aventures dues au grand Jijé : « Contre K.K.K. » et « La passe des Indiens » - « L'or de Personne » et « Trafic d'armes ». Pour tous les vrais amateurs de bonne bande dessinée.

EDITIONS DARGAUD
Parmi les séries à 100 pour 100 produites par Dargaud, il faut noter :
- La guérison des Dalton : une aventure de Lucky Luke, par Goscinny et Morris, publiée dans le Nouvel Observateur et dans Tintin France.

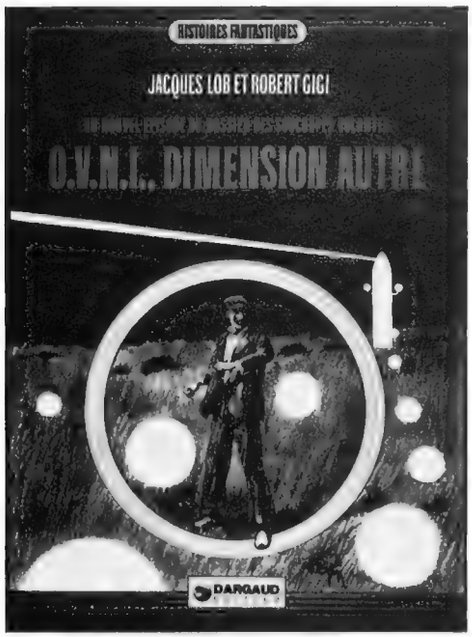


- La tête de Turc d'Iznogoud, par Goscinny et Tabary : un album des aventures du Calife et de son grand vizir qui bénéficie d'une promotion exceptionnelle du type de celles qui ont lancé avec succès Astérix et Lucky Luke, autres héros de Goscinny. A suivre...
- Valentin et les autres, par Tabary : une aventure démente du joyeux vagabond créé jadis pour Pilote et disparu avec le mensuel Lucky Luke.
- Brave et honnête A. Talon : une nouvelle série de gags du héros de Greg.
- L'heure du second T, par Fred : en route pour un nouveau et fabuleux voyage dans l'univers merveilleux des lettres du mot « Atlantique ».
- L'ambassadeur des ombres, par Mézières et Linus : une nouvelle aventure de Valérian, agent spatio-temporel, que l'on retrouve toujours trop rarement.
- Les atouts de Joe Fast, par Bielsa et Truchaud : un bon policier qui se laisse lire avec beaucoup de plaisir.
- Sous le ciel du dragon, par Seres et Moliterni : premier volume d'une nouvelle collection qui risque de connaître très vite le succès.

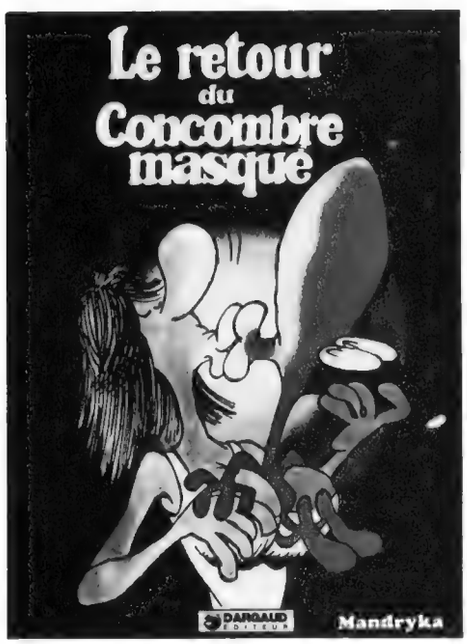


- Angel Face, par Gir et Charlier : un nouveau Bluebery qui surprendra et qui, malgré sa conclusion tragique, ne sera certainement pas le dernier.
- Les sept cités de Cibola, par Gourmelen et Palacios : cette aventure d'Alexis McCoy, annoncée pour novembre, ne paraîtra qu'en janvier sous un autre titre (Pièges pour McCoy).
- Jonathan Cartland : un nouveau western qui révèle un dessinateur de grand talent, Blanc-Dumont, qui fera certainement parler de lui au cours des prochaines années.
- Joseph le Borgne, par Fred et Alexis : un voyage dans le passé pour de l'argent qui ne manque pas de suspense.
- Urm le fou, par Druillet, deuxième volet d'Yragael : un bien beau livre d'images.

- O.V.N.I., dimension autre, par Lob et Gigi : pour tous les passionnés d'objets volants non identifiés.



- Le retour du concombre masqué (N° 2) : enfin voici de retour le légume fabuleux de Nikita Mandryka.



- Tranches de vie, par Lauzier : reprise des bandes publiées par Pilote Mensuel.
- Tracassin et le grand jumelage, par Chakir : un bien luxueux album pour une histoire destinée aux plus jeunes.

Dans la collection du Lombard, publiant des histoires du Journal Tintin, il faut ne pas manquer les séries suivantes :
- Des loups et des hommes, par Aidans : une histoire ayant pour cadre les premiers âges et pour héros Tounga.
- Le ciel est rouge sur Laramie : une nouvelle aventure de Comanche et Red Dust, un western de qualité signé Greg et Hermann.
- Casanova Kid, par Tibet : les gags farfelus vécus par Chick Bill et ses amis.
- Guérilla pour un fantôme, par Greg et Hermann : retour de Bernard Prince avec un épisode particulièrement mouvementé.
- 24 heures pour la planète Terre : une S.F. ayant pour thème un odieux chantage fait aux terriens soigneusement mijoté par le duo Greg-Paape.
- L'Ennemi, par Derib : un merveilleux album qui vous permettra de mieux connaître Derib, Prix Phénix 1975. Une nouvelle façon de conter un western.
- Caïmans dans la rizière, par Louis Albert et Vance : une nouvelle mission bien dangereuse pour Bruno Brazil et son équipe de baroudeurs.
- Panne sèche à Serado, toujours Vance, mais cette fois-ci avec Henri Vernes pour conter un nouvel exploit de Bob Morane.

Dans la collection Jeune Europe, bien difficile à trouver en France :
- Section R, de Reding : une bonne bande dessinée sportive et c'est rare.
- La planète des malédictions, de Gimenez et Mora : un nouveau voyage galactique de Dany Futuro.
- Les Naufragés d'Arroyoka : une histoire fantastique de Greg illustrée par Claude Auclair, Grand Prix Phénix.

Enfin, la collection Vedette qui nous permet de retrouver Rok Derby de Greg, Strapontin de Berck et Goscinny, Junior de Tibet et enfin Cubitus de Dupa.

EDITIONS CASTERMAN

Rien de bien nouveau chez Casterman qui publie ses albums au mois de mai.
- La ballade de la mer salée . un merveilleux album qui reprend en noir et blanc les 160 planches de ce grand classique de Hugo Pratt où l'on voit pour la première fois le personnage de Corto Maltese.

- Les Malheurs de Sophie : premier titre d'une nouvelle collection Comtesse de Ségur que les amateurs de bande dessinée doivent éviter. Pour les plus petits.
- Enfin, réédition du troisième volet des aventures de Quick et Flupke d'Hergé.

EDITIONS HACHETTE

Trois nouveaux titres chez Hachette qui donne un sérieux coup de frein à sa production :
- Le gugusse et les petits mutins, par Godard : où l'on retrouve avec plaisir Norbert et Kari et les paysages enchanteurs de la Polynésie.
- La résistance : nouveau volet de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale en bandes dessinées par Pierre Dupuis.
- Les chipies : troisième album en couleurs avec pour héros les fameux Peanuts de Schulz.
- A noter également « Patatrac » et les merveilleux dessins de Jean-Claude Loup.

EDITIONS DU KANGOUROU

Après une année de tâtonnement, les Editions du Kangourou nous offrent aujourd'hui six nouveaux titres de qualité et dignes de figurer dans nos bibliothèques B.D. :
- Pas de pitié pour les cow-boys, par Poirier : premier album pour Horache, cheval de l'Ouest, un western pour rire, d'un genre nouveau.
- Territoires interdits, par Cheret et Lecureux : une nouvelle série d'exploits de Rahan l'homme des Ages farouches.
- S.O.S. Egypte, par Marcello et Ollivier : Doc Justice, bientôt vedette d'un film, est ici aux prises avec une bande de trafiquants dangereux.
- Le mauvais génie de la farce, avec Pif le chien, dans une nouvelle version qui ne manque pas d'attraits par la jeune équipe Motti et Yannick.
- Les Girafes : un magnifique album mis en images et en gags par le grand Mordillo.
- La nuit des castors, de Sani, Gaty et Nortier : de nouveaux exploits du légendaire « Fanfan la Tulipe ».

EDITIONS ROSSEL

Trois nouveaux titres chez Rossel qui, comme Hachette, marque un temps de réflexion :
- Perrette et le grand méchant loup, par Delinx et Godard : une nouvelle cuvée de gags avec pour cadre une jungle en folie plus drôle que jamais.
- Tournoi pour 500, par Denayer et Duchâteau : une histoire d'automobile avec, pour héros, Alain Chevalier.
- Apocalypse en direct : une aventure de Yalek par le même duo Duchâteau-Denayer, mais beaucoup plus intéressante.

EDITIONS NATHAN

Cette fois-ci c'est fait, les Editions Fernand Nathan se lancent dans la bande dessinée avec une collection d'albums dirigée par Jean-Pierre Dionnet. Le meilleur avec « Tiriel » héritier d'un monde, très belle science-fiction écrite par Dionnet qui nous permet de retrouver un très grand Raymond Poïvet. Le pire avec « 20 000 lieues sous les mers » de Gasquet qui reprend, mais sans talent, la plupart des

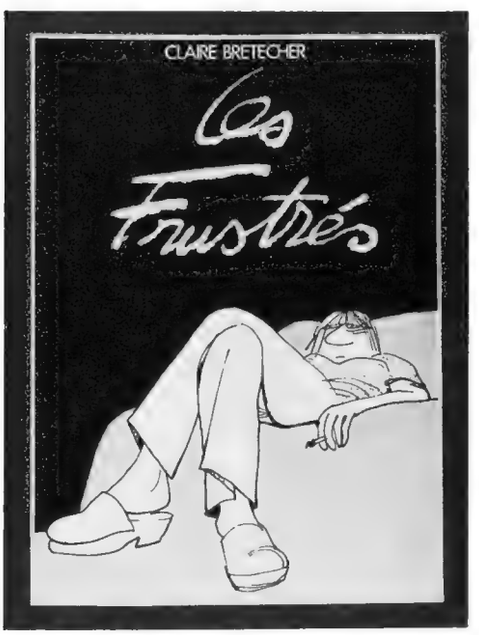
thèmes utilisés par Tardi dans son fabuleux « Démon des glaces ».
Nathan édite aussi deux bandes espagnoles dessinées par Ramon de la Fuente — le frère de Victor — « Robin des Bois » et « L'île au trésor ».

LES HUMANOIDES ASSOCIES

Toujours sous le contrôle de Jean-Pierre Dionnet, mais cette fois-ci dans sa propre maison d'édition, publication de deux très beaux albums : « Rolf », du grand dessinateur américain Corben, et « Jason Muller », série de récits complets de Claude Auclair, puliés dans les pages de Pilote au temps de sa grandeur.

EDITIONS AUDIE

Editeur Marcel Gotlib publie lui aussi deux beaux albums :
- « Gai-Luron en écrase méchamment » : suite des aventures de Gai-Luron publiées par Pif.



- Avatars et coquecigrues : suite de récits complets d'Alexis publiés par l'hebdomadaire Pilote.
Claire Brétecher, pour sa part, publie ses « Frustrés » dans sa propre maison d'édition en un bel album qui promet d'être un des plus gros succès de cette fin d'année et il le mérite.

EDITIONS JACQUES GLENAT

- Guerre à la terre, par A. Liquois et Marijac : réédition d'un grand classique de la bande dessinée d'après-guerre publié en 1945-46 par le fameux « Coq Hardi ».
- Le Seigneur de la jungle : un roman de José Farmer dans la collection Marginalia avec une couverture signée Gotlib.
- Les Cahiers de la bande dessinée n° 28 sont consacrés à Nikita Mandrika : interview, articles sur l'auteur et bibliographie complète.
- Carton n° 4 est un spécial Cabu : tout sur le dessinateur du Grand Duduche, membre de la célèbre équipe de Charlie Hebdo.
- Enfin, Goofus : un luxueux album de David Pascal qui permet de mieux connaître cet humoriste américain qui aime tant vivre à Paris.

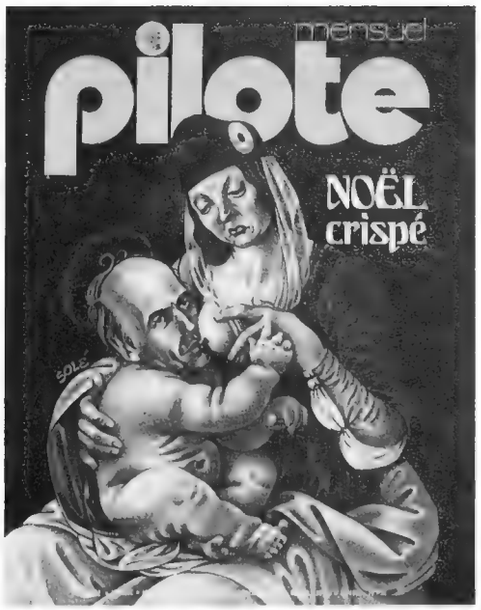
ALBUMS DIVERS

Coup sur coup Michel Deligne vient de publier quatre étonnantes rééditions consacrées à des classiques du journal Spirou :
- Les deux premiers reprennent toutes les aventures de Jean Valhardi dessinées par Eddy Paape et inédites en albums. Chaque volume coûte 50 FF.
- C'est ensuite au Spirou et Fantasio, de Rob Vel, de paraître sous forme de deux gros volumes reprenant toutes les planches dessinées par le véritable papa de Spirou. Chaque album, qui compte plus de 120 pages, coûte 60 FF.
- A paraître prochainement chez Michel Deligne les albums des aventures de Marc Dacier, d'Eddy Paape et Charlier, non publiés chez Dupuis.
- André Leborgne vient de publier un numéro de Ran Tan Plan spécial consacré à l'étonnante carrière de Joseph Gilain, dit Jijé, père de Jerry Spring, de Blondin et Cirage, de Valhardi et de bien d'autres héros de papier. Un numéro passionnant à ne pas manquer.
- Les Editions Falatoff viennent de publier un premier album de Ci-Git, « Dieu Buvait », et annoncent le retour prochain de leur revue disparue faute de crédits. Aidez-les ils le méritent.

COUP D'ŒIL SUR LA PRESSE

TINTIN : Le nouveau Tintin a maintenant une dizaine de semaines de vie et l'on peut faire un premier point, hélas guère brillant. Trois catégories de bandes dessinées composent ce « Nouveau Tintin » : le matériel Dargaud publié dans d'autres revues auparavant (Lucky Luke dans le Nouvel Observateur ; Talon dans le Parisien) ou encore en albums avant d'arriver à la conclusion (Blueberry, Lucky Luke...). Une partie — pas toujours la meilleure — des séries publiées par l'édition belge. Enfin et hélas le matériel américain venu tout droit des réserves d'Opera Mundi de plus en plus boudé par la grande presse. Bref, un journal sans âme qui essaie à droite et à gauche de prendre ce qui lui paraît bon. Ne nous plaignons pourtant pas puisque la seule série originale « Boango », de Laraz et Pélaprat, est un honteux remake du feuilleton T.V. le « Fugitif ».
Trois rédacteurs se sont succédé pour donner ce triste résultat, alors que tout lecteur un tant soit peu raisonnable connaît la seule solution : reprendre le matériel belge sans rien y changer comme le fait Spirou depuis de nombreuses années, mais voilà, à Edi-monde, comme chez Dargaud auparavant, on aime se compliquer la vie. Pour ceux qui connaissent l'édition belge je n'apprendrai rien en signalant un très bel épisode des « Scorpions du désert », de Pratt, et une passionnante aventure de Buddy Longway par Derib intitulée « Seul ».

PILOTE : Toujours mensuel, Pilote continue à bouder les bonnes vieilles histoires avec un début et une fin ; mais l'équipe : Lauzier - Loro - North - Klotz - Solé devient de plus en plus soudée. Par contre, un spécial aventure en tout point admirable avec un sommaire éblouissant : Louis Garcia, Longaron, Victor Mora, Sirius, Daniel H, Bielsa, Truchaud.... A ne pas manquer et il ne coûte que 6 francs.
SPIROU : Spirou continue à publier régulièrement les grands héros qui ont fait son succès. Pourtant il faut aussi remarquer

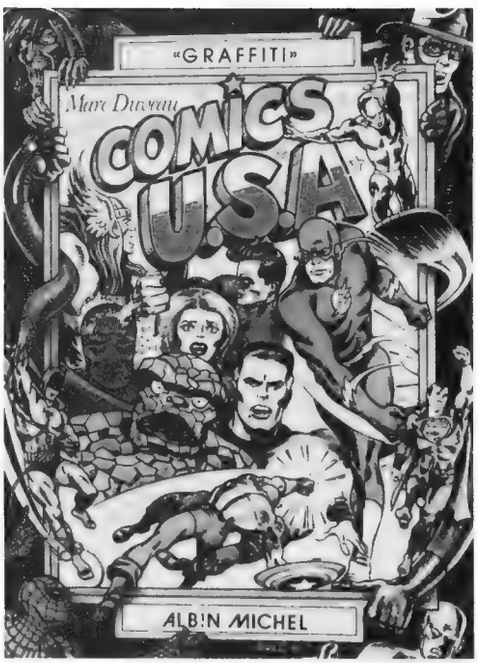


les jeunes qui, dans les « Cartes Blanches » et surtout dans les « Découvertes Dupuis », brossent une esquisse du Spirou de demain. On remarque tout particulièrement Michel Pierret qui, au cours d'un space-opera en quatre parties, a fait preuve de beaucoup de qualités. Spirou est actuellement le seul hebdomadaire traditionnel à donner une véritable chance aux jeunes qui veulent se lancer dans la bande dessinée et ça mérite d'être signalé.
Le numéro Spécial Noël marque les retours de héros fameux : Buck Danny, la Ribambelle, Isabelle, Natacha, les Tuniques bleues..., bref un numéro de Noël dans la grande tradition de Spirou et c'est bien réconfortant.
PIF : Cette fois c'est fait, le nouveau Pif vient de voir le jour. Déception au premier abord avec un format peu pratique pour la mise en pages. Pourtant la couleur et l'arrivée de nouvelles séries prometteuses

permettent d'espérer un bel avenir pour ce Pif new-look. Parmi les nouveaux venus il faut surtout retenir :
- Capitaine Apache, de Lecureux et Norma, un western d'un genre nouveau qui pourrait fort bien rejoindre les grands héros du journal dans le peloton des vedettes.
- Les apprentis sorciers, de Yannick, une série comique où se mêlent agréablement l'étrange et le merveilleux dans un style voisin de celui de Tabary, mais c'est là un compliment.
- Les Sandberg, bande policière de Cothiais et Adolfo Font qui ne manque pas d'attraits et qui bénéficie de dessins très dynamiques. A suivre de près. En conclusion, un Pif qui n'a plus besoin du gadget pour se vendre et qui mérite d'être suivi par tous les amateurs de bonnes bandes dessinées.
ACHILLE TALON : Cette fois-ci c'est plus qu'une rumeur, Achille Talon, héros de Pilote et enfin l'heureux propriétaire de son propre magazine. Après une longue période d'incertitudes et plusieurs modifications du projet initial — dont la réduction du format et la parution bimestrielle — Greg a pu enfin donner le jour à Achille Talon Magazine. Heureuse surprise en définitive qui nous permet de retrouver l'équipe Greg au grand complet autour du personnage d'Achille Talon. Ce premier numéro publie des bandes de Dany, Derib, Degroot, Turck, Wasterlain, Hachel... et Greg. Longue vie donc à Achille Talon Magazine.

LA PRESSE MARGINALE : Peu de changement du côté de la presse marginale, sinon que tous les titres continuent à paraître très régulièrement avec un souci de qualité que l'on ne trouve pas toujours dans les autres magazines : l'Echo des Savanes, Mormoil, Circus, Métal Hurlant, Tousse Bourin, Fluide glacial... sont tous à recommander aux fans de B.D. La diffusion se fait de mieux en mieux et bientôt tout le monde pourra les trouver sans difficulté. Condamnées par beaucoup à une fin rapide, ces publications prouvent par la régularité de leur parution, leur qualité et l'augmentation régulière de leurs tirages, qu'elles sont l'avenir et que la presse traditionnelle doit désormais compter avec elles.

L'EVENEMENT DE 1976 : BAZAR : Il existe, j'ai eu le bonheur de le lire, le numéro 0 de Bazar, nouveau mensuel de bande dessinée pour adultes est fin prêt. Ce sont les Editions Vaillant qui vont tenter d'imposer ce nouveau titre. Les premières, elles ont compris qu'il fallait changer la forme de l'illustré traditionnel, les premières, elles ont compris que pour une maison d'édition il était impératif de suivre la voie indiquée par les dessinateurs eux-mêmes dans leurs revues marginales. Lorsqu'à la fin février vous lirez le premier numéro de « Bazar », vous connaîtrez comme moi une grande émotion, je crois ne pas en avoir connu de pareille depuis Chouchou. Bazar c'est un mensuel qui ne compte pas moins de 80 pages toutes en couleurs pour le prix de 8 francs. Au sommaire de ce premier numéro : le nouveau « Barbarella » de Forest dans une présentation fantastique, « Cinémastock » de Gotlib et Alexis, une belle histoire de Luis Garcia, Pichard, Mordillo, Loup, une partie magazine d'un genre nouveau... et bien d'autres surprises du même tonneau. Un journal comme nous en rêvions tous depuis de nombreuses années. Rendez-vous dans deux mois pour ce premier numéro.
HOP : le quatrième numéro de Hop vient de paraître ; un sommaire passionnant avec pour morceau de choix une interview de Mouminoux. Beaucoup d'échos, des B.D. peu connues... Abonnement pour quatre numéros : 24 francs. Hop, 13, rue E.-Duclaux, 15000 Aurillac.
CYCLONE : C'est un petit magazine consacré à la bande dessinée. Une présentation de qualité, quasi-professionnelle. Au sommaire : des études sur les grands noms de la bande dessinée, des planches



de jeunes dessinateurs... Le numéro : 3,50 francs. 21, rue Lederman, 92310 Sèvres.

Les Editions Chancerel viennent de publier une nouvelle série d'albums consacrés aux sports et aux jeux en bandes dessinées. Les dessinateurs sont pour la plupart anglais et bien connus des lecteurs de la B.D. puisqu'il s'agit de Romero et de Horak.

Gérard Jourd'hui et Jean Daniel Verhaegue viennent de réaliser un long métrage avec pour thème et héros Achille Talon. Il devrait passer sur les antennes de TF 1 pour les fêtes de fin d'année. Dans le rôle du rédacteur en chef René Goscinny, dans celui de Virgule Rosy Varte, et dans celui de Talon, Paul Mercey.

Les Editions Futuropolis viennent de publier dans leur collection 30/40 un très beau volume consacré à Vaughn Bodé. A paraître prochainement chez le même éditeur « Rumeur sur le Rouergue » de Linus et Tardi.

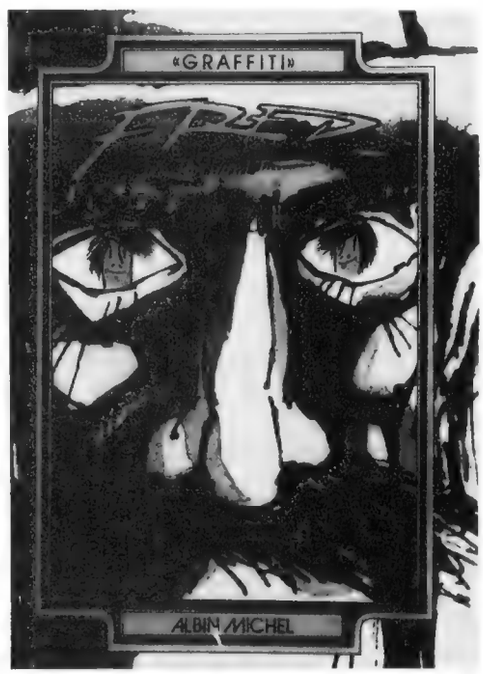
Henri Desclez, actuel rédacteur en chef de l'édition belge du journal Tintin, ouvre à son tour sa propre maison d'édition « Espace ». Il se propose d'éditer des albums à faible prix principalement pour les grandes surfaces. Premiers titres prévus : « Dorocheau et Goutatou » de Mouminoux, « Timour » de Sirius...

France-Soir qui publie actuellement « Scarlett Dream » de Moliterni et Gigi ainsi que « Blanche Epiphanie » de Lob et Pichard, publiera à partir de janvier une nouvelle bande policière de Moliterni et Fahrer : Harry Chase Détective privé.

Les Editions de Fleurus se lancent elles aussi dans l'édition d'albums de bandes dessinées. Après la collection « séribis » qui publie les aventures des célèbres Sylvain et Sylvette, voici les aventures du fameux Signor Spaghetti de Dino Attanasio dans une série d'albums brochés. D'autres titres en préparation permettront de mieux connaître certains dessinateurs bien injustement méconnus. Une collection à suivre avec attention.

L'équipe de Charlie Hebdo est régulièrement invitée par Jacques Martin dans son émission « le petit rapporteur ». C'est la première fois que Choron et ses amis sont admis dans une émission de la télévision française.

Les Editions Albin Michel vont faire paraître prochainement un nouveau titre de la collection « Graffiti ». Il sera consacré à Fred. A paraître en début d'année, un autre volume écrit par Numa Sadoul avec Giraud pour invité.



Claude Moliterni parle régulièrement en compagnie d'Igor Wakevitch de bande dessinée dans l'émission un sur cinq, diffusée chaque mercredi sur Antenne 2. Comme quoi la télévision se met à son tour à l'heure des comics.

Le journal des Pieds Nickelés et le Journal de Bibi Fricotin vont fusionner pour donner un nouveau mensuel de cent pages qui sera consacré entièrement à la bande dessinée inédite. Des albums des Pieds Nickelés et de Bibi Fricotin inédits paraîtront dans la collection « Jeunesse Joyeuse ».

© BLUEBERRY Charlier et Giraud et éd

ANGOULEME

SALON INTERNATIONAL DE LA BANDE DESSINEE

23.24.25 JANVIER 1976

musée

chapiteau_théâtre

hôtel de ville_salle philharmonique

BACHELIER-BILLAUD ANGOULÊME

HARRY CHASE
N. FAHRER
MOLITERNI
© DARGAUD PRESSE 1975
AGENCE ACME...OUI, C'EST MOI HARRY CHASE...OK...JE VOUS ATTENDS...
HARRY CHASE? JE VOUS AI APPELÉ, IL Y A QUELQUES MINUTES.
C'EST MOI MISS?.
APPELEZ-MOI PAULA HARRINGTON.
POURQUOI PAS? DITES-MOI TOUT MISS HARRINGTON.
2 A SUIVRE

Bill Gallo - Ph. Moliterni

Le 18 janvier 1976, après Scarlett Dream de Gigi et Moliterni, une nouvelle bande dessinée prendra la relève : Harry Chase, dessinée par Walter Fahrer et écrite par Claude Moliterni, un thriller en 156 daily stripes.

La N.C.S. a conservé pour deux nouvelles années Bill Gallo comme président. Nous savons de source officieuse que Bill Gallo aurait l'intention d'organiser un congrès de la B.D. à New York en 1976. La S.F.B.D. suit avec attention l'évolution de cette idée, car elle a, pour le deuxième trimestre, l'intention de rendre une visite amicale à New York comme lors du 1er Congrès de la B.D. de 1972 qui a connu un succès sans précédent. Affaire à suivre (voir notre page de publicité). C.M.

SPACE-TIMERS

« Space-Timers » est une création de Lazar Stanojevic, de Belgrade. Les « Spacio-Temporels » sont des personnages symboliques habitant l'Espace-Temps. Amorphes, plastiques, sans ressemblance humaine, ils sont cependant individualisés : il y a Myst, Simp, Efef, Fictie, etc. Avec humour et réflexion, ils explorent sans fin leur univers, qui n'est peuplé que par eux-mêmes, et seulement meublé de quelques vagues nébuleuses. « Ils ne fabriquent rien, sinon des plans grandioses. Ils vivent dans un éternel et bienheureux loisir. » C'est là une très intéressante tentative pour créer une bande dessinée intellectuelle, symbolique, mais qui reste une véritable bande dessinée.

« Pegas ». Cette revue trimestrielle « pour la théorie et l'histoire des comics » a été créée à la fin de 1974 en Yougoslavie. Publiée par Kulturni centar à Belgrade, elle est dirigée par Zika Bogdanovic. « Pegas » en est à son numéro 3 (en 2 tomes, le premier comptant pour 1 et 2) ; c'est un très copieux magazine (166, 178 pages), de format 22 × 30. Au sommaire, vraiment international, articles sur George Lobachev — avec une réédition de son « Wizard of Oz » —, sur « Brick Bradford », sur Neugebauer, Rubino, Popeye (réédition d'un épisode de 1934), Soloviev, W. Busch, « X-9 », « Ulysse » de Pichard et Lob, « Corto Maltese », etc. Hélas, la langue et l'emploi de l'alphabet cyrillique — pour la nostalgie, m'expliquait Z. Bogdanovic, que j'ai eu le plaisir de rencontrer à Lucques — contribuent à faire de « Pegas » un nouveau supplice de Tantale ; il y avait déjà les publications hollandaises... En tout cas, d'une créature mythologique à une autre, « Phénix » souhaite le succès de « Pegas ».

Martin Toonder, « Met uw welnemen », Debezigebij, Amsterdam, 1973. Enorme album (220 pages, 36 × 30) qui, par le grand format des images, révèle et permet d'apprécier le graphisme de Toonder, égal de Walt Kelly et, dans l'emploi des trames, du meilleur Wallace Wood (à Futuropolis). Pierre Couperie.

SPACE-TIMERS de LAZAR STANOJEVIC.

Un souvenir... est tout ce qui reste d'un rêve Ce souvenir valait-il d'être rêvé ?

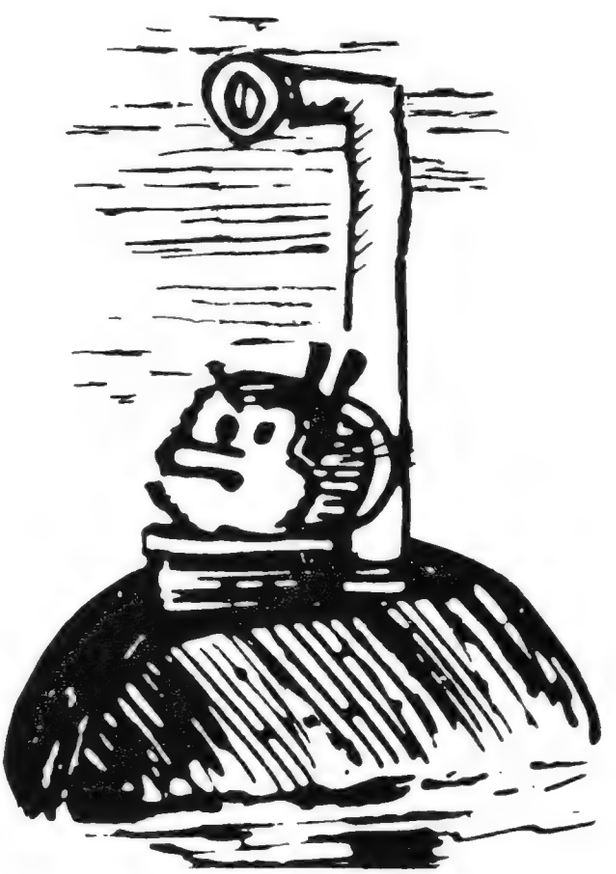
AVRIL-MAI 1976

NEW YORK

UNE SEMAINE

2100 F

UN VOYAGE ORGANISE PAR LA S.F.B.D*



© K.F.S. OPERA MUNDI

* DE NOUVELLES INFORMATIONS PLUS PRECISES SERONT DONNEES DANS PHENIX 44

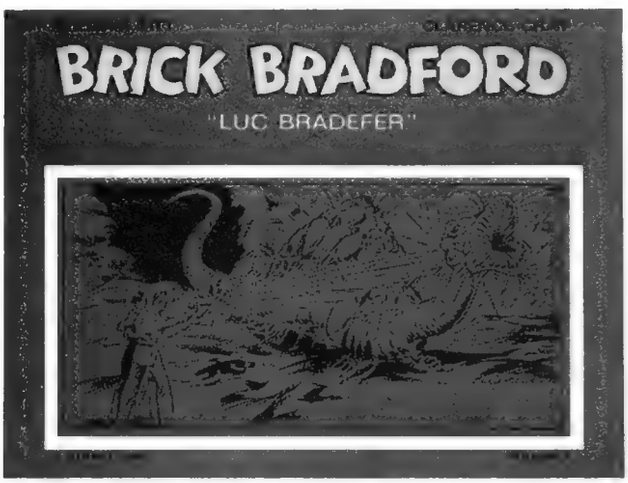
Clarence Gray
William Ritt

BRICK BRADFORD

(LUC BRADEFER)

Albums 320 × 240

« Le Voyage dans la pièce de monnaie »



« **Le Voyage dans la pièce de monnaie** », récit de science-fiction, date de 1937. Interprétant les spéculations scientifiques de l'époque, à des fins romanesques, William Ritt invente le « Kopakium », métal ayant la propriété d'émettre un rayonnement capable de rapetisser les objets. Réduisant ainsi leur taille à une dimension infiniment petite, Brick Bradford et ses partenaires, pénétrant dans une pièce de monnaie, traversent l'univers terrifiant, hallucinant des microbes et des molécules, afin d'explorer le monde subatomique d'un atome de cuivre.

« Le Géant d'acier »

« **Le Géant d'acier** » est un récit d'anticipation scientifique et technique (télévision, commandes à distance, etc.). Trente ans après, les techniques courantes nous offrent la possibilité de réaliser la majorité des inventions de W. Ritt.

Clarence Gray créant et travaillant au niveau de son partenaire, évitant la banalité, a graphiquement réussi une œuvre de qualité.

Prix de chaque album : 42 F

Le TOME 2 de l' **ENCYCLOPEDIE DE LA BANDE DESSINEE** est en vente

éditions **serg**

40, rue Marceau - 94200 Ivry - C.C.P. 99.53.09 Paris

David Pascal, « Goofus », éditions Jacques Glénat. J'espère que David Pascal, qui poursuit avec acharnement une intégration de l'expressionnisme, du cartoon, de la calligraphie et de la peinture monumentale pour arriver à un nouveau mode d'expression, adapté à notre siècle, ou plutôt au prochain tel qu'il le voit s'esquisser aux Etats-Unis dès maintenant, j'espère qu'il sera célèbre un jour et que l'on comprendra alors quelle étape représente ce livre à l'abord peu facile. C'est l'évocation d'un univers parallèle, mais sans le décor de la science-fiction : satire de notre monde, dans la tradition classique, peut-on dire, remontant à Swift, mais satire purement graphique, sans texte. Les images de cette autre planète, Goofus, nous parviennent fragmentaires, réduites à l'essentiel de silhouettes ou de gestes significatifs, dans un espace à peu près vide. Les lignes, d'une calligraphie nerveuse et décisive, doivent être conçues comme la limite dynamique entre des forces antagonistes, dont les poussées dictent leur tracé : David Pascal se réfère constamment aux deux principes de la cosmogonie chinoise, le Yin et le Yang et à la ligne ondulée qui marque leur contact. Il utilise aussi taches et dessins abstraits. Souhaitons que l'exposition des dessins de Goofus, qui doit avoir lieu à une date encore non précisée au Centre Culturel américain, rue du Dragon (Paris-6e), fasse mieux connaître cette œuvre et prépare le public français à apprécier le Comics Painting de David Pascal.

Cartoonist Profiles nº 27, septembre 1975. Articles sur les nouvelles bandes « Scroogie » et « Don Q ». Celle-ci est un événement, car elle a été lancée par le New York « Times », le seul journal américain qui n'ait encore jamais publié de bande dessinée. Une interview de Lee Falk, un article sur le Dr. Dallis, scénariste de « Rex Morgan, M.D. », de « Judge Parker » et de « Apartment 3-G », les confidences de l'assistant de Mell Lazarus, la fin d'une série d'articles sur Charles Bowers, pionnier du dessin animé. Fred Guardineer a redessiné une histoire parue en 1942 dans « Military Comics ». Huit pages confrontent avec eux-mêmes des personnages célèbres des comics tels qu'ils étaient à leur origine et tels qu'ils sont aujourd'hui.

Nostalgia Comics nº 6. Au sommaire, « Reg'lar Fellers » de G. Byrnes, la suite du Robot géant de Brick Bradford, « Gasoline Alley », « Flash Gordon » d'Austin Briggs, « Jerry on the Job » de Hoban, et du « Johnny Hazard » de 1944.

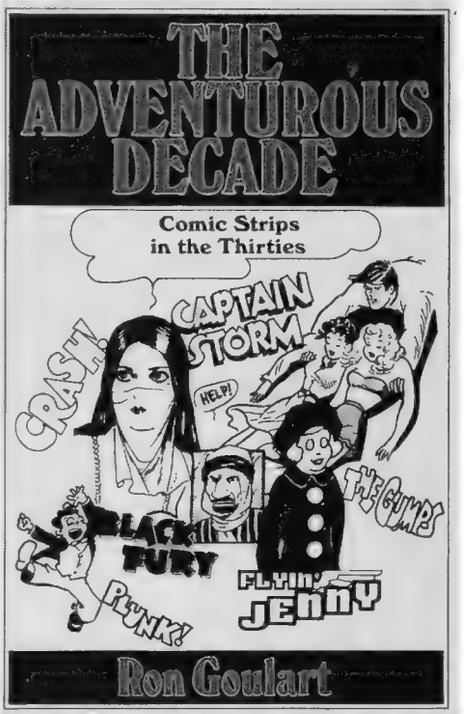
Russ Cochran a réédité en portfolio les couvertures légendaires dessinées par Frazetta pour le comic book Famous Funnies en 1953-54 et illustrant Buck Rogers : 8 planches en couleurs sur bristol, 32 cm de large et jusqu'à 45 de haut. Cher, mais fabuleux. A Futuropolis, s'il en reste.

« Edgar Rice Burroughs ». La New English Library a publié ce grand fascicule en couleurs, sorte de numéro spécial du remarquable « Science Fiction Monthly ». Trente pages copieusement illustrées, articles sur les divers aspects de l'œuvre d'E.R.B., sur ses adaptations au cinéma et en B.D. ; il y a même un mot croisé sur Pellucidar.

A propos de Burroughs, Russ Cochran annonce un recueil en 3 volumes de tous ses illustrateurs. Dans chaque volume, environ 32 planches en couleurs et de très nombreux noirs et blanc. Publication : 1975, 1976, 1977. 50 dollars chaque volume. Le spécimen reçu — trois planches de Saint John, John Coleman Burroughs et Frazetta — est d'une remarquable qualité (**« The Edgar Rice Burroughs Library of illustration »,** Russ Cochran, Route One, Adel, Iowa 50003).

Ron Goulart, « The Adventurous Decade », Arlington House publ., 224 pages. Consacré aux débuts et à l'apogée de la bande d'aventure américaine, c'est un livre capital, rempli d'informations nouvelles, ou restées jusque là plutôt confidentielles, en particulier sur les auteurs véritables de telle ou telle série. Tout n'y est pas — le problème Godwin/« Connie » est évité par exemple —, certains jugements esthétiques sont surprenants, mais c'est un livre qui rompt avec la légende dorée des Comics, soigneusement entretenue par les syndicates et les cartoonists vedettes, et toujours répétée.

Pierre Couperie



PHENIX 44

Au sommaire :

Tillie the toiler, par Edouard François,
Cheret, par Henri Filippini,
Bonvi, par Claude Moliterni,
Alex Toth, par Jean-Pierre Dionnet,
Le compte rendu d'Angoulême 3,
La bande dessinée arabe,
et les échos...

BUSTER BROWN IN LONDON TOWN

London
June the Present

Dear Mary Jane

It is hard to get into mischief in London. They hain't got the net spread for little boys like in America. I simply have to create my own stage setting and surroundings before I can get in to mischief. It has brought out my inventive genius and as I am going to be an inventor when I grow up it is good practice for me. But I have a fine line of ideas if no one finds out my plans. I have bought electric batteries and tacks and Oh Gee! but I bet I will get a fine line of spankings. Oh well the way of the transgressor is hard. We are bound to get just what is coming to us.

Good by Buster Brown

FUNNY PEOPLE IN THIS VILLAGE

BUSTER BROWN TIE DRY NIGHT

1

WANT A HANSOM LADY?

YES

HE'S UNBUCKLING THE BELLY BAND

2

TIKE ME TO 'AMMERSMITH AND GO LIKE LIGHTNING

SHE'LL LIFT ME OFF THE GROUND

3

4

5

I'M SITTING ON ME CRUEL DRIVER

6

LYNCH 'EM

YOU'LL GET SIX MONTHS HARD LABOR FOR THIS

(COPYRIGHT, 1904, BY THE NEW YORK HERALD CO.)

7

RESOLVED!

THE ICE MAN'S NOT POLITE AT ALL THE FIRST HOT DAY IN SPRING— BUT ON A REAL COLD DAY IN FALL, HE'S QUITE A DIFFERENT THING

MOST PEOPLE ARE SASSY WHEN THEY'VE GOT SOMETHING EVERY ONE WANTS AND THINGS ARE COMING THEIR WAY. BUT WAIT TILL THINGS HAVE PASSED THEM & ITS SOME ONE ELSE'S TURN. OH FOR A CHAP WHO CAN BE THE SAME UNDER ALL CONDITIONS - I AM. I WOULD GET INTO MORE MISCHIEF RIGHT HERE IN JAIL IF I COULD. A LITTLE MISCHIEF IS NECESSARY TO ANY HEALTHY SOUL. IT MAKES YOU LIKE TO BE GOOD SO ONE KNOWS THE PLEASURE OF BEING GOOD WHO HAS NEVER BEEN BAD BUSTER BROWN

I HOPE THEY WILL STAY

8

I LOVE YOU, BUSTER YOU'RE SO HUMAN

WE'RE ALL RIGHT NOW

IT DOES N'T SEEM AS THOUGH IT REALLY HAPPENED, SEEMS TOO STRANGE

9

à paraître chez Pierre Horay

editrice COMIC ART

Largo Antonelli, 22 – 00145 Roma – tel. 54 04 813

ultime novita`

COLLANA REPRINT

DON CHISCIOTTE di Lino Landolfi
Formato cm. 22 di base x cm. 32 di altezza.
N. 4 della collana REPRINT

JOHNNY HAZARD
36 pagine formato 22 X 32
periodo inedito per l'Italia
1947 Lire 1.500
n. 5 della collana REPRINT

JOHNNY HAZARD
36 pagine formato 22 X 32
periodo inedito per l'Italia
1948 Lire 1.500
n. 6 della collana REPRINT

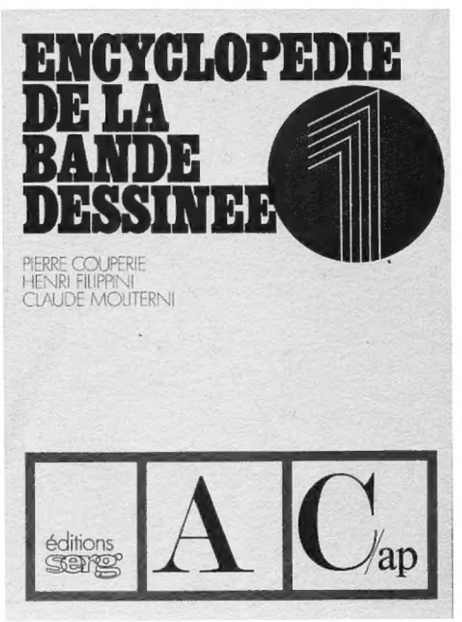
"WASHINGTON G. TUBBS è tradotto in Italia da Floriana Campanozzi per desiderio di Roy Crane"

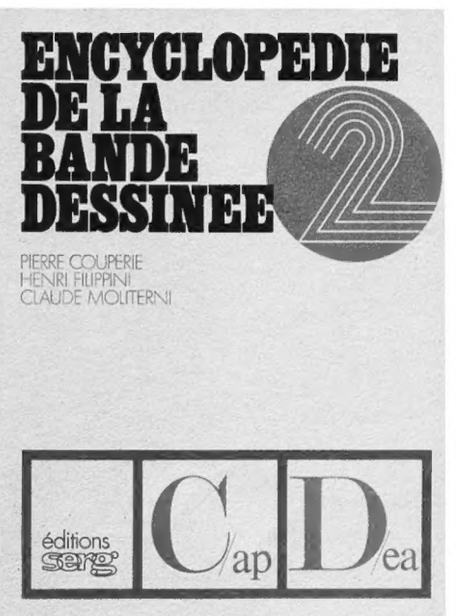
ENCYCLOPEDIE DE LA BANDE DESSINEE

Ouvrage Illustré
240 × 325,

Le deuxième volume est paru

P. Couperie
H. Filippini
C. Moliterni





« En une décennie, la bande dessinée réjoignit enfin, au panthéon des arts reconnus, toutes les autres formes nobles de l'expression d'une époque, la nôtre. »
Michel GREG

« ...Après plus de trois quarts de siècle d'existence, la bande dessinée émerge d'une sorte de ghetto littéraire... »
R.C.

Les troisième et quatrième volumes sont en cours de préparation

L'Encyclopédie de la BD répertorie non seulement les auteurs de BD — scénaristes et artistes — et leurs pseudonymes, mais aussi les personnalités telles que les éditeurs, organisateurs du fandom, érudits, critiques, collectionneurs importants.

Les séries dessinées et aussi leurs personnages principaux, les lieux imaginaires où l'action se déroule et les engins célèbres. Les institutions, associations, clubs, etc. On y trouve le vocabulaire essentiel « ballon », « cartoon », etc.

Prix de chaque volume : 59 F

éditions **serg**

40, rue Marceau - 94200 Ivry — C.C.P. 99.53.09 Paris

AVEC MES MEILLEURS VŒUX!